

Département d'histoire
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

De *vieilles filles* à célibataires :
une enquête d'histoire orale au Québec, 1940 à 1970

par
Françoise McNeil

Mémoire présenté pour obtenir
la Maîtrise ès arts (Histoire)

Université de Sherbrooke

Avril 2020

RÉSUMÉ

Afin d'apporter un éclairage plus précis sur les enjeux du célibat féminin québécois, cette enquête d'histoire orale présente un portrait qualitatif des modes de vie de 18 femmes célibataires québécoises au cours de la période qui va de 1940 à 1970. En délimitant et nommant les diverses réalités liées au célibat laïque féminin, cette recherche transcende une vision caricaturale de la *vieille fille*. Tout d'abord, un bilan historiographique examine l'espace social alloué aux célibataires dans des sociétés européennes et nord-américaines privilégiant le mariage ou la vie religieuse comme seules voies honorables pour les femmes. Nous y découvrons la quête de femmes qui ont réagi à la perception de l'état de célibat comme une déviance à la norme sociale et qui ont réclamé, en public ou en privé, le droit de suivre une troisième voie qui se définissait comme une alternative au mariage et à la vie religieuse. Puis nous suivons les trajectoires de 18 célibataires québécoises nées entre 1910 et 1943 dans leur espace familial, sociétal et intime. Le concept d'agentivité met en lumière le décalage entre l'espace social potentiellement alloué aux célibataires et celui qu'elles ont effectivement occupé dans la réalité. Plutôt que des *vieilles filles* stéréotypées trop souvent perçues comme des victimes du destin, nous découvrons des femmes qui ont fait preuve d'agentivité, à la mesure de leurs moyens, des célibataires qui s'inscrivent dans l'histoire des femmes du Québec.

Mots-clés : femmes, célibataires, vieilles filles, agentivité, histoire orale, Québec, 20^e siècle

Remerciements

Ce mémoire est le fruit de dix années de recherches que j'ai menées tout en travaillant à temps plein. Ce faisant, j'ai quelque peu hypothéqué les autres parties de ma vie. Mes premiers remerciements vont donc à ma sœur Lucie qui a lu et relu tous les travaux de session et chacun des chapitres de cette recherche. Je n'ai pas toujours reçu ses commentaires avec grâce. Désolée! J'ai cependant appris à respecter son jugement puisqu'elle avait si souvent raison. Merci pour ta patience... et le macaroni de maman.

Merci à Léon Robichaud vers qui je me suis initialement tournée quand j'ai voulu en savoir plus sur la place des femmes sans conjoint et sans enfant dans notre société. Je pensais m'inscrire à un certificat en histoire. Merci de m'avoir dirigé vers Louise Bienvenue. Dix années plus tard, voici le fruit de cette conversation.

Merci à Louise Bienvenue qui a accepté avec grande générosité de diriger une étudiante qui travaillait à temps plein et qui l'avait avertie dès le début que ce mémoire ne se ferait pas en deux ans. Intriguée par le sujet, elle se demandait toutefois où je trouverais mes sources. C'est dans un de ses cours que j'ai découvert l'histoire orale et que cette recherche a pris forme. Merci Louise pour la constance de tes encouragements, la pertinence de tes suggestions de lectures et ton intérêt envers un sujet peu étudié.

Merci à Danièle, Jacqueline et Jeanne-Marie, amies et chercheuses qui ont accepté de lire ce mémoire à diverses étapes de rédaction. Vous m'avez soutenue lorsque j'avais des doutes et vous avez gentiment souligné les illogismes, les phrases bancales et les coquilles qui échappaient à une auteure en fin de parcours. Merci aussi à Michèle de m'avoir sortie du marasme dans lequel Word m'avait plongé!

Merci à Pierre Sanche ainsi qu'à Victor et Pierre Denault, trois témoins de seconde main qui ont partagé ce qu'ils savaient des huit femmes Denault, deux générations de célibataires. J'ai ainsi pu aborder l'hypothèse d'une culture familiale du célibat au Québec.

Merci à l'ensemble de mon réseau personnel et professionnel qui a disséminé mon appel à témoignages. Vous avez été indispensables au processus de recrutement. Un merci particulier à Christine Labrie dont la recherche sur les femmes sans enfant m'a fourni non seulement des données récentes sur la vie de célibataires québécoises, mais aussi le témoignage de France, une de ses participantes.

Mes derniers remerciements ne sont pas les moindres. Ils vont à Alice, Claire, Claude, Colette, Estelle, Gabrielle, Georgette, Ginette, Hélène, Jacqueline, Jeanne, Lucienne, Madeleine, Marie, Monique, Rébecca et Simone. Vous m'avez chaleureusement accueillie dans votre intimité pour quelques heures. Vous avez été généreuse dans le partage de vos souvenirs et de vos réflexions. Nous avons ri. Nous avons été émues. Sachez que vous m'avez accompagnée et inspirée chaque jour depuis nos entrevues. Merci, merci, merci!

Table des matières

Introduction.....	1
Mise en contexte.....	1
Organisation du mémoire.....	4
Chapitre 1 : Les éléments méthodologiques.....	6
1.1 Les femmes célibataires dans l’historiographie : un bilan.....	6
En résumé.....	19
1.2. La problématique de recherche.....	20
1.3 Une définition du terme <i>célibataire</i>	21
1.4 Le cadre conceptuel : l’agentivité.....	22
1.5 Le cadre spatio-temporel.....	23
1.6. L’histoire orale : une méthodologie d’enquête.....	24
Chapitre 2 : L’espace familial.....	35
2.1. Le contexte familial.....	35
2.2. La religion et la foi.....	49
2.3. L’éducation.....	56
2.4. Une culture familiale du célibat au Québec.....	60
En résumé.....	62
Chapitre 3 : L’espace sociétal.....	65
3.1. Le travail et l’autonomie économique.....	65
3.2. La vie sociale : culture, loisirs, sports et voyages.....	82
3.3. La vie citoyenne.....	85
3.4. Le bénévolat.....	89
En résumé.....	91
Chapitre 4 : L’espace intime.....	93
4.1. La vie amoureuse et le rapport à la sexualité.....	93
4.2. La relation au mariage et à la maternité.....	103
4.3 Avec le recul.....	113
En résumé.....	120
Conclusion.....	122
Annexe 1 : Tableau récapitulatif des participantes.....	129
Annexe 2 : Formulaire de consentement.....	130
Annexe 3 : Avis de recrutement.....	135
Annexe 4 : Guide d’entrevue.....	137
Annexe 5 : Une culture familiale du célibat au Québec, le cas de la famille Denault	141
Bibliographie.....	147

Liste des tableaux

Tableau 1.1 : Démographie des 18 participantes.....	30
Tableau 1.2 : Régions principales de résidence des 18 participantes	30
Tableau 2.1 : Composition des familles.....	36
Tableau 2.2 : Figures d'influence	46
Tableau 2.3 : Religion (2017-2018).....	51
Tableau 2.4 : Scolarisation par décennie de naissance	58
Tableau 2.5 : Nombre de célibataires par famille élargie	61
Tableau 3.1 : Emplois	67
Tableau 3.2 : Emplois et classe sociale.....	68
Tableau 3.3 : Bénévolat	90
Tableau 4.1 : Fréquentations et rapport à la sexualité	95
Tableau 4.2 : Méthodes de contraception	100
Tableau 4.3 : Relation au mariage	106
Tableau 4.4 : Relation à la maternité	109

Introduction

Write something that other single women will read.
Write something that people who care for us in old age will read.
Most of all, tell them why we matter.
Une participante de l'étude de Barbara Levy Simon, 1983¹.

Mise en contexte

Nous sommes dans la Province de Québec en 1925. Durant le carême, un curé affirme du haut de sa chaire que « [l]a femme non mariée, c'est un fléau de l'humanité² ». Quelques années plus tard, le premier ministre du Québec Maurice Duplessis, lui-même un homme célibataire, répond à la demande de Laure Gaudreault, figure de proue du mouvement syndical enseignant, « Je ne négocie pas avec des vieilles filles³ », alors qu'elle réclamait un meilleur statut pour les institutrices en milieu rural.

Ne fallait-il pas que cette caractérisation des femmes célibataires soit déjà bien ancrée dans notre imagerie culturelle pour que ces représentants de l'Église et de l'État dénigrent si impunément une catégorie de la population? Cette représentation stéréotypée a été notamment véhiculée dans la culture populaire par la littérature, la radio et la télévision. On en trouve un bel exemple dans un épisode de la télésérie *Le Parc des Braves* diffusée de 1984 à 1988⁴. Colette Rousseau, jeune finissante au baccalauréat chez les religieuses à Québec en 1944, discute de son avenir avec le père Herman Gagnon, prédicateur de sa retraite de fin d'études :

¹ Barbara Levy Simon, *Never Married Women*, Philadelphie, Temple University Press, 1987, p. 21.

² Michèle Jean, « Encore une histoire à faire », dans Marcelle Brisson et Louise Poissant, dir., *Célibataire pourquoi pas?*, Québec, Serge Fleury, éditeur, 1981, p. 38.

³ Ici Première (6 mai 2019). « L'héritage de Laure Gaudreault », Entrevue avec Aurélie Lancot, *Aujourd'hui l'histoire*, min 00 :15 [site internet]. Consulté le 12 septembre 2019, <https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/aujourd'hui-l-histoire/episodes/432933/audio-fil-du-lundi-6-mai-2019>

⁴ Wikipédia (16 juillet 2018), *Le Parc des braves (série télévisée)* [site internet], consulté le 7 juillet 2019, https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Parc_des_braves. La transcription du dialogue a été produite en 2015 à partir d'un enregistrement personnel de l'émission. Le dialogue utilisé commence à la minute 00:11:00. En complément d'information, le site IMDB offre la liste des épisodes et des comédiens qui y ont participé. IMDB, *Le Parc des braves (Episode List) : Les doutes de Marie* [site internet], consulté le 7 juillet 2019, épisode 114, diffusé en 1987, https://www.imdb.com/title/tt6690504/?ref_=ttep_ep26

Colette : Vous avez dit quelque chose hier dans votre sermon qui m'a empêchée de dormir une bonne partie de la nuit.

Père Gagnon : Ah oui? Et quoi donc?

Colette : Quand vous avez dit que le célibat, c'est pas normal pour une femme.

Père Gagnon : À moins d'entrer en religion.

[...]

Colette : C'est quand vous disiez qu'une femme, c'est toujours une épouse.

Père Gagnon : Épouse du Christ ou épouse d'un bon chrétien qui le représente. [...] Pour vous autres, les filles, c'est plus clair que pour les hommes. Tout votre corps est fait pour la générosité [...] Donner le lait qui alimente la vie. C'est un signe ça ma fille.

[...]

Colette : Mais les infirmes, celles dont personne ne veut, celles qui restent vieilles filles?

Père Gagnon : Y a des vocations spéciales, des âmes que Dieu soumet à des épreuves particulières pour des raisons que nous ne connaissons pas. Mais disons que ça n'a pas l'air d'être ton cas. Ne perds donc pas ton temps et le mien!

Dans cette culture populaire où les femmes célibataires figurent parmi « les infirmes et celles dont personne ne veut », le traitement caricatural de la vieille fille était généralement construit autour de deux pôles principaux : 1) *la célibataire vertueuse*, véhiculée par la *matante* qui a eu le cœur brisé et qui prend soin de ses parents. On peut penser à Tante Matou, la vieille fille au grand cœur dans le téléroman *Terre humaine* (1978-1984), à qui l'auteure a offert une histoire d'amour avec le nouveau boulanger à la fin de la série, comme si son statut de célibataire ne pouvait être autre chose que transitoire⁵; 2) à l'autre bout de ce spectre stéréotypé, il y avait *la femme perdue* qui pouvait représenter un objet de désir pour les hommes et de mépris pour les femmes : on pense ici à Cécile dans *La Famille Plouffe*⁶ (1953-1959), la vieille fille décrite comme coquette, mais aussi quelque peu avaricieuse, qui risque le scandale pour sa famille par

⁵ Wikipédia (4 juillet 2019), *Terre humaine (série télévisée)* [site internet], consulté le 7 juillet 2019, [https://fr.wikipedia.org/wiki/Terre_humaine_\(s%C3%A9rie_t%C3%A9l%C3%A9vis%C3%A9e\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Terre_humaine_(s%C3%A9rie_t%C3%A9l%C3%A9vis%C3%A9e))

⁶ QuiJoueQui?: la référence en séries et téléromans québécois, *La Famille Plouffe* [site internet], consulté le 3 juillet 2019, <https://quijouequi.com/oeuvre/282/famille-plouffe-la>

ses liens avec Onésime, son amour de jeunesse qui en a épousé une autre. Lorsqu'il mourra, elle pourra enfin se positionner comme sa veuve.

Cécile, à cause de son sens inné de l'économie, tirait donc de la disparition d'Onésime le seul avantage que ce décès lui présentât : elle pouvait enfin ouvrir son cœur et parler d'Onésime comme de son mari, sans que la famille y trouvât à redire...⁷

L'auteure Rafaële Germain a consacré une chronique radiophonique à l'archétype de la célibataire dans la littérature romanesque. Son portrait est bien sombre. Au 19^e siècle, les célibataires sont surtout dépeintes en relation de leur quête amoureuse. Elle prend pour exemple Jane Austen qui les montre « malgré ou en dépit de leur célibat » et qui les mène généralement « au mari ou à l'acceptation résignée de leur célibat ». Germain note que l'héroïne célibataire contemporaine doit avoir une bonne dose d'autodérision pour répondre à la question, « qui suis-je sans un homme? ». Ainsi, l'archétype de la célibataire heureuse « reste à inventer dans les romans »⁸.

Cet archétype a été si bien construit au fil des siècles qu'il s'est ancré profondément dans l'inconscient collectif. La présente recherche a été entreprise d'une part pour comprendre la genèse de cette vision stéréotypée des femmes célibataires et proposer un changement de paradigme de *vieille fille* à femme célibataire. D'autre part, elle se veut un devoir de mémoire en donnant une voix à des oubliées des travaux historiques.

⁷ Roger Lemelin, *Les Plouffe*, cité dans Annette Hayward, « Les religieuses ratées du roman québécois avant 1960 », dans *La vieille fille : lectures d'un personnage*, sous la direction de Lucie Joubert et Annette Hayward, Montréal, Les éditions Triptyque, 2000, p. 71.

⁸ Ici Première (8 novembre 2018). *Plus on est de fous, plus on lit!*. « Le célibat des personnages féminins dans les romans, avec Rafaële Germain » [site internet]. Consulté le 28 juillet 2019, <https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/plus-on-est-de-fous-plus-on-lit/segments/entrevue/94129/archetype-celibataire-rafaele-germain-romans>

Organisation du mémoire

Afin d'apporter un éclairage plus précis sur les enjeux liés au célibat féminin québécois, cette recherche propose un portrait qualitatif des modes de vie de 18 femmes célibataires québécoises au cours de la période qui va de 1940 à 1970. Le chapitre 1 est consacré aux éléments méthodologiques dont chacun constitue une pièce essentielle. Nous commencerons par un bilan historiographique qui met en lumière l'espace social historiquement alloué aux célibataires à partir du 17^e siècle jusqu'aux années 1970. Suivront les principaux éléments méthodologiques, notamment l'énoncé de la problématique qui délimite les axes de recherche, une définition du terme *célibataire* spécifique à cette recherche et une brève explication du concept d'agentivité qui permet de repérer les contributions des célibataires à la société.

Les chapitres 2, 3 et 4 sont consacrés à l'analyse des données générées lors des 18 entrevues menées principalement en 2017 et 2018. Ils sont envisagés du point de vue de *l'espace social* occupé par les célibataires dans la société québécoise et du *décalage* entre les représentations culturelles et sociales et la réalité des participantes. Le chapitre 2 étudie l'espace familial, religieux et scolaire. Nous verrons la composition des familles, la position des célibataires dans la fratrie et l'influence familiale sur les choix de vie. On y trouve une discussion sur la Sainte-Catherine et les stéréotypes qui y sont reliés. Ce deuxième chapitre aborde aussi la relation des participantes à la religion et à la foi, des principes de vie qui prennent naissance au sein de la famille. Nous y ouvrirons une fenêtre sur la vie de deux femmes qui ont choisi de consacrer leur vie à Dieu sans devenir religieuses. Elles ont pu suivre cette troisième voie réclamée par des célibataires françaises et américaines des 17^e, 18^e et 19^e siècles, c'est-à-dire se réaliser dans la société

tout en servant Dieu et la communauté. Puis, il est question de la scolarisation. Le chapitre se clôt sur l'hypothèse d'une culture familiale du célibat au Québec avec un cas d'espèce, celui des huit célibataires Denault.

Le chapitre 3 aborde l'espace social. On y traite de travail et d'autonomie économique ainsi que de l'espace professionnel occupé par des femmes. Nous débordons provisoirement du cadre temporel pour jeter un regard sur leur autonomie financière à la retraite. Suivra une discussion sur certaines thématiques qui ont balisé les années 1940 à 1970, tels que l'espace alloué aux activités culturelles et de loisirs dans les années de prospérité d'après-guerre, la place des participantes dans la vie citoyenne, leur vision des avancées féministes. Finalement, nous examinerons l'engagement bénévole des célibataires, car on leur a souvent prêté une grande disponibilité pour les *bonnes œuvres*.

Enfin, le chapitre 4 porte sur l'espace intime. Les femmes du corpus ont généreusement dévoilé certains renseignements personnels sur leurs fréquentations amoureuses et sur leur rapport à la sexualité, à la contraception, au mariage et à la maternité. Leurs témoignages permettent d'observer les changements de mentalité qui se sont opérés entre les plus âgées, nées au début du 20^e siècle, et les plus jeunes, nées pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce dernier chapitre se termine par un regard réflexif sur l'ensemble de leur vie qui leur a fourni l'occasion de nommer les éléments positifs et négatifs de leur trajectoire de célibataire au Québec et d'identifier les moments charnières de leur parcours.

Chapitre 1 : Les éléments méthodologiques

Ce chapitre réunit les éléments de réflexion qui ont assuré la cohérence et la cohésion du projet. Que ce soit la production d'un bilan des écrits historiques sur le sujet, l'introduction de la problématique de recherche, l'élaboration d'une définition du terme *célibataire* spécifique à ce projet, la délimitation des cadres conceptuel et spatio-temporel ou le choix de la méthode d'enquête, tous ces éléments ont fourni une pièce essentielle à la réalisation de cette recherche.

1.1 Les femmes célibataires dans l'historiographie : un bilan

Le bilan dressé dans les prochaines pages s'intéresse à ce qui a été écrit par la communauté scientifique sur l'espace social alloué aux célibataires dans des sociétés européennes et nord-américaines privilégiant le mariage ou la vie religieuse comme les deux seules voies honorables pour les femmes du 17^e siècle jusqu'aux années 1970. Nous y découvrirons la quête de femmes qui ont réagi à la perception sociale de l'état de célibat comme une déviance à la norme sociale et qui ont réclamé, en public ou en privé, le droit de suivre une troisième voie qui se définissait comme une alternative au mariage et à la vie religieuse.

1.1.1 L'histoire des femmes au Québec : une notion imprécise du célibat

Pour qui travaille sur l'histoire des femmes au Québec, deux synthèses sont des incontournables, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*¹, mieux connue sous le nom de Collectif Clio, ainsi que la *Brève histoire des femmes au Québec*² de Denyse Baillargeon. Les femmes mariées et les religieuses ayant formé les deux groupes

¹ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992 (1982), 646 p.

² Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2012, 281 p.

qui ont le plus retenu l'attention des auteures, leur histoire occupe une place de choix dans les synthèses alors que le phénomène du célibat laïque y est surtout traité en opposition à la maternité. L'équation femme-mère, selon l'historienne française Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, expliquerait l'absence des célibataires [et des veuves âgées] dans l'histoire des femmes³. Comme les synthèses ne dédient aucune section aux célibataires, c'est vers le contenu respectif des passages où figurent les termes *célibat* et *célibataires* qu'il faut se tourner, à l'aide des index, pour saisir ce qui est dit de ce mode de vie. On y retrouve des références à diverses réalités de personnes non mariées, telles que la présence de jeunes célibataires parmi la main-d'œuvre féminine en temps de guerre; la capacité juridique et le droit de vote au palier municipal des veuves et des célibataires (majeures); la rareté des vieilles filles ainsi que la hausse du taux des mères célibataires dans les années 1960.

1.1.2 L'histoire des femmes seules : des célibataires aux célibattantes

Si les femmes célibataires reçoivent peu d'attention dans l'histoire des femmes, on les retrouve tout de même dans ce que Beauvalet-Boutouyrie désignait dans les années 1980 comme un nouveau champ d'études, celui de la femme seule (ou de la solitude féminine)⁴. Ce sont principalement les célibataires et les veuves qui sont les objets d'analyse de ce champ, en particulier leur capacité juridique qui est mise en opposition à l'incapacité juridique des filles mineures et des femmes mariées.

Trois études sont particulièrement intéressantes pour la présente recherche. Alors que l'histoire des femmes prend son envol dans les années 1980, les historiennes françaises Arlette Farge et Christiane Klapisch-Zuber ont voulu témoigner de la capacité

³ Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, « La femme seule à l'époque moderne : une histoire qui reste à écrire », *Annales de démographie historique*, n° 2 (2001), p. 129.

⁴ Beauvalet-Boutouyrie, « La femme seule à l'époque moderne », p. 129.

des femmes du passé à vivre et à agir seules. Leur prémisses féministe présente la solitude comme moyen de valorisation personnelle, prémisses qu'elles devront modifier en cours d'analyse pour y inclure des réalités quotidiennes « mornes et mal acceptées⁵ ». Ce qui est particulièrement intéressant dans cette étude, qui demeure un incontournable sur le sujet, est le fait qu'elles établissent l'étroitesse de l'espace social occupé notamment au 19^e siècle par les femmes non mariées qui travaillent à l'extérieur :

Surveillée, infantilisée, obligée à une discipline extrême de son corps et de sa présentation extérieure, soupçonnée dans sa sexualité. [...] Son célibat obligé l'exclut une deuxième fois tout en l'encombrant de jugements méfiants. [...] Et l'historiographie, répétant si souvent les formes apprises du savoir officiel, oublia elle aussi de prendre en compte des femmes qui, de leurs temps déjà, avaient été mises entre parenthèses⁶.

Pour sa part, Beauvalet-Boutouyrie affirme qu'en France à l'époque moderne, les personnes seules, principalement les célibataires et les veuves, représentent une source d'inquiétude, car elles vivaient « en dehors de l'abri du mariage ou de la religion ». L'intérêt de ses recherches tient notamment au fait que l'historienne soulève un « décalage entre le discours et les pratiques réelles », phénomène qui sera signalé périodiquement au fil de la présente recherche. Elle a, par exemple, observé un décalage entre ce qui est décrit comme la faible capacité des célibataires à subvenir à leurs besoins et « des exemples, certes peu nombreux, de femmes célibataires qui travaillent de manière indépendante et avec succès ». Elle souligne aussi les liens créés entre « criminalité et/ou marginalité et la solitude féminine⁷ », ce qui associe l'état de célibataire à une déviance à la norme.

⁵ Arlette Farge et Christiane Klapisch-Zuber, *Madame ou Mademoiselle? : Itinéraires de la solitude féminine XVIII^e – XX^e siècle*, Paris, Arthaud-Montalba, 1984, p. 297-302.

⁶ Farge et Klapisch-Zuber, *Madame ou Mademoiselle?*, p. 13.

⁷ Beauvalet-Boutouyrie, « La femme seule », p. 132-134.

Aux États-Unis, c'est l'état de *singleness* aux 19^e et 20^e siècles qui a été proposé en 2008 comme champ d'études par les historiens Rudolph Bell et Virginia Yans qui l'analysent sous diverses formes, à partir des célibataires laïques et consacrées jusqu'aux partenaires de même sexe qui ne peuvent épouser leurs conjointes. Ce champ d'études vise à déconstruire ce qu'ils perçoivent comme un préjugé dans les recherches scientifiques en faveur du mariage ainsi que les stéréotypes négatifs sur les personnes seules qui y sont véhiculés⁸. Notons qu'en 1994, l'historienne québécoise Catherine Renaud avait observé un tel préjugé qui n'était pas « sans teinter les représentations du célibat féminin dans les rares études qui l'ont considéré⁹ ». Bell et Yans démontrent que la vie d'une personne seule n'est pas plus facile aujourd'hui malgré la disparition progressive de l'idéologie traditionnelle sur la famille et le mariage¹⁰. Cette affirmation est confirmée par la philosophe française Geneviève Guilpain qui soutient que, « sous des apparences d'extrême tolérance », il est même plus difficile de vivre la solitude féminine au 21^e siècle, car « elle n'est tolérée que si elle est transitoire sinon elle est une indication d'inaptitude relationnelle qu'il faut guérir¹¹ ».

Le vocabulaire utilisé dans les recherches sur la solitude féminine est révélateur de la difficulté à en cerner les diverses réalités contemporaines. Les sociologues en particulier ont créé des néologismes tels que monorésidence, vie en solo, vie à soi,

⁸ Rudolph Bell et Virginia Yans, *Women on Their Own : Interdisciplinary Perspectives on Being Single*, New Brunswick (New Jersey), Rutgers University Press, 2008, 273 p. Voir aussi Rutgers University Libraries, *Singleness Studies Bibliography* [site internet], consulté le 26 décembre 2017, <https://singleness.libraries.rutgers.edu/>

⁹ Catherine Renaud, « Une place à soi? Aspects du célibat féminin laïc à Montréal à la fin du XIX^e siècle », Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1994, p. 5.

¹⁰ Bell et Yans, *Women on Their Own*, p. 1-15.

¹¹ Geneviève Guilpain, *Les célibataires, des femmes singulières. Le célibat féminin en France (XVII^e-XXI^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 180.

célibattantes ou *solibataires*, de telle sorte que ces études doivent inclure des glossaires ou d'imposantes notes de bas de page pour éclairer les lecteurs¹².

1.1.3 L'histoire des femmes célibataires : la construction d'un fil narratif

La lecture des études historiques sur les femmes célibataires permet de suivre un fil narratif fort intéressant du 17^e au 20^e siècle, construit par des historiennes issues du monde francophone (France et Québec) et anglo-saxon (Canada, États-Unis et Royaume-Uni). Beauvalet-Boutouyrie et Guilpain identifient le Concile de Trente au 16^e siècle comme le moment où s'est effectué un rétrécissement de l'espace social alloué aux femmes seules et en particulier aux femmes célibataires. Ce rétrécissement a connu son apogée au 19^e siècle alors qu'une réouverture graduelle s'est imposée au 20^e siècle¹³. Plusieurs analyses utilisent des sources écrites produites par des femmes qui, pour de multiples raisons, n'ont pas emprunté le chemin normalement approuvé et prescrit par l'ensemble de la société. Pour décrire leur agentivité, ces analyses fourmillent de mots-clés tels que *réseau familial* (Collard, Fortin, Labrie, Renaud, Stairs), *réalisation de soi*, *foi* (Chambers-Schiller, Guilpain, Simon), *pionnières*, *rebelles* (Berend, Guilpain, Jeffreys, Simon), alors que la réponse sociale se formule généralement en termes de *déviance* et de *menaces à l'ordre établi* (Beauvalet-Boutouyrie, Guilpain, Jeffreys, Renaud).

Par ailleurs, on ne peut produire un bilan historiographique sur le sujet des femmes célibataires sans faire état des réflexions autour du stéréotype de la *vieille fille*.

¹² Voir Guilpain, *Les célibataires, des femmes singulières*, p. 176-177; Jean-Claude Kaufmann, « Glossaire », *La femme seule et le Prince charmant : enquête sur la vie en solo*, Paris, Nathan, 1999, p. 193-194; Erika Flahaut, *Une vie à soi. Nouvelles formes de solitude au féminin*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 10.

¹³ Voir Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, *La solitude : XVII^e – XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Belin, 2008, p. 58 et Guilpain, *Les célibataires, des femmes singulières*, p. 23.

L'historienne française Cécile Dauphin rappelle que, dans le monde francophone, Molière a participé à la construction de ce stéréotype avec ses « précieuses ridicules », mais que c'est à Balzac que reviendrait l'honneur d'avoir ancré dans la mémoire collective au 19^e siècle l'image de la vieille fille aux yeux ternes, aux dents longues avec un duvet sur les lèvres et qui vit avec ses chats et son perroquet. C'est d'ailleurs au 19^e siècle que s'est confirmé dans les dictionnaires le glissement d'une réalité juridique, « la fille dont l'état est celle qui n'a point été mariée », vers un jugement de valeur, celui de la « vieille fille aigrie, prude, jalouse et méchante¹⁴ ». Au Québec, en plus de l'influence de la littérature française, c'est surtout la prescription sociale envers le mariage et la maternité qui a permis au stéréotype de la vieille fille de s'enraciner. Comme la fête de Sainte-Catherine, patronne des femmes non mariées âgées de 25 ans et plus, a disparu vers les années 1960, on peut se demander si le stéréotype est resté vivant au 20^e siècle. Un témoignage dans l'étude de l'historienne Christine Labrie allait dans ce sens :

Les propos d'Hélène semblent confirmer cette idée : alors qu'elle se faisait souvent appeler « vieille fille » après avoir franchi le cap des 25 ans, elle précise : « Ça me dérangeait pas, mon idée était faite moi » et se rappelle qu'à l'occasion de la Sainte-Catherine, elle en riait avec les autres : « Le 25 novembre, quand j'arrivais au travail, je leur disais c'est ma fête à matin! ». Hélène, comme plusieurs autres, aurait toutefois préféré que personne n'utilise cette expression. Elle rappelait souvent aux gens qu'elle était plutôt célibataire sans enfant que vieille fille, et qu'avant tout elle avait un nom¹⁵.

Les mentalités ayant évolué dramatiquement depuis les 17^e et 18^e siècles, il est apparu pertinent de présenter l'historiographie des célibataires en trois temps : de

¹⁴ Cécile Dauphin, « Histoire d'un stéréotype : la vieille fille », dans Farge et Klapisch-Zuber, *Madame ou Mademoiselle?*, p. 207-231.

¹⁵ Christine Labrie, « Être femme sans être mère : histoires de Québécoises sans enfant nées entre 1930 et 1950 », Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 2015, p. 91.

remarquables érudites à précieuses ridicules aux 17^e et 18^e siècles; le célibat de combat et le poids du discrédit au 19^e siècle; les multiples possibles du célibat au 20^e siècle.

Les célibataires aux 17^e et 18^e siècles : de remarquables érudites à précieuses ridicules

Nous avons vu que c'est au Concile de Trente de 1542 qu'ont été définis « les deux seuls états légitimes pour les femmes : le célibat consacré des moniales ou le mariage¹⁶ ». Dans son étude sur le célibat féminin, Guilpain présente les écrits de célibataires érudites du 17^e siècle qui réagissent en prônant le libre arbitre et les droits individuels, réclamant la liberté de vivre hors de l'autorité masculine pour étudier, réfléchir et prier. En 1693, la philosophe célibataire Gabrielle Suchon demandait dans son *Traité de la morale et de la politique*

« [q]u'il soit dit dans la définition que le célibat est un état sans engagement qu'il ne laisse pas néanmoins d'être un acte de la volonté, qui en fait le choix par préférence aux autres conditions [...] Toutes les personnes qui n'ont pas de penchant pour le couvent et pour le mariage peuvent embrasser le célibat¹⁷ ».

Molière a répliqué à ces discours avec ses *Précieuses ridicules* puis avec *Les Femmes savantes*, déclarant que « la célibataire se trompe sur ses véritables désirs. Elle ne sait pas qui elle est, ni ce qu'elle veut¹⁸ ». Quant aux travailleuses célibataires, plus particulièrement celles qui vivent seules, elles suscitent méfiance et réprobation. Beauvalet-Boutouyrie déplore d'ailleurs la construction dans l'historiographie d'une image négative et misogyne des célibataires à qui on prête le pouvoir de saper « l'ordre social » par leur indépendance et leur immoralité¹⁹.

¹⁶ Guilpain, *Les célibataires, des femmes singulières*, p. 23.

¹⁷ Beauvalet-Boutouyrie, *La solitude : XVII^e – XVIII^e siècle*, p. 58.

¹⁸ Guilpain, *Les célibataires, des femmes singulières*, p. 33-34.

¹⁹ Beauvalet-Boutouyrie, « La femme seule », p. 132-133.

De l'autre côté de l'Atlantique, on retrouve aussi des femmes lettrées ayant réfléchi au célibat. À partir de sources écrites produites entre 1780 et 1840 par une centaine de protestantes issues de la classe moyenne du Nord-est américain, l'historienne Lee Virginia Chambers-Schiller établit une corrélation entre la guerre d'indépendance de 1775-1783, les idéaux républicains de cette nouvelle nation et une conception renouvelée du mariage. Ainsi, certaines femmes choisissent le célibat plutôt que d'épouser un homme qui n'est pas à la hauteur de leurs attentes. Elles revendiquent la liberté d'étudier, de se réaliser et de servir Dieu et la communauté²⁰. Chambers-Schiller remarque avec justesse que ces femmes n'avaient pas accès aux théories féministes pour valider leur argumentaire auprès de leurs parents ou des autorités qui ne recevaient pas ces revendications d'un bon œil²¹.

En se transportant en Nouvelle-France, on constate l'existence d'une société déjà distincte. L'historien québécois Jonathan Fortin soutient que, même si elles sont peu nombreuses, les célibataires vivent dans le monde, jouent un rôle significatif dans la famille et occupent une place au cœur de l'économie coloniale. Au cœur de son analyse, les notions d'agentivité et de réseautage apportent un éclairage novateur sur la réalité des célibataires en Nouvelle-France.

Les célibataires au 19^e siècle : le célibat de combat et le poids du discrédit

C'est au 19^e siècle que les filles majeures des 17^e et 18^e siècles se voient transformées en vieilles filles stéréotypées, représentées comme des laissées pour compte ou des âmes charitables. Farge et Klapisch-Zuber dépeignent la vie des ouvrières

²⁰ Lee Virginia Chambers-Schiller, *Liberty a Better Husband : Single Women in America, the Generations of 1780–1840*, New Haven (Connecticut), Yale University Press, 1987, p. 12.

²¹ La célibataire Emily Howland a vécu 102 ans et son médecin lui aurait dit que les célibataires avaient tendance à être malades et à mourir plus jeunes que les femmes mariées. Sur sa pierre tombale, elle a fait inscrire : « I strove to realize myself and to serve ». Chambers-Schillers, *Liberty a Better Husband*, p. 213.

célibataires françaises du 19^e siècle comme un espace étroit qui leur fait porter « le poids de la défiance et du discrédit », car elles sont constamment surveillées et soupçonnées d'immoralité, contrairement à leurs confrères masculins²². Pour Guilpain, le célibat du 19^e siècle en est un de combat et de résistance. Les articles de la presse féministe dépeignent le mariage comme une forme légalisée de prostitution et d'esclavage. Ils ne sont signés que du prénom de l'auteure en signe de réappropriation de l'identité, car les épouses ont perdu leur prénom puisqu'on les appelle désormais « madame » suivi du prénom et nom de l'époux : « Le célibat semble une alternative qui offre le double avantage d'échapper à l'esclavage matrimonial et d'exprimer une fidélité en un idéal porteur de promesses d'une nouvelle société. Il est un choix militant, une forme de résistance à la violence institutionnelle que représente le mariage²³ ».

En Angleterre, des célibataires mènent également un rude combat contre la violence et les abus sexuels qui ont atteint des proportions effarantes au 19^e siècle. Cela amène l'historienne Sheila Jeffreys à vouloir remplacer l'image traditionnelle de la *spinster* victorienne desséchée par celle des premières féministes anglaises ayant choisi le célibat en signe de « résistance individuelle à l'institution du mariage ». C'est ainsi que les *warrior-maid* proposent le célibat pour contrer « men's prerogatives of sexual access to women, prostitutes, children, resistant wives²⁴ ». Bien qu'elle ne fasse pas l'unanimité, cette proposition reçoit tellement d'attention que les journaux font référence au « spinster problem ». En réponse à cette attaque au pouvoir masculin, des sexologues anglais posent des diagnostics de lesbianisme et de frigidité. Certains politiciens vont même jusqu'à

²² Farge et Klapisch-Zuber, *Madame ou Mademoiselle?*, p. 12.

²³ Guilpain, *Les célibataires, des femmes singulières*, p. 72.

²⁴ Sheila Jeffreys, *The Spinster and Her Enemies: Feminism and Sexuality 1880-1930*, Londres, Pandora Press, 1985, p. ix.

suggérer l'émigration dans les colonies de celles qui sont traitées de « surplus women » pour régler ce problème²⁵.

Aux États-Unis, pour certaines femmes de la classe moyenne, le célibat se présentait comme un choix rationnel. Sur la base de témoignages publiés par des célibataires américaines au tournant du 20^e siècle dans des magazines et des monographies, les historiennes américaines Ruth Freeman et Patricia Klaus concluent que la fin du 19^e siècle a vu apparaître aux États-Unis une nouvelle célibataire qui n'avait plus besoin du mariage pour obtenir une sécurité financière ou un bien-être personnel : « Spinsterhood, as women increasingly pointed out in the late nineteenth century, was not necessarily a negative state, the result of the failure to marry. It could also be a positive response to the dilemmas women faced during the long process of seeking equality with men²⁶ ». Trois facteurs auraient mené à ce changement de mentalité : l'industrialisation et de nouvelles opportunités d'emplois; une ouverture grandissante envers l'éducation des femmes; et le mouvement des suffragettes : « [b]y the 1890s, these spinsters were among the “new women” over whom commentators fussed. Daughters of middle-class families and often better educated than their mothers, they looked for new ways to give meaning to their lives²⁷ ».

Au Canada, l'historienne Nancy Christie déplore plutôt la tendance de l'historiographie nationale à peindre les célibataires comme des marginales alors que des recherches démontreraient qu'elles ont joué un rôle important dans l'économie rurale de

²⁵ Jeffreys, *The Spinster and Her Enemies*, p. 87, 169. Voir aussi Emma Liggins, « The Life of a Bachelor Girl in the Big City : Selling the Single Lifestyle to Readers of Woman and the Young Woman in the 1890s », *Victorian Periodicals Review*, vol. 40, n° 3 (2007), p. 216-238.

²⁶ Ruth Freeman et Patricia Klaus, « Blessed or Not? The New Spinster in England and the United States in the Late Nineteenth and Early Twentieth Centuries », *Journal of Family History*, vol. 9, n° 4 (hiver 1984), p. 395.

²⁷ Freeman et Klaus, « Blessed or Not? », p. 400.

diverses régions du pays²⁸. Elle inclut dans son ouvrage collectif l'article de l'historienne Michele Stairs²⁹ qui analyse le nombre très élevé d'hommes et de femmes célibataires, en particulier de descendance écossaise, à l'Île-du-Prince-Édouard en 1881. Ces femmes ne posent pas le problème des *surplus women* britanniques. Au contraire, son étude fait émerger un mode de vie répandu et socialement accepté, basé sur des liens entre les célibataires d'une même famille qui choisissent souvent de vivre ensemble pour prendre soin de leurs proches tout en participant aux travaux de la ferme et en étant actives dans la communauté. Cette forme de célibat a des fondements économiques et peut révéler une stratégie familiale, les femmes célibataires recevant une part d'héritage égale à celle des autres membres de la fratrie. « It was not unusual for a spinster daughter to receive all or a significant portion of the family estate³⁰ », ce qui permettait de garder le patrimoine dans la famille.

Au Québec, Renaud a résolument positionné les célibataires montréalaises de la fin du 19^e siècle au sein de réseaux familiaux et féminins au travail. Elle dénonce les appellations « femme seule » et « sans mari » qu'elle juge inexacts puisque « [p]eu de femmes auraient pu survivre sans se regrouper, partager leurs ressources, se greffer dans une famille ou une autre entité économique³¹ ». Elle fait même référence à une certaine culture familiale où la présence d'une tante célibataire a pu fournir un modèle pour des

²⁸ Nancy Christie et Michael Gauvreau, dir., *Mapping the Margins : the Family and Social Discipline in Canada, 1700-1975*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004, p. 173-182.

²⁹ Michele Stairs, « Matthews and Marillas : Bachelors and Spinsters in Prince Edward Island in 1881 », dans Christie et Gauvreau, *Mapping the margins*, p. 247-267.

³⁰ Dans « Matthews and Marillas », p. 260, Stairs note une ressemblance aux stratégies familiales saguenéennes présentées dans Gérard Bouchard et Isabelle de Pourvaix, « Individual and Family Life Course in the Saguenay Region, Quebec, 1842-1911 », *Journal of Family History*, n° 12 (1987), p. 228-229.

³¹ Renaud, « Une place à soi? », p. 13-14.

jeunes femmes qui ont « parfois passé outre la vie conjugale³² ». Renaud demande que soient reconnues les multiples façons dont ces femmes ont vécu leur célibat dans une société privilégiant le mariage et la famille, ce qui nous mène aux multiples possibles du 20^e siècle.

Les célibataires au 20^e siècle : des multiples possibles?

Si le 19^e siècle en était un de combats, le 20^e siècle, surtout sa seconde moitié, est celui de l'éclatement, ce que Guilpain a nommé « les multiples possibles du célibat ». En France, les nouvelles figures stéréotypées de la solitude féminine prennent la forme de la garçonne ou de la vierge en mal d'enfant³³. Dans une entrevue radiophonique en 2013, Guilpain repositionne les célibataires en parlant de leur « refus du pacte conjugal, ce refus de rendre compte à la société de la façon dont on vit sa vie affective³⁴ ». Au Québec, un collectif de chercheuses célibataires, sous la direction des philosophes Marcelle Brisson et Louise Poissant, offre sa vision de la trajectoire historique des célibataires, soit d'abord la vieille fille, qualifiée « d'épave du système patriarcal », puis la « femme de métier » qui a passé trop de temps à tenter de se faire une place sur le terrain des hommes et finalement la nouvelle « célibataire plus », une agente active de la société qui fait partie de la seconde vague du féminisme³⁵. Ces femmes semblent annoncer en 1981 la disparition de la célibataire stéréotypée, mais Guilpain met un bémol en affirmant que « [s]ous des apparences d'extrême tolérance, la culpabilisation n'a jamais été aussi forte. [...] » Les célibataires doivent être heureuses, car elles ont

³² Renaud, « Une place à soi? », p. 91-92.

³³ Guilpain, *Les célibataires, des femmes singulières*, p. 115-133.

³⁴ France Inter, *Les femmes, toute une histoire*, « Tunisie et Égypte : l'automne des femmes arabes? Et aussi, une histoire des femmes célibataires » [site internet], entrevue avec Geneviève Guilpain, 29 mars 2013, min 10:30 à 22:50, consulté le 20 septembre 2019. <https://www.franceinter.fr/emissions/les-femmes-toute-une-histoire/archives-27-08-2012-28-06-2013>

³⁵ Marcelle Brisson et Louise Poissant, dir., *Célibataire pourquoi pas?* Québec, Serge Fleury, éditeur, 1981, p. 11-22.

dorénavant leur destin en main³⁶. Nous retrouvons une autre vision idéalisée du célibat et une mise en garde de Guilpain à l'égard de cet élargissement spectaculaire de l'espace social où pourraient évoluer les célibataires.

Au 20^e siècle, il est devenu possible de valider les hypothèses de recherche en faisant intervenir des témoignages comme base empirique. Ainsi, trois enquêtes d'histoire orale ont retenu l'attention. La plus importante du point de vue conceptuel et méthodologique est celle de la sociologue américaine Barbara Levy Simon qui a rencontré 50 célibataires américaines résidentes de Philadelphie (sauf deux de New York) nées entre 1884 et 1918. Âgées de 61 à 101 ans au moment des entrevues (1982-1984), elles ont fourni à la sociologue une *view from the edge* sur le patriarcat, le capitalisme et le processus de domination et de marginalisation des populations minoritaires, des concepts chers aux études féministes de cette époque. Simon dresse un portrait de 50 femmes qui, à leur mesure, « have swum upstream, having selected their own stroke and pace³⁷ ». Publiée en 1994, la deuxième enquête a été produite par la sociologue et anthropologue Chantal Collard qui analyse la situation exceptionnelle d'un village de Charlevoix entre 1900 et 1960 où plusieurs facteurs, dont un manque de terres cultivables, ont contribué à un « surplus d'individus » dans les familles. L'article introduit l'idée d'une culture familiale du célibat, ce qui rejoint une des hypothèses de la présente recherche depuis les tout débuts³⁸. Les données colligées par Collard permettent de contester la perception d'isolement des célibataires et présentent des trajectoires de vie

³⁶ Guilpain, *Les célibataires, des femmes singulières*, p. 180.

³⁷ Barbara Levy Simon, *Never Married Women*, Philadelphie, Temple University Press, 1987, p. 28

³⁸ Voir la section *Un cas d'espèce : la famille Denault* au chapitre 2.

qui ne sont pas uniquement considérées en opposition au mariage³⁹. Enfin, la dernière étude est celle de Christine Labrie sur les femmes sans enfant. Dans une société où la non-maternité est « de manière volontaire ou involontaire, en opposition avec le discours social dominant de l'époque⁴⁰ », le choix de ne pas avoir d'enfant est un enjeu réel pour ces femmes. Labrie observe, tout comme Simon, que le portrait de la vieille fille sacrifiée ou laissée pour compte qui réside dans notre mémoire collective ne reflète pas ce que vivent les femmes rencontrées dans son enquête, ce qui nous renvoie de nouveau au décalage entre le discours et la réalité constaté par Beauvalet-Boutouyrie.

En résumé

Les études européennes et américaines font état de femmes qui ont réclamé, en public ou en privé, le droit de suivre une troisième voie, une alternative au mariage et à la vie religieuse. Cette quête s'est souvent avérée difficile, les célibataires ayant été stigmatisées par l'État, le clergé et la société civile. Par ailleurs, ce survol historiographique révèle un écart entre les objets d'études nationaux. En effet, les recherches européennes et américaines sur la période du 17^e au 19^e siècle se sont surtout intéressées aux combats et aux idéaux romantiques à partir de sources produites par des célibataires qui ont laissé des traces écrites de leurs réflexions. Les recherches québécoises sur la même période ont davantage utilisé les recensements et les actes notariés pour étudier la vie quotidienne. Les travaux de Fortin et Renaud situent les célibataires québécoises au sein de réseaux familiaux et sociaux.

³⁹ Chantal Collard, « “Nous on n'a pas d'enfants, on a juste nos ancêtres...” : Les célibats laïcs et religieux dans le comté de Charlevoix au Québec (1900-1960) », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 18, n° 1 (1994), p. 9-27.

⁴⁰ Labrie, « Être femme sans être mère », p. 11.

Nous avons aussi constaté que les études traitent surtout des 18^e et 19^e siècles, des époques où l'industrialisation et l'urbanisation ont chamboulé les structures sociales existantes. Quant aux études historiques sur le célibat laïque au 20^e siècle, elles se font rares même si ce siècle a également connu de profonds changements sociaux. Ce sont plutôt les sociologues et les philosophes qui ont soulevé cette problématique (Guilpain, Kaufman, Flahaut) et qui ont peiné à nommer les nouvelles réalités entourant le célibat et la solitude féminine de la seconde moitié du 20^e siècle. Au Québec, deux enquêtes ont porté sur des cas particuliers, une culture familiale du célibat dans un village de Charlevoix de 1900 à 1960 et la non-maternité chez des femmes nées entre 1930 et 1950.

1.2. La problématique de recherche

La présente enquête d'histoire orale présente un portrait qualitatif des trajectoires de vie de 18 femmes célibataires au cours de la période qui va de 1940 à 1970 et qui a connu de profondes mutations sociales, politiques et économiques au Québec. Elle vise à délimiter et à nommer les diverses réalités liées au célibat laïque féminin et à transcender la caricature de la *vieille fille* encore en circulation. Pour ce faire, elle cherche à répondre aux questions suivantes : quelles ont été les contributions des célibataires à l'évolution du Québec de 1940 à 1970? Est-il possible de constater une fluctuation de l'espace social occupé par les femmes célibataires au cours de cette période? Quels sont les points de rencontre et de rupture entre les trajectoires des célibataires et la trame narrative de l'histoire des femmes de 1940 à 1970? Avec le recul, quel sens ces femmes donnent-elles à leur statut de célibataire? Ce statut intervient-il comme un facteur important dans leur récit de vie? Le cas échéant, a-t-il été vécu comme un obstacle ou comme un avantage?

1.3 Une définition du terme *célibataire*

L'usage du terme *célibataire* a évolué avec les époques. À première vue, les femmes célibataires du 21^e siècle ont peu à voir avec les célibataires du siècle dernier et encore moins avec celles de l'époque moderne ou de l'ère industrielle. La rapide évolution des mentalités depuis la seconde moitié du 20^e siècle a compliqué la catégorisation des états civils. Au Québec, « selon le Code civil du Québec qui régit l'état matrimonial, un citoyen peut être célibataire, marié (ou unis civilement), divorcé ou veuf. Au sens de la Loi, les conjoints de fait sont célibataires, donc réputés être comme de purs étrangers qui ne se connaissent pas⁴¹ ». En plus de ces ambiguïtés légales, la réalité sociale et culturelle du Québec au moment d'écrire ces lignes définit le mot *célibataire* comme faisant référence à une personne sans conjoint.e et généralement à la recherche d'un.e partenaire pour une relation, qu'elle soit temporaire ou permanente⁴². Il était donc essentiel de définir et baliser le terme *célibataire* dans le cadre de cette recherche historique. Pour cette étude, le terme *célibataire* fait référence à une femme âgée de 25 ans et plus sans conjoint ni enfant. Par choix méthodologique les religieuses sont exclues du corpus du fait qu'elles vivaient en communauté et qu'elles épousaient symboliquement le Christ en prononçant leurs vœux. L'âge n'a pas été choisi de façon arbitraire. Il existe un contexte social particulier au Québec, la fête de Sainte-Catherine,

⁴¹ Me Manon Tousignant, *LRV notaires s.e.n.c.r.l.* (s.d.), « Les conjoints de fait sont célibataires » [site internet], consulté le 8 août 2019, <http://www.lrvnotaires.com/les-conjoints-de-fait-sont-celibataires/>

⁴² Une recherche rapide du mot « célibataire » sur Google le 8 août 2019 a généré 54 millions de réponses selon le moteur de recherche. Dans cette page, un lien vers Wikipédia définit le célibat comme « l'état légal d'une personne qui est en âge de vivre en couple ou d'être mariée, mais qui n'a pas de conjoint dans sa vie sentimentale et/ou sexuelle. » Les premières pages fournissent des liens vers des sites de rencontres, d'agences de voyages ou de conseils pour rencontrer la personne idéale. Google, « Célibataire » [site internet], consulté le 8 août 2019, https://www.google.com/search?q=c%C3%A9libataire&client=firefox-b-d&ei=eC5MXaGVH-uzggeZr47IAQ&start=10&sa=N&ved=0ahUKEwihsdmAu_PjAhXrmeAKHZmXAxkQ8tMDCJMB&biw=1920&bih=907

sainte patronne des femmes célibataires. Fêtée annuellement le 25 novembre jusqu'à la fin des années 1960, cette journée signifiait pour les femmes âgées de 25 ans qui n'étaient pas mariées le passage au statut social de célibataire ou de *vieille fille*. Finalement, pour faciliter le processus de recrutement, il a été jugé nécessaire de préciser que cette recherche portait spécifiquement sur les femmes sans conjoint et sans enfant.

1.4 Le cadre conceptuel : l'agentivité

Le concept d'agentivité permet de mettre en lumière le décalage entre l'espace social potentiellement alloué aux célibataires et celui qu'elles ont effectivement occupé dans la réalité. L'historienne Caroline Mackenzie définit l'agentivité comme « la capacité indépendante d'agir selon sa propre volonté ». Ce n'est pas « une *réaction* aux événements ni aux circonstances », mais « une action entreprise par une personne qui agit »⁴³. L'historien Jacques Guilhaumou décline l'agentivité féminine en quatre temps, soit 1) une tactique particulière par rapport aux structures de domination; 2) une relative autonomie dans les choix des moyens de contrôle de sa vie; 3) une capacité à résister au discours dominant; et 4) une action propice au changement, ce qu'il nomme *historical agency*⁴⁴. Ainsi, dans le cadre de cette recherche, le concept d'agentivité est utilisé pour analyser la capacité, le pouvoir et la volonté d'agir d'individus (les célibataires québécoises) par rapport à des structures de domination (celles de l'Église catholique et de l'État québécois ainsi que les pressions sociales et familiales envers le mariage et la maternité ou la vie religieuse) dans un contexte historique précis (la période allant de 1940 à 1970 qui favorisait le mariage et la maternité). Le guide d'entrevue a été bâti pour

⁴³ Caroline Mackenzie, « Agency : un mot, un engagement », *Rives méditerranéennes*, vol. 41, n° 2 (2012), p. 35-37.

⁴⁴ Jacques Guilhaumou, « Autour du concept d'agentivité », *Rives méditerranéennes*, vol. 41, n° 2 (2012), p. 27.

obtenir des données d'analyse (les témoignages des participantes) qui permettent de repérer, s'il y a lieu, l'expression du pouvoir féminin tel que décrit par Guilhaumou.

1.5 Le cadre spatio-temporel

Les 18 participantes sont nées au Québec, dans huit régions différentes (voir le tableau 1.2). La période étudiée se situe entre les années 1940 à 1970. Cependant, dans le cadre d'entrevues de type récit de vie, la trajectoire de ces femmes a été abordée de la naissance à la retraite. L'analyse porte donc en majeure partie sur la période 1940-1970, mais lorsque pertinent, elle inclut un regard sur l'ensemble de leur existence.

Dans les années 1960 et 1970, le Québec a vécu une révolution qui sera qualifiée de « tranquille ». Pour l'historien Léon Dion, cette période « entraîne [pour les uns] une rupture radicale avec le passé, tandis que, pour les autres, le Québec reste une société normale et la Révolution tranquille ne provoque qu'une simple accélération de mutations depuis longtemps à l'œuvre⁴⁵ ». Six marqueurs temporels significatifs ont permis de vérifier si ces années ont été vécues comme un accélérateur d'agentivité pour ces femmes nées entre 1910 et 1943. Ce sont : 1) l'adoption de la Loi sur le droit de vote et d'éligibilité (Loi 18) : un des principaux changements dans la vie des Québécoises⁴⁶ a lieu le 18 avril 1940, le jour où a été votée la loi québécoise redonnant aux femmes le droit de vote et d'éligibilité à l'échelle provinciale, droit qui leur avait été retiré en 1849 par le Canada-Uni; 2) la Seconde Guerre mondiale : les femmes se voient offrir une participation plus active dans la vie économique, car la Seconde Guerre mondiale et son industrie favorisent leur entrée massive sur le marché du travail; 3) les Trente Glorieuses : la fin de la Seconde Guerre mondiale signale le début d'un essor économique

⁴⁵ Léon Dion, *La Révolution déroutée, 1960-1976*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1998, p. 46.

⁴⁶ Dans ce contexte, le mot *Québécoises* est utilisé pour différencier les femmes vivant au Québec des Canadiennes françaises des autres provinces.

important de 1946 à 1975; 4) la professionnalisation de certains métiers féminins : par exemple, le nombre de filles inscrites dans les 12 facultés professionnelles à l'Université de Montréal passe de 92 pour la période 1940-1944 à plus de 2000 pour les années 1960-1964 dont près de 1500 se retrouvent dans les programmes associés aux professions paramédicales⁴⁷; 5) l'élection d'une première députée en 1961 et la lente transformation du rapport des femmes à la vie démocratique : sur le plan politique, la mort de Maurice Duplessis en 1959 et l'élection subséquente de « l'équipe du tonnerre⁴⁸ », menée par Jean Lesage, entraîne le Québec de pleins pieds dans cette Révolution tranquille; 6) la démocratisation des moyens de contraception dans les années 1950 et 1960 et leur décriminalisation à la fin de la période étudiée : l'arrivée de nouvelles méthodes contraceptives change dramatiquement le rapport à la sexualité des Québécoises, y compris celui des célibataires. Ces six marqueurs historiques ont aussi servi de balises dans la création du questionnaire d'entrevue (annexe 5).

Le cadre spatio-temporel a généré deux critères de sélection des participantes, soit celui d'être née au Québec et d'y avoir vécu entre les années 1940 et 1970.

1.6. L'histoire orale : une méthodologie d'enquête

L'enquête d'histoire orale a été choisie comme méthodologie privilégiée pour mener à bien cette recherche, car elle permet d'accéder directement à l'expérience d'actrices de l'histoire du Québec qui, nous l'avons vu précédemment, sont généralement absentes des sources écrites sur l'histoire des femmes. Cinq éléments ont servi à l'élaboration de la présente enquête : 1) le cadre éthique; 2) les sources vivantes (les

⁴⁷ Baillargeon, *Brève histoire*, p. 166.

⁴⁸ Université de Sherbrooke, *Bilan du siècle*, « 22 juin 1960 : C'est l'temps qu'ça change » [site internet], consulté le 20 octobre 2019, <http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pagesElections.jsp?annee=1960>

participantes); 3) les sources écrites ou sources complémentaires; 4) l'analyse des données; et 5) l'archivage des données.

1.6.1 Le cadre éthique : le partage de l'autorité

Toute recherche qui fait appel à des êtres humains requiert un cadre éthique afin de protéger les participantes ainsi que les personnes responsables du projet. Au Canada, les organismes gouvernementaux subventionnaires des projets de recherche universitaires fournissent aux chercheurs les principes directeurs liés à l'éthique. Ainsi, le respect de la dignité humaine constitue le principe fondamental de l'Énoncé de politique des trois Conseils (ÉPTC)⁴⁹. Il repose sur trois piliers : 1) le respect des personnes, qui est le devoir moral de respecter et de protéger l'autonomie des personnes, notamment par l'obligation de solliciter le consentement libre, éclairé et continu des participants à une recherche; 2) la préoccupation pour le bien-être, qui renvoie à la qualité de vie des participants dans tous les aspects de leur vie, dont l'évaluation des facteurs prévisibles de risques; 3) la justice, qui réfère au devoir de traiter les personnes de façon juste et équitable, ce qui se traduit entre autres par un processus de recrutement fondé sur des critères d'inclusion justifiés par la question de recherche. C'est le Comité éthique de la recherche de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke qui a approuvé la présente recherche en 2017.

Cette enquête d'histoire orale se situe dans le cadre éthique du partage de l'autorité, un concept développé par l'historien Michael Frisch qui réfère à une double autorité, soit d'une part, celle du témoin et d'autre part, celle du chercheur-intervieweur.

⁴⁹ Gouvernement du Canada, Secrétariat pour la conduite responsable de la recherche. *Énoncé de politique des trois conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humains* (EPTC2 2014). Sa Majesté la Reine du chef du Canada, 2014, Ottawa, 234 p. Il est à noter que l'ÉPTC2 (2014) constitue le cadre de référence principal des politiques en matière d'éthique de l'ensemble des établissements universitaires et des communautés de recherche au Canada.

Partageant cette autorité, ces deux personnes deviennent complémentaires dans le processus de production des connaissances⁵⁰. Ainsi, un des plus importants projets d'histoire orale à voir le jour au début du 21^e siècle au Québec, *Histoire de vie Montréal*, produit sous la direction de l'historien Stephen High, témoigne des expériences liées aux violences de masse et aux déplacements de quelque 500 néo-résidents de Montréal. Le concept d'autorité partagée y était défini comme « le développement et le maintien d'une relation basée sur la confiance, le respect et la collaboration avec le témoin et la facilitation de sa participation à la production de recherches⁵¹ ». De son côté, dans son enquête d'histoire orale avec la communauté innue de Nutashkuan sur la Côte-Nord du Québec en 2013, la chercheuse québécoise Aude Maltais-Landry expliquait que « le concept d'autorité partagée met de l'avant le rôle central de la relation entre chercheurs et narrateurs, qui définissent ensemble la façon dont sera racontée l'histoire », l'historien et le narrateur devenant tous deux « propriétaires » du récit. Dans cette optique, elle avait donc décidé de partager ses écrits avec les narrateurs avant leur usage dans le cadre de son analyse, ce qui lui a permis de valider ses choix de récits et les liens tissés avec la communauté. Elle faisait référence à des « récits entendus et validés⁵² ».

Ces deux projets de recherche se situent à une extrémité du spectre du partage de l'autorité, les chercheurs considérant les participants comme cocréateurs à toutes les étapes. Certains témoins, par exemple, ont participé à la diffusion d'*Histoire de vie*

⁵⁰ À ce sujet, voir Michael Frisch, *A Shared Authority : Essays on the Craft and Meaning of Oral and Public History*, Albany, SUNY Press, 1990, 273 p; Linda Shopes, « Commentary : Sharing Authority », *Oral History Review*, vol. 30, n° 1 (2003), p. 103–110; Aude Maltais-Landry, « Un territoire de cent pas de côté : récits de la création d'une réserve indienne en territoire innu au milieu du XX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 69, n°s 1-2 (été-automne 2015), p. 20-25.

⁵¹ *Histoires de vie Montréal, Atelier de formation* (Université Concordia, octobre-novembre 2008), Montréal, p. 13.

⁵² Maltais-Landry, « Un territoire de cent pas de côté », p. 20-25.

Montréal dans le cadre de conférences ou de créations artistiques⁵³. À l'autre extrémité de ce spectre, il pourrait y avoir des enquêtes où des personnes sont appelées à témoigner sans aucun droit de regard sur la transcription de leur propos ou sur les conclusions dégagées à partir de leur participation. La présente recherche se situe à mi-chemin entre ces deux pôles. Par leur volonté et leur capacité de partager le récit de leur vie, les 18 femmes célibataires qui composent le corpus sont considérées comme les cocréatrices du savoir et des données générées au cours des entrevues. Ainsi, le formulaire de consentement (annexe 2) offrait aux participantes la possibilité de recevoir la transcription verbatim de leur entrevue afin d'en approuver le contenu. Dix d'entre elles ont demandé et approuvé la transcription de leur témoignage. Toutefois, elles n'ont pas eu le droit de regard sur l'interprétation finale des données. Néanmoins, elles pouvaient communiquer en tout temps avec la responsable de cette étude. Une seule personne s'est prévaluée de ce droit. Nouvellement tutrice d'une participante placée en CHSLD quelques mois après l'entrevue, elle venait d'apprendre que sa tante faisait partie d'un projet de recherche sur les femmes célibataires. Elle avait en main le verbatim de l'entrevue pour approbation et désirait des explications. Après notre conversation, elle a lu la transcription et y a bien reconnu sa tante. Après avoir reçu une copie du formulaire de consentement et de tous les documents que sa tante avait reçus au début de projet, elle a accepté le verbatim et signé la lettre qui l'accompagnait. Elle a également accepté tous les termes du formulaire, notamment que l'enregistrement soit versé dans un fonds d'archives.

⁵³ À ce sujet, voir le site *Histoires de vie Montréal/Montréal Life Stories* [site internet], consulté le 15 septembre 2019, <http://histoiresdeviemontreal.ca/>. On y retrouve des liens vers des baladodiffusions et des activités théâtrales.

1.6.2 Les sources vivantes : les participantes

À cette étape, deux critères sont apparus nécessaires au processus de recrutement. Premièrement, il était essentiel que les personnes rencontrées possèdent une bonne mémoire, qu'elles puissent se souvenir avec justesse des grands événements de leur vie depuis leur enfance et plus spécifiquement ceux de la période allant de 1940 à 1970. Le second critère stipulait que les participantes étaient prêtes à partager leurs souvenirs de manière confidentielle pour les besoins d'une recherche universitaire sur l'histoire des femmes célibataires au Québec entre 1940 et 1970. Autrement dit, elles ne devaient pas avoir de résistances importantes à partager des souvenirs de leur vie familiale, amoureuse, sociale ou professionnelle, étant entendu qu'elles ne seraient en aucun cas requises de fournir des renseignements permettant de reconnaître des personnes ou des lieux. Elles ont eu le choix de garder l'anonymat. Dix participantes ont demandé à être identifiées par un prénom fictif dans l'analyse.

Le recrutement

L'appel à recrutement (annexe 4) a été disséminé dans les réseaux personnels et professionnels. Les personnes contactées étaient invitées à le partager dans leurs propres réseaux. Il a également été diffusé sur les réseaux sociaux, dans des résidences pour personnes âgées et auprès des Cercles des Fermières, un organisme établi à l'échelle provinciale. Ce sont les réseaux personnels et professionnels, complétés par le système « bouche-à-oreille », qui ont généré le plus grand intérêt, soit 34 personnes. Un premier appel téléphonique pour confirmer l'admissibilité des candidates a réduit ce nombre à 18 et deux participantes se sont par la suite désistées pour des raisons de santé. Par ailleurs, deux participantes ont été trouvées hors de l'appel à recrutement. La première avait été

rencontrée lors de la préenquête de ce projet dans le cadre d'un cours sur l'histoire orale. La seconde avait pris part à la recherche de Christine Labrie sur les femmes sans enfant au Québec et avait préalablement accordé la permission de réutiliser son entrevue dans le formulaire de consentement qu'elle avait signé.

Ainsi, dans la présente enquête, 18 entrevues ont été réalisées avec des femmes célibataires qui répondaient aux critères de sélection énumérés à l'annexe 4. Aucune participante n'a demandé à être retirée de l'étude depuis la fin des entrevues. Le nombre de participantes pourrait être considéré comme un désavantage étant trop minime pour constituer un ensemble statistique valable. Cependant, aucune étude statistique n'ayant été produite sur la vie des femmes célibataires québécoises, à notre connaissance, il est à espérer que ces données seront utiles pour des recherches subséquentes.

Le portrait démographique du corpus

Au moment des entrevues, qui se sont déroulées en 2017 et 2018⁵⁴, les participantes étaient âgées de 74 à 107 ans. Le tableau 1.1 illustre la répartition des participantes par groupes d'âge au moment de l'entrevue, par décennies de naissances et selon les grands événements historiques, ces derniers étant des marqueurs temporels significatifs. Il faut noter que le nombre de participantes par âge et par décennie ne correspond pas nécessairement à cause de la date de naissance et la date d'entrevue. Ainsi certaines personnes chevauchent les deux catégories.

⁵⁴ Sauf l'entrevue de Marie en 2015 pour la préenquête et celle de France en 2014 pour la recherche de Labrie sur les femmes sans enfant. Labrie, « Être femme sans être mère », p. 28.

Tableau 1.1 : Démographie des 18 participantes

Âge au moment de l'entrevue		Naissance par décennie		Les marqueurs significatifs
100+	2	1910-1919	2	La Première Guerre mondiale, 1914-1918
90-99	4	1920-1929	6	L'entre-deux-guerres, 1918-1939 Le krach boursier, 24-29 octobre 1929
80-89	5	1930-1939	5	L'entre-deux-guerres, 1918-1939 La Grande Dépression, 1929-1939 La Seconde Guerre mondiale, 1939-1945
74-79	7	1940-1945	5	La Seconde Guerre mondiale, 1939-1945 Le droit de vote des femmes, 18 avril 1940
	18		18	

Douze participantes sont nées en milieux urbains de diverses tailles et six en milieux ruraux, fournissant ainsi une pluralité d'expériences de vie (tableau 1.2). Elles ont vécu les années 1940 à 1970 dans six régions du Québec. La moitié d'entre elles vivent leur retraite dans des villes-centres (Laval, Longueuil, Montréal, Québec et Sherbrooke). Ce tableau indique les régions de résidence à différentes époques de leur vie. Entre 1940 et 1970, trois participantes ont vécu dans plus d'une région pour le travail. La région principale de résidence (Capitale-Nationale [2] et Montérégie [1]) qui a été assignée indique le plus grand nombre d'années passées dans cette région.

Tableau 1.2 : Régions principales de résidence des 18 participantes

Régions ⁵⁵	À la naissance	1940-1970	Après 1970
Abitibi-Témiscamingue	1	--	--
Bas-Saint-Laurent	1	--	--
Basses-Laurentides	--	--	1
Capitale-Nationale	3	2	4
Chaudière-Appalaches	1	1	--
Estrie	4	3	3
Extérieur du Québec	--	--	1
Montérégie	2	4	3
Montréal	4	6	6
Saguenay-Lac-Saint-Jean	2	2	--
TOTAL	18	18	18

⁵⁵ Les dénominations utilisées sont celles en vigueur en 2019.

La question de la confidentialité et le déroulement des entrevues

Dès le début du processus, il avait été décidé de ne pas filmer les entrevues, d'abord pour garantir l'anonymat demandé par plusieurs participantes, mais surtout pour établir un climat de conversation plus intime. La question de la confidentialité représentait un enjeu majeur. Des sujets délicats ont été abordés et il était important que ces femmes se sentent en confiance et en sécurité durant leurs témoignages. À preuve, une d'entre elles a dévoilé un lourd secret lors de la rencontre. Elle se sentait assez en sécurité pour le partager, mais elle s'est tout de même assurée, à maintes reprises, que ses propos resteraient confidentiels « au moins jusqu'à [s]on décès ». Nous avons décidé, d'un commun accord, de ne pas verser son enregistrement aux archives.

Les entrevues ont été bâties sur le modèle du récit de vie. Bien qu'une entrevue de ce type requiert une grande maîtrise du questionnaire et des thématiques qui y sont reliées, Denyse Baillargeon soutient qu'« il favorise surtout l'obtention d'un maximum d'informations [...] À la limite, on peut même affirmer que cette prise en charge de l'entrevue par l'informatrice est une condition essentielle pour réaliser une bonne entrevue ». Cependant, elle rappelle le besoin de vigilance, car « les témoins entendent généralement préserver l'image qu'ils ont d'eux-mêmes et du groupe auquel ils appartiennent. » Ainsi, « les omissions ou une réponse évasive » peuvent être tout aussi significatives que la description détaillée d'un événement particulier. Baillargeon invite l'intervieweuse à rester consciente de son influence tout au long du processus⁵⁶.

Le guide d'entrevue (annexe 5) a servi de repère pendant les rencontres et de balises pour fin d'analyses des données recueillies. Il est divisé en cinq sections : 1) la vie familiale; 2) l'éducation et la vie professionnelle; 3) la vie sociale et citoyenne; 4) la vie

⁵⁶ Baillargeon, *Ménagère au temps de la crise*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1991, p. 34, 39.

amoureuse, incluant le rapport à la fête de Sainte-Catherine et aux stéréotypes; 5) avec le recul, le sens donné à la vie de célibataire.

Les rencontres ont eu lieu au domicile des participantes, un milieu familial qui a eu l'avantage de leur fournir l'occasion à plusieurs reprises d'illustrer leurs propos par des photos ou des documents. Les entrevues ont duré une moyenne de 2 h 15, la plus courte étant d'un peu moins d'une heure et la plus longue, 3 h 47. Des échanges de courriels et des appels téléphoniques subséquents ont permis de préciser certains renseignements en cours d'analyse. Une transcription verbatim a été produite à partir des enregistrements sonores pour fin d'analyse. Ces transcriptions ont été envoyées aux dix participantes l'ayant demandé afin qu'elles puissent valider les propos qui serviraient à cette analyse. Une seule d'entre elles a retiré sa permission d'archiver son enregistrement, déclarant qu'elle en avait trop dit et qu'on pourrait la reconnaître trop facilement. Elle a reçu une confirmation écrite que l'enregistrement ne sera pas archivé et sera détruit au plus tard cinq ans après le dépôt final du mémoire de maîtrise, en accord avec les termes de l'entente avec le Comité éthique de la recherche.

1.6.2 Les sources écrites : des sources complémentaires

Les sources complémentaires regroupent les écrits et les enregistrements produits autour de la période à l'étude et provenant notamment de journaux, de revues, de reportages radiophoniques ou télévisuels sur un sujet donné. Par exemple, il est possible de constater la perception sociale sur les célibataires en lisant les articles publiés vers le 25 novembre de chaque année lors de la fête de la Sainte-Catherine, comme le démontre celui du 25 novembre 1942 de *La Presse* dans la section « La vie féminine ». Non signé, cet article est coiffé du titre « La Sainte-Catherine » :

Puisqu'il n'y a plus de vieilles femmes, encore moins compte-on [sic] des vieilles filles. Le type du reste en est complètement disparu et si l'on coiffe encore Sainte-Catherine, on n'en situe plus l'époque [...] La Sainte-Catherine n'en demeure pas moins une fête en honneur partout où il y a de la jeunesse, car si on ne coiffe plus le traditionnel bonnet, si les femmes s'ancrent davantage dans la vocation du célibat, si tant est que le célibat soit une vocation, ce que les unes affirment tandis que les autres nient [...]. À les voir, on ne songerait certes pas à les ridiculiser du fait que, volontairement ou non, elles aient renoncé au mariage. [...] Car il n'y a pas lieu de s'alarmer, le mariage reste toujours pour la femme la seule voie qui réponde à ses aspirations et, si lucratives, si intéressantes que puissent être les carrières nouvelles qui s'ouvrent sans cesse devant elles, si belle que puisse paraître l'indépendance que confère une belle situation, rien ne remplacera jamais dans le cœur féminin le désir de présider aux destinées d'un foyer et de grouper autour de soi des petites têtes blondes ou brunes⁵⁷.

On y perçoit clairement l'accélération des mutations décrite par Léon Dion. Des avancées scientifiques sont faites et les portes du travail se sont ouvertes pour bien des femmes qui profitent d'occasions lucratives pour s'épanouir à l'extérieur du foyer. Il y a cependant une mise en garde contre cette vie de célibat qui pourrait contrevenir à la prescription sociale envers le mariage et la maternité qui reste entière.

1.6.4 L'analyse des données

Dans cette enquête d'histoire orale, les propos des participantes ont été validés, dans un processus de triple confrontation⁵⁸ : 1) à l'interne, c'est-à-dire la cohérence de ce qui a été raconté tout au long de l'entrevue; 2) avec l'ensemble du corpus, c'est-à-dire les propos tenus au sein de la même enquête. Y a-t-il des points de vue qui se rejoignent ou, au contraire, sont en opposition? Y a-t-il des contradictions? 3) avec des sources écrites, soit une validation des renseignements obtenus avec des sources complémentaires, comme des journaux de l'époque. Par exemple, une participante a fait référence à des

⁵⁷ « À la recherche de la personnalité. La Sainte-Catherine », *La Presse*, 25 novembre 1942, p. 4, <http://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2980593>, consulté le 16 septembre 2019.

⁵⁸ Dale Gilbert, *HST 749, Histoire sociale des 19^e et 20^e siècles*, Université de Sherbrooke, automne 2016.

faits tragiques survenus dans la famille de son patron où le fils a assassiné sa mère. Une jeune fille, des « gens pauvres d'Europe », qui vivait dans la famille pendant la Seconde Guerre mondiale, aurait sonné l'alarme. Comme ce matricide rappelait celui de la famille Redpath à Montréal au début du siècle, il était important de vérifier ce récit pour s'assurer que la participante ne confondait pas les événements, malgré son excellente mémoire. Un article paru dans *La Presse* du 17 novembre 1943, « Femme de la haute société assommée dans son sommeil », relatait la tragédie de la famille : « dans une pièce du rez-de-chaussée [les policiers] ont découvert une fillette, Jeannette Brown, 8 ans, jeune réfugiée d'Angleterre, qui avait échappé au carnage. Elle était éveillée et tremblait de peur⁵⁹ ».

Finalement, certains tableaux des chapitres 2 à 4 fournissent des explications sous forme de pourcentages. Ce processus a été utilisé afin de faciliter la lecture en imageant un propos. Il est entendu qu'un corpus de 18 participantes est trop minime pour constituer un ensemble statistique adéquat pour des fins d'analyses.

1.6.5 L'archivage des entrevues

Pour faciliter l'accès aux données de cette enquête, les enregistrements et le guide d'entrevue seront versés au Musée de la mémoire vivante à Saint-Jean-Port-Joli. Au moment d'écrire ces lignes, 16 participantes sur 18 ont accordé leur autorisation. Ces documents d'archives rejoindront ceux de la recherche de Christine Labrie dont la moitié du corpus est composé de célibataires (neuf femmes). Cela constituera une source appréciable de données réutilisables sur le sujet.

⁵⁹ « Femme de la haute société assommée dans son sommeil », *La Presse*, mercredi 17 novembre 1943, p. 3, <http://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2962517>, consulté le 7 août 2019.

Chapitre 2 : L'espace familial

Les origines familiales fournissent les couleurs primaires du tableau d'une vie. La composition des familles, la pratique religieuse et la scolarisation offrent des indicateurs économiques et sociaux. Les influences familiales apportent un éclairage sur les choix de vie et permettent d'ajuster notre compréhension sur certaines représentations culturelles liées à la fête de Sainte-Catherine. Ce chapitre se termine par la formulation d'une hypothèse autour de l'existence d'une culture familiale du célibat au Québec.

2.1. Le contexte familial

Il fut un temps où il semblait normal que des aînées de familles nombreuses « se sacrifient » et ne quittent pas le domicile familial afin d'apporter du soutien à la mère, prendre soin des plus jeunes et, éventuellement, des parents dans leur vieillesse. Cette situation était-elle encore en vigueur entre 1940 et 1970? Peut-on percevoir un changement de mentalités à l'œuvre? Dans les familles moins nombreuses, les célibataires ont-elles subi des pressions pour se marier?

2.1.1 De vieille fille sacrifiée à célibataire

À la lecture de ce qui suit, nous verrons qu'il y a lieu de nuancer nos perceptions des femmes célibataires s'étant sacrifiées pour la famille au cours du 20^e siècle. Sur les 18 participantes, neuf ont vécu avec leurs parents jusqu'au décès de ces derniers. De ces neuf, nous retrouvons deux aînées provenant de familles relativement peu nombreuses de 2 et 7 enfants ainsi qu'une fille unique. Le tableau 2.1 illustre la composition des familles ainsi que les raisons principales qui ont motivé neuf célibataires à vivre avec leurs parents jusqu'à leur décès.

Tableau 2.1 : Composition des familles

Taille des familles	Nombre de participantes par tailles des familles	Rang dans la famille		Raison principale pour vivre avec les parents jusqu'à leur décès (9 célibataires sur 18)	
1	1	Aînée	4	La coutume quand on n'était pas mariée	3
2	1	2 ^e	1	Soutien financier aux parents	3
4	1	3 ^e	4	Mères décédées jeunes	2
5	3	4 ^e	2	La personne la plus âgée restait pour aider	1
6	2	5 ^e	3		
7	4	6 ^e	1		
10	1	8 ^e	1		
12	2	10 ^e	1		
14	1	14 ^e	1		
15	1				
17	1				
Moyenne 7,9	18		18		9

Georgette est une des deux aînées à être restée à la maison. Elle n'avait qu'une autre sœur. En l'écouter raconter sa vie, il est plus facile d'imaginer celle des *spinsters* romanesques anglaises de bonne famille à la Jane Austen que celle d'une vieille fille sacrifiée. Née en 1907, Georgette a perdu sa mère à cinq ans alors que sa sœur en avait trois. Leur père, médecin en région, a envoyé ses deux filles chez les religieuses à Montréal d'où elles sont revenues à l'âge adulte avec chacune un brevet d'enseignement en poche. À la fin de leurs études, elles ont commencé à se charger de la maison de leur père qui ne s'était jamais remarié, relevant leur grand-mère de cette tâche : « Il avait une grosse clientèle. Beaucoup d'Anglais. [...] Moi, je conduisais papa. » Elles s'occupaient aussi de l'entretien de la grande maison, des repas, de la couture et du jardin, avec l'assistance d'une aide-domestique et d'un jardinier. En 1958, trois ans après le décès de leur père, elles ont vendu la propriété et sont retournées vivre à Montréal où elles avaient conservé des amies du temps de leurs études.

Jacqueline, née en 1940, est la seconde aînée. Sa vie ressemble plus à celle véhiculée par la croyance populaire : « Là mes parents ont été malades et avec un oncle malade qui a décédé, mon grand-père qui était à la maison aussi, qui a décédé, donc il fallait qu'il y ait quelqu'un sur place. Avec l'éducation qu'on avait eue, automatiquement c'était la personne la plus âgée qui restait pour aider. Ça m'a pas posé de questions. Comme on dit, je suis rentrée dans le moule. » Nous pouvons toutefois nuancer l'image de la *vieille fille sacrifiée* : « Comme j'ai dit, j'ai jamais trouvé quelqu'un... mes parents ne m'ont jamais dit, sors pas avec un ou fais pas ci ou fais pas ça. J'ai jamais trouvé quelqu'un que j'aimerais au point de l'épouser ». La troisième aînée qui a vécu avec ses parents est en fait une fille unique. Née en 1939, France dit avoir connu de nombreuses célibataires qui vivaient chez leurs parents. Elle travaillait chez Bell à une époque où, selon elle, plusieurs membres du personnel féminin étaient célibataires¹. Elle raconte une partie de son entrevue d'embauche en 1957 : « Vous pensez que vous allez vous marier dans quelques années et que [vous serez] pas longtemps à travailler. Elle [la responsable du recrutement] dit, détrompez-vous, au Bell, beaucoup de filles ne se marient pas ». Cette situation s'expliquerait par le fait qu'elles recevaient un bon salaire et jouissaient ainsi d'une plus grande indépendance :

On a toutes gardé nos parents. Moi j'en ai beaucoup d'amies comme ça. On a gardé nos parents et on est restées célibataires [...] Dans ce temps-là, les garçons chez leurs parents et les filles chez leurs parents. La plupart, beaucoup. Des Tanguy, c'était tous des Tanguy, même à 30 ans. On avait peur de se marier. La moitié se sépare. Souvent, les gens... surtout les garçons, avaient peur de se marier.

¹ Une exposition du Musée McCord confirme cette information pour le début du 20^e siècle. Claire Poitras, *Allô j'écoute? Les 125 ans de Bell Canada*, « L'empressement de sourire » [site internet], Musée McCord, consulté le 11 juillet 2019, http://collections.musee-mccord.qc.ca/scripts/printtour.php?tourID=VQ_P4_2_FR&Lang=2

En lisant la phrase « on a tous gardé nos parents », on pourrait penser qu'elle fait référence à des parents incapables de subvenir à leurs besoins ou de prendre soin d'eux-mêmes. Pourtant, France a dit n'avoir payé qu'une pension minimale : « j'ai travaillé 35 ans et j'ai toujours payé 10 \$ par semaine pour ma pension [rires]; ça payait sûrement pas ce que je dépensais ». Ajoutons que dans les années 1960, fille unique de parents en santé, elle ne sentait aucune obligation de rentrer le soir : « Ça m'est arrivé de découcher et d'aller chercher mon lunch. Entrer sur la pointe des pieds pour aller chercher le lunch dans le frigidaire [rires] », repas qui, précise-t-elle, était préparé par sa mère. À la mort de celle-ci, France avait 52 ans et ne savait pas cuisiner. Quant à sa description des Tanguy, elle communique surtout un style de vie d'adultes qui semblent avoir suivi la coutume de rester à la maison quand on ne se mariait pas. A-t-elle réellement eu peur de se marier? Dans son témoignage², elle fait référence à une vague de divorces. En effet, suite à l'adoption de la loi canadienne sur le divorce en 1968, il y a eu de nombreux divorces et l'ampleur du phénomène n'avait pas été prévue par l'État³. France avait 29 ans et elle affirme qu'elle ne voulait pas prendre le risque de s'attacher à un homme ou perdre les enfants. Pourtant, elle ajoutera un peu plus tard qu'elle n'était « pas portée à aimer les enfants ». On peut émettre l'hypothèse que la nouvelle impermanence de l'institution maritale a plutôt confirmé chez elle la validité de son choix de vie.

La quatrième aînée du corpus a pour sa part été fortement encouragée par sa mère à découvrir un autre coin de pays. Native du Saguenay, Jeanne est partie étudier à Québec en 1954 et y résidait encore au moment de l'entrevue.

² Le témoignage de France a été recueilli par Christine Labrie dans le cadre de son enquête sur les femmes sans enfant. Dans son formulaire de consentement, France a donné la permission de transmettre son entrevue, mais a refusé d'être contactée à nouveau.

³ Jennifer Doyon, « Le divorce au Québec, 1964-1972 : un débat de société », Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 2011, p. 71.

Ma mère avait dit, c'est pas juste que les garçons puissent aller faire leur cours classique et que les filles puissent pas. [...] T'es toujours ben pas d'aller rien qu'à Roberval, franchement, c'est à 20 km d'ici. [...] Le Brevet A, où il y en a? Tant qu'à aller à Chicoutimi, va falloir que tu restes là, t'as pas pensé d'aller à Québec? Elle était allée à Montréal quand elle était jeune. La découverte de la ville.

Est-ce que les femmes qui ont vécu avec leurs parents l'ont fait à cause de pressions familiales? Dans son enquête, Barbara Levy Simon rapportait que 45 de ses 50 participantes, nées entre 1884 et 1918, avaient aidé leur famille financièrement : 14 ont fait vivre leurs parents pendant cinq ans ou plus alors que 31 ont payé au moins une partie des coûts de subsistance de leurs parents jusqu'à leur décès. Cela représente 90 % de son corpus⁴. En comparaison, une génération plus tard, ce sont trois participantes sur les neuf qui ont vécu avec leurs parents qui disent les avoir aidés financièrement. Si la pension de France ne suffisait pas à payer les dépenses encourues par sa présence à la maison, Colette, Hélène et Madeleine ont témoigné du fait que leur salaire était nécessaire à la survie économique de leurs familles, surtout après le décès des pères. Ni Colette ni Madeleine n'ont dit avoir subi de pressions familiales pour rester à la maison. Elles ont plutôt ressenti une obligation morale de le faire, n'étant pas mariées, comme en témoigne Hélène, 5^e de 7 enfants : « Souvent, ils [ses frères et sœurs] m'ont dit, pauvre toi, t'es pas obligée de rester. Ben oui, viendrais-tu, toi, rester avec nos parents? T'as des enfants. Moi, je suis toute seule, je n'ai pas le choix. » Nous ne sommes pas ici en présence de femmes sacrifiées par leurs parents, mais plutôt de femmes qui se sont donné elles-mêmes une obligation, qu'elles aient été heureuses ou non de le faire. Par ailleurs, Claire, Monique et Rébecca ont parlé d'une coutume. Monique confirme que « dans ce

⁴ Barbara Levy Simon, *Never Married Women*, Philadelphia, Temple University Press, 1987, p. 80.

temps-là, quand les enfants étaient pas mariés, ils restaient avec leurs parents [...] c'était la coutume, la tradition ».

Il apparaît donc approprié de proposer un changement de paradigme afin de transcender notre vision de vieilles filles sacrifiées pour plutôt les considérer à part entière non pas comme des filles, mais comme des femmes qui ont un statut de célibataire. Cela nous permettrait de les observer comme des agentes de leur vie. Certes, plus ou moins actives selon les circonstances, tout comme l'ont été de nombreuses femmes de cette époque qui se sont mariées parce que c'était la coutume, sans nécessairement se questionner sur les fondements philosophiques, historiques ou sociaux de cette pratique. Dans les années 1980, les auteures du Collectif Clio n'acceptaient plus « l'idée que les centaines de milliers d'Émilie n'aient pas été [historiquement] significantes⁵ ». Quarante ans plus tard, il serait temps d'intégrer les célibataires québécoises comme des personnes significantes dans l'histoire des femmes du Québec.

Ce changement de vision permettrait peut-être à Alice de mettre un baume sur une partie de son passé en lui donnant une reconnaissance pour le geste d'agentivité qu'elle a posé à 18 ans. Alice était la 5^e de 17 enfants. En 1949, à 14 ans, alors qu'elle aimait étudier, elle a été retirée de l'école afin de prendre soin de la maisonnée lorsque sa mère partait accoucher : « le docteur l'envoyait à l'hôpital, il la laissait pas chez eux pour qu'a puisse se reposer, mais [moi] la p'tite pas d'allure, j'avais pas besoin de me reposer? C'est moi qui prenais la relève ». Elle s'est réellement sentie sacrifiée par ses parents. À 18 ans cependant, Alice a pris sa vie en main et a quitté sa ville natale pour s'installer à Sherbrooke. Elle est retournée étudier, mais trouvant cela trop difficile, elle est allée

⁵ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992 (1982), p 9.

travailler dans une usine. « Je n'ai pas eu d'enfants et j'en voulais pas. La journée où j'ai été opérée pour l'hystérectomie a été le plus beau jour de ma vie. » Femme de nature posée tout au long de l'entrevue, il y avait un profond ressentiment dans sa voix lorsqu'elle a raconté ces événements. Nous retrouvons ici une des réalités malheureusement « mornes et mal acceptées » dont parlaient Farge et Klapisch-Zuber⁶.

2.1.2 La Sainte-Catherine et la vieille fille

Une de nos hypothèses de recherche voulait que la perception négative du statut de célibataire ait été accentuée par la fête de la Sainte-Catherine. Le stéréotype de la *vieille fille* aurait-il perduré au Québec à cause de cette fête célébrée annuellement le 25 novembre? Les jeunes femmes non mariées de 24 ans de notre corpus ont-elles commencé à ressentir un certain malaise alors qu'il ne leur restait qu'une année pour « se caser », comme l'imageait l'expression populaire, avant de devenir officiellement une vieille fille? Les mères ont-elles profité de cet événement annuel pour guider leurs filles dans leur avenir ou leur ont-elles simplement passé la recette de la tire?

Un bref historique

L'historiographie de la Sainte-Catherine reste à écrire. Pour le moment, il faut se fier à divers organismes pour en dresser un portrait. Ainsi, la Maison Saint-Gabriel, un musée à vocation historique et éducative, nous informe que le mot *catherinette* vient du fait, qu'au Moyen-Âge, la statue de Sainte Catherine d'Alexandrie, patronne des jeunes filles, ne pouvait être parée que par une pucelle : « Cette mission honorifique n'était pas de celles que l'on désirait conserver longtemps sous peine d'être l'objet de moqueries⁷ ».

⁶ Arlette Farge et Christiane Klapisch-Zuber, *Madame ou Mademoiselle? : Itinéraires de la solitude féminine XVIII^e – XX^e siècle*, Paris, Arthaud-Montalba, 1984, p. 13.

⁷ Maison Saint-Gabriel, *Communiqué : La veillée de la Sainte-Catherine*, archives personnelles, 19 novembre 2015.

Au fil des siècles, la Sainte-Catherine s'est transformée en fête des vieilles filles. Le dictionnaire *Usito* complète le portrait :

La coutume voulait que parmi les jeunes filles, la plus âgée mette une coiffe pour l'occasion sur la statue de la sainte. C'est de ce rituel qu'est née l'expression *coiffer Sainte Catherine*, qui signifiait pour une jeune fille qui cherchait à se marier qu'elle avait atteint l'âge peu enviable de 25 ans, qui lui valait dès lors l'étiquette de *catherinette* ou de *vieille fille*. [...] C'est à Marguerite Bourgeoys, première enseignante de la Nouvelle-France au 17^e siècle, que l'on devrait la tradition de la fabrication de la tire le 25 novembre. Elle aurait pris l'habitude de préparer cette confiserie pour attirer les Amérindiennes à l'école à l'arrivée des grands froids⁸.

Jeanne, qui a œuvré dans le milieu de l'éducation toute sa vie, a partagé sa version de cette histoire : « [Marguerite Bourgeoys] voulait que les enfants aient du plaisir à l'école. Elle trouvait que c'était fatigant quand l'hiver arrivait. [...] C'est sûr qu'il y avait peut-être une idée d'évangélisation en arrière et d'acculturer. Ça c'est sûr, mais on était dans une autre époque ». La tire Sainte-Catherine, le dernier vestige de ces célébrations, est maintenant disparue au profit des *klondikes*, des sucreries vendues au temps de l'Halloween, cette fête païenne dont la popularité croissante à partir des années 1950 a probablement sonné le glas de la Sainte-Catherine. En effet, est-il possible que l'orgie *halloweenienne* de bonbons du 31 octobre ait eu pour conséquence que le 25 novembre, trois semaines plus tard, plus personne n'avait envie de faire de la tire ? Pour le moment, cette question demeure sans réponse. Quoi qu'il en soit, Sainte Catherine a été retirée du calendrier romain en 1969, l'Église ayant des doutes sur l'existence de la sainte qui aurait vécu à Alexandrie de 295 à 312⁹. Certaines recherches contemporaines auraient

⁸ Usito (11 novembre 2015), *La tire Sainte-Catherine* [site internet], consulté le 28 juillet 2019, https://www.usito.com/nouvelles/#!/articles/2015-11-11_LaTireSainteCatherine

⁹ Il ne faut pas confondre Sainte-Catherine d'Alexandrie avec Sainte-Catherine de Sienne qui a vécu en Toscane au 14^e siècle et dont le décès est commémoré annuellement le 29 avril. Elle a été proclamée docteure de l'Église par Paul VI en 1970. Isabelle Cousturier (26 février 2018), « Qui sont les quatre seules femmes à être déclarées docteurs de l'Église ? », *Aleteia*, consulté le 21 septembre 2019, <https://fr.aleteia.org/2018/02/26/qui-sont-les-quatre-seules-femmes-a-etre-declarees-docteur-de-leglise/>

également remis en question les circonstances de sa mort à 18 ans sous la torture pour son refus d'épouser l'empereur Maximin II Daïa par amour pour le Christ et le fait que ce dernier serait personnellement venu la chercher pour lui épargner des souffrances, la faisant monter directement au Ciel¹⁰.

La relation des participantes à la Sainte-Catherine

Comment les participantes ont-elles vécu ce rappel annuel de leur statut de célibataire? Ont-elles été victimes de quolibets, de plaisanteries ou de simples maladresses de la part de membres de la famille, de camarades ou de collègues? Ce fut une grande surprise de découvrir que 15 d'entre elles disent n'avoir aucun souvenir malheureux lié ce sujet. Cela ne veut pas dire qu'elles n'ont jamais été la cible de paroles déplacées, mais ces expériences semblent plutôt les avoir confortées dans leurs choix de vie. La question a été soulevée à divers moments des entrevues lorsqu'il était question de vie familiale, professionnelle ou amoureuse et la réponse restait la même.

En contexte familial, seule Estelle aurait reçu un conseil maternel : « les filles, ça presse pas pour vous marier, mais de grâce, faites pas des vieilles filles. » Cela aurait été l'unique fois où le sujet aurait été abordé. Les exemples sont un peu plus nombreux dans l'univers professionnel, les deux participantes qui ont travaillé en usine se souvenant d'un ou deux gars de l'usine qui leur souhaitaient bonne fête le 25 novembre. Les deux ont dit que ça les faisait rire, tout comme une des participantes de la recherche de Labrie qui avait, par contre, ajouté qu'elle « aurait toutefois préféré que personne n'utilise cette expression. Elle rappelait souvent aux gens qu'elle était plutôt célibataire sans enfant que

¹⁰ Wikipedia (30 septembre 2019), *Catherine d'Alexandrie* [site internet], consulté le 8 octobre 2019, https://fr.wikipedia.org/wiki/Catherine_d%27Alexandrie

vieille fille, et qu'avant tout elle avait un nom¹¹ ». Quant à Lucienne, elle ne se souvient que d'un épisode à son travail dans une clinique où l'épouse d'un médecin l'aurait menacée de la faire renvoyer en lui demandant si elle « couchait » avec son mari. Lucienne a été victime de la vision stéréotypée d'une femme mariée par rapport aux femmes célibataires. Madeleine, bien connue dans son petit village, raconte qu'elle se faisait appeler la vieille fille, quelquefois gentiment par de vieux amis, quelquefois par jalousie parce qu'elle avait des temps libres et qu'elle voyageait souvent. Elle affirme que cela lui a permis d'apprécier son statut de célibataire :

On sait bien la vieille fille t'es capable de partir pour aller en voyage.
Tiens, la vieille fille est encore en congé, c'est toute la fin de semaine.
Même mes compagnes disaient, on sait bien, a pas d'enfants, a peut partir.
Quand un moment donné je commençais à leur conter mes voyages, ah,
toi, t'es bien chanceuse. Eux autres, elles sentaient qu'elles en avaient
perdu un bout. C'est là que j'ai apprécié davantage ma vie de célibataire.

Socialement, Rébecca se souvient d'une période de sa vie, à la fin des années 1960, où elle a fréquenté les 5 à 7 avec une amie. À 35 ans, elle sortait à peine d'un grand chagrin amoureux, son amant marié de plusieurs années étant décédé subitement. Dans les bars, elle dit qu'on lui demandait chaque fois, « comment ça se fait que t'es pas mariée? ». Pour leur faire comprendre que la question était inappropriée, elle répondait par une boutade : « quand j'enlève mon œil de vitre, ma prothèse dentaire et ma jambe de bois, je les revois plus le lendemain ». Elle affirme avoir assumé complètement son statut de célibataire et que c'était eux qui devaient changer leur perception s'ils voulaient continuer la conversation. De nouvelles *insultes* ont fait leur apparition entre 1940 et 1970. Lucienne et France n'ont jamais été qualifiées de vieille fille, mais Lucienne dit qu'on l'appelait la « féministe parce que j'avais pas de cavalier » et France que « des fois

¹¹ Christine Labrie, « Être femme sans être mère : histoires de Québécoises sans enfant nées entre 1930 et 1950 », Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 2015, p. 91.

les gens supposent qu'on est gaies. Ça il y en a, surtout si on voyage surtout avec des filles. » On constate qu'avec la montée du féminisme, certaines personnes étaient toujours aussi inconfortables avec le fait que des femmes puissent vivre hors du mariage. Au final, ces exemples demeurent anecdotiques dans le parcours des participantes. Se pourrait-il alors que la Sainte-Catherine et les vieilles filles aient été des marqueurs sociaux plus signifiants pour les observateurs que pour celles qui étaient observées? Que cela permettait peut-être aux observateurs de se conforter dans leurs propres choix de vie? Ces questions pourraient faire l'objet d'une étude sociologique plus approfondie.

La tire Sainte-Catherine

De l'importance de la Sainte-Catherine sur les participantes, il ne semble plus rester grand-chose, sauf peut-être son symbole le plus connu, la tire. Si 13 participantes sur 18 ont déclaré n'avoir jamais fait de liens entre le 25 novembre et leur statut de célibataire, la plupart parce qu'elles n'en avaient jamais entendu parler à la maison, toutes connaissaient la tire Sainte-Catherine. Huit ont vu leur mère faire la tire alors que c'était la grand-mère de Rébecca qui était responsable d'en faire « de la très bonne ». Étonnamment, c'est le père de Lucienne, un cultivateur et un jeune veuf qui ne s'est jamais remarié, qui lui a montré à faire de la tire. Après le décès de son épouse, il allait demander conseil à la voisine qui avait 19 enfants pour cuisiner certains plats comme les fèves au lard ou la tire. Si plusieurs ont aidé leur mère à faire la tire, trois d'entre elles refusaient toute assistance. Madeleine a dit de sa mère qu'elle « était nerveuse quand elle faisait sa tire parce que c'était un adon de bien réussir ». Colette, née en 1941, a entendu ses sœurs parler du temps où elles faisaient la tire. « Je devais être bien jeune. Moi, j'en

ai aucune connaissance. » Par contre, tout comme Georgette, née en 1907, elle se souvient de la tire à l'école le 25 novembre.

2.1.3 L'influence de la famille sur le choix de vie

Si la Sainte-Catherine n'était pas un facteur lorsqu'il était temps de faire ses choix de vie, qu'en était-il des influences familiales? Dans son enquête sur les célibataires américaines, Simon avait cherché à savoir si les familles avaient influencé les choix de vie de ses participantes, car elle avait décelé un préjugé voulant que ce soit les familles qui surprotégeaient les célibataires et qui les empêchaient de vivre pleinement leur vie. Au début du 20^e siècle, seules quelques participantes américaines s'étaient senties étouffées par leur famille, mais « for most of these never married women, as for most people, families were a mixed blessing¹² ». Le tableau 2.2 illustre les influences familiales dans les deux corpus.

Tableau 2.2 : Figures d'influence							
Participantes de la recherche de Simon ¹³ (Américaines nées entre 1884 et 1918)				Participantes de la présente recherche (Québécoises nées entre 1910 et 1943)			
	#	%	%		#	%	%
Mère	21	42	76	Mère	6	33	49
Père	14	28		Père	2	11	
Les deux parents	3	6		Les deux parents	1	5	
D'autres adultes	9	18	18	D'autres adultes (grand-mère; grand-père; père rédemptoriste)	3	17	17
Aucune figure d'influence	3	6	6	Aucune figure d'influence	3	17	17
				Question non posée directement	3	17	17
	50	100	100		18	100	100

Tout en gardant en tête la disproportion des échantillonnages ainsi que les différences culturelles, il est possible d'observer un certain changement des mentalités par la diminution de l'influence des parents qui est passée de 76 % à 49 % et

¹² Simon, *Never Married Women*, p. 64.

¹³ Simon, *Never Married Women*, p. 65.

l'augmentation de 6 % à 17 % de femmes qui disent n'en avoir eu aucune. Selon Baillargeon, la période 1920-1940 a bouleversé « les rapports de genre fondés sur la subordination des femmes¹⁴ ». De façon prudente, on peut faire un rapprochement entre ce contexte général et le fait que trois femmes de notre corpus ont répondu qu'aucune figure familiale n'ait eu une influence importante sur l'ensemble de leurs choix de vie. Il faut ici apporter un bémol, car Alice fait partie de ces trois femmes et son témoignage nous a révélé que, bien au contraire, sa mère a eu une influence prépondérante dans sa vie, même si négative, en la retirant de l'école et par ses nombreuses grossesses.

Par ailleurs, bien que les entrevues aient révélé que 16 des 18 célibataires (Colette et Gabrielle étant l'exception) ont en moyenne deux autres célibataires dans leur famille proche (tableau 2.5), aucune n'a mentionné le célibat d'une sœur, d'un frère ou d'une tante comme un facteur d'influence dans leur choix de vie, et ce, sans égard à leur âge qui, nous le rappelons, varie de 74 à 107 ans. Parmi celles qui ont identifié une mère ou un père comme facteur d'influence dans leur vie, on retrouve des exemples qui démontrent une volonté parentale de laisser les enfants avoir une liberté de pensée et d'expression. Par exemple, Lucienne raconte une tradition familiale : « Je me souviens que le dimanche après la messe on venait manger chez nous et mon père nous parlait du sermon et puis, quand on croyait trop, il disait t'as une tête sur les épaules, sers-toi-z'en ». Quant à la mère irlandaise de Jacqueline, infirmière avant de se marier, elle s'était transformée en infirmière bénévole dans un quartier très pauvre et assez malfamé de la rive sud de Montréal. Elle a initié ses enfants très jeunes à aider ceux qui en avaient

¹⁴ Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2012, p. 125.

besoin, à donner vêtements et nourriture. Jacqueline a fait du bénévolat toute sa vie et continue à la retraite.

Claude a parlé du rapport d'égalité qui existait entre ses parents comme un facteur important dans sa vie. D'un côté, il y avait sa mère, croyante mais pas « très religieuse » et qui allait très peu à l'église. « Mon père était d'accord, pas de problème avec ça. Très souvent, il ramenait des curés de l'église pour venir manger chez nous après la messe parce qu'il chantait la grand-messe ». Ce couple semble avoir été à contre-courant de la pratique religieuse de cette époque où il était plus usuel de voir des épouses plus dévotes que les hommes, qui eux étaient généralement plus préoccupés par les affaires courantes que par le salut de leur âme, et ce, même s'ils étaient profondément croyants. Le père Benoît Lacroix a bien décrit cette situation en apportant une nuance entre la foi de sa mère et la religion de son père. Il dit de sa mère qu'elle avait une « religion de la fidélité » et que « les enseignements de Monsieur le curé la confirment dans la conviction [...] que ce sentiment naturel d'une présence invisible et sa dépendance instinctive face à l'inconnu sont des raisons fondamentales de vivre, d'espérer et d'aimer ». De son père, il dit qu'il se dépeignait lui-même comme quelqu'un de « pas très *dévotionneux* », mais respectueux des rites, qui savait prier et qu'il était plus préoccupé de ce qu'il y avait à faire que « des mystères glorieux, joyeux et douloureux¹⁵ ».

Ce rapport d'égalité entre les parents de Claude se serait aussi appliqué dans leur vie intime. Ainsi, sa mère aurait demandé à son mari « d'aller voir un ami de ses amis qui était médecin et de se faire expliquer quelle était la meilleure méthode pour contrôler les naissances ». Voilà une demande qu'on pourrait penser assez osée pour les années 1930.

¹⁵ Benoît Lacroix, *La foi de ma mère. La religion de mon père*, Montréal, Éditions Bellarmin, 2002, p. 40, 51.

L'anthropologue Diane Gervais explique qu'à cette époque il y avait des discussions au sein de l'Église au sujet d'une nouvelle philosophie de l'amour et que certains prêtres pratiquaient une « pastorale de compromis ». Il y aurait donc eu des couples qui, au nom de l'amour qu'ils se devaient l'un à l'autre et, avec l'accord possible de leur prêtre, parvenaient à outrepasser la morale sans trop de culpabilité. Gervais parle de sujets actifs qui transgressent une norme culturelle en se l'appropriant avec l'aide de « pasteurs qui travaillent au plus près des fidèles [et qui permettent la création] d'une distance entre le 'dire officiel' et le 'faire accommodé'¹⁶ ». Les parents de Claude ont ainsi posé des gestes d'agentivité peu communs pour leur époque. En réfléchissant aux exemples de « transgression de la norme » qu'ils ont affichés ouvertement à leurs enfants, il serait possible d'envisager que, lorsqu'est venu le temps de faire des choix de vie à l'âge adulte, Claude a peut-être eu plus de facilité à sortir des sentiers battus, ayant vu ses parents appliquer des valeurs personnelles qui n'étaient pas nécessairement celles enseignées à l'école, prônées à l'église ou pratiquées dans le voisinage.

2.2. La religion et la foi

On ne peut aborder les premières années des participantes sans traiter de la place qu'y occupait la religion. Au Québec, dans les années 1920, « les catholiques forment environ 85 % de la population québécoise et 92 % de ces catholiques sont des Canadiens français¹⁷ ». À cette époque, l'Église dictait volontiers les comportements moraux, sociaux et politiques. Elle prescrivait et régissait les agissements des membres de la famille dans ses prêches, dans le confessionnal, dans les écoles et lors des visites dans les

¹⁶ Diane Gervais, « Les couples aux marges du *permis-défendu*. Morale conjugale et compromis pastoral à Montréal dans les années 1960 », *Études d'histoire religieuse*, vol. 70 (2004), p. 23-38.

¹⁷ Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1999, p. 115.

foyers pour récolter la dîme. Les sociologues Meunier et Laflamme ont confirmé la « singularité » du Québec en matière de pratique religieuse, notant « le caractère culturel et national porté par le catholicisme depuis la Nouvelle-France jusqu'à la Révolution tranquille¹⁸ ». De son côté, l'historienne Lucia Ferretti affirme que de grands changements de culture religieuse ont fait leur apparition dès la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les jeunes en particulier « se détachent d'une manière de vivre la foi qui ne colle pas aux valeurs émergentes d'autonomie et d'individualisme [...] [ils] cherchent à établir une relation au Christ plus libre, plus personnelle ». Malgré tout, « huit catholiques sur dix vont encore à la messe chaque dimanche en 1965¹⁹ », ce qui correspond à peu près aux résultats obtenus auprès du corpus. En 1970, la situation avait dramatiquement changé. L'État avait pris les rênes du pouvoir et relevé l'Église de la gestion de l'éducation, de la santé et des services sociaux.

Les 18 participantes ont dit avoir été élevées dans des familles croyantes et pratiquantes. Cependant, Alice mentionne que ses parents ne « faisaient pas de drame avec ça ». Était-ce parce que le curé de la paroisse avait signifié à sa mère que « si elle faisait quelque chose pour empêcher la famille, de pas revenir à l'église »? Ainsi en hiver, son père « ne prenait pas de chances » et la famille s'abstenait d'aller à la messe par temps incertain. De plus, les parents ne grondaient pas les enfants si un d'entre eux allait parfois au magasin du coin pendant la messe pour aller se chercher un bonbon ou n'allait pas à toutes les messes pendant le mois de Marie. Chez Rébecca, le père récitait lui-même le chapelet tous les soirs lorsqu'il était à la maison et qu'il n'était pas retenu à

¹⁸ É.-Martin Meunier et Sarah Wilkins-Laflamme, « Sécularisation, catholicisme et transformation du régime de religiosité au Québec : Étude comparative avec le catholicisme au Canada (1968-2007) », *Recherches sociographiques*, vol. 52, n° 3 (septembre-décembre 2011), p. 684.

¹⁹ Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique*, p. 143, 158.

son magasin. Toute la famille devait y assister. Quant au père de Lucienne, il analysait le sermon du curé avec les enfants après la messe et les encourageait à réfléchir avant de croire tout ce qui y était exprimé. On reconnaît dans les témoignages des participantes, la « religion du père » à laquelle faisait référence le père Lacroix plus haut. Les mères semblent avoir été plus discrètes auprès de leurs enfants quant à leurs sentiments envers leurs dévotions, à l'exception de la mère de Claude.

Comment cette pratique religieuse a-t-elle évolué au fil des ans? En débordant de notre période d'études, nous avons constaté une évolution des mentalités des plus âgées aux plus jeunes qui rejoint celle du reste de la population (tableau 2.3).

Tableau 2.3 : Religion (2017-2018)			
Relation à la religion 2017-2018	Nombre de participantes	Par tranche d'âge	% du corpus par tranche d'âge
Croyantes et pratiquantes	12	100+ : 2 90-99 : 4 80-89 : 3 74-79 : 3 % du corpus : 67 %	100+ : 100 % 90-99 : 100 % 80-89 : 60 % 74-79 : 42 %
Croyantes, mais non pratiquantes	4	100+ : 0 90-99 : 0 80-89 : 2 74-79 : 2 % du corpus : 22 %	100+ : 0 % 90-99 : 0 % 80-89 : 40 % 74-79 : 29 %
Non croyantes ou pratiquantes	2	100+ : 0 90-99 : 0 80-89 : 0 74-79 : 2 % du corpus : 11 %	100+ : 0 % 90-99 : 0 % 80-89 : 0 % 74-79 : 29 %
	18	18 / 100 %	

On constate que les participantes qui se disent croyantes et pratiquantes au moment des entrevues font partie des deux cohortes les plus âgées, soit de 90 à 99 ans et de 100 ans et plus. Marie a des valeurs chrétiennes et a répété plusieurs fois que la Providence l'avait aidée toute sa vie. Simone se souvient avoir pensé « une secousse plus jeune d'être religieuse, mais pas comme ma sœur dans une communauté... dans une communauté cloîtrée, ça j'aurais aimé ça ». À 97 ans, Simone est la dernière survivante

de ses 12 frères et sœurs et elle « espère » aller les rejoindre. Elle ajoute en montrant les photos de ses proches dans sa chambre : « la vie est comme ça, mais pourquoi je suis toute seule, je le sais pas. Je me demande des fois, pourquoi? Parce que je les ai tous... vous voyez dans ma chambre. Sur la tête de mon lit... ». Il y a là un début de réflexion que Simone ose à peine admettre. Cependant, parmi les participantes croyantes et pratiquantes, certaines se posent des questions sérieuses sur l'Église. À 93 ans, Lucienne, dont le père l'encourageait à se servir de sa tête face aux enseignements de l'Église, est surtout critique envers le prosélytisme de certains groupes religieux. Elle fait référence, en s'emportant, à des religieuses qui se rendent toutes les semaines à sa résidence pour personnes âgées pour *évangéliser* et demander de l'argent pour envoyer dans les pays pauvres. Lucienne leur aurait dit : « Dieu, là, y a pas d'affaire là-dedans. Aide-toi et le ciel t'aidera! ». Parmi les participantes croyantes et pratiquantes se trouvent Ginette et Jeanne qui ont consacré leur vie à Dieu tout en vivant dans la communauté. Il en sera question de façon plus approfondie dans la prochaine section.

À l'autre extrémité de la relation à la religion et à la foi, on retrouve deux des quatre participantes qui se disent non croyantes et non pratiquantes. Claude, née en 1943, explique : « J'ai mes valeurs, qui sont des valeurs chrétiennes, d'entraide, de respect, mais c'est pas lié à une religion. Ça pourrait être bouddhiste ou n'importe quoi ». France partage en riant avoir arrêté d'aller à la messe « quand j'ai eu à peu près 30 ans [en 1969]. Ça été un drame [pour ses parents] ». Parmi celles qui pratiquent, les plus jeunes ont tendance à aller aux messes des grandes célébrations, c'est-à-dire Noël et Pâques ou lorsqu'elles en ressentent le besoin, nous rappelant le caractère culturel et national de la pratique religieuse noté par Meunier et Laflamme. Pour Ferretti, le Québec « reste une

société d'héritage catholique. [...] On continue de vouloir conférer un caractère sacré aux événements importants de la vie²⁰ ». Cependant, elle précise que les diverses morales individuelles font qu'aujourd'hui chacun cherche plutôt à savoir ce que Dieu peut lui apporter personnellement.

Plus d'une participante a fait référence à sa foi en établissant une distinction avec sa pratique religieuse. Gabrielle et Colette sont nées en 1941. Gabrielle se déclare « plus croyante que pratiquante, on va dire » et Colette explique avoir été croyante toute sa vie, mais qu'elle ne pratique plus depuis la mort de sa mère, car elle n'allait à la messe que par respect pour cette dernière. Toutefois, il lui arrive d'aller à l'église à Pâques ou à Noël. Pour sa part, même si elle pratique à l'occasion, Madeleine a une vision très moderne de la foi. Née en 1929, elle dit « qu'on a chacun une foi intérieure ». Elle ajoute avoir « un besoin de se retrouver face à [elle]-même, mais on n'est pas obligée d'aller en démonstration ». Les plus jeunes confirment la diminution constante de la pression sociale pour « aller en démonstration » de sa foi. En cela, les célibataires du corpus rejoignent les autres Québécoises, sans égard à leur statut matrimonial.

2.2.1 Un cas d'espèce, deux Oblates laïques

Au chapitre 1, nous avons vu que plusieurs études sur le célibat s'appuient sur des sources écrites produites par des femmes qui, pour de multiples raisons, n'ont pas suivi le chemin généralement approuvé et prescrit par l'ensemble de la société pour les femmes. En France, des célibataires ont réclamé la liberté de vivre hors de l'autorité masculine pour étudier, réfléchir et prier. Aux États-Unis, des femmes ont revendiqué la liberté

²⁰ Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique*, p. 169.

d'étudier, de se réaliser et de servir Dieu et la communauté²¹. En 1955, une porte s'est ouverte en ce sens au Québec. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Église devait se réinventer puisque les jeunes la désertaient. Lucia Ferretti affirme que l'Église s'est tournée vers une pratique plus sociale : « [ê]tre catholique, c'est encore être intégré à une communauté sociale. Car le catholicisme est dans sa nature même une religion sociale²² ». Le père Henri-Louis Parent réfléchissait depuis longtemps à « un nouveau type d'engagement basé uniquement sur la charité et le don de soi ». C'est à la lecture des textes du pape Pie XII, *Provida Mater Ecclesia* publié en 1947 et *Primo Feliciter*²³ en 1948, qu'il décide de fonder l'institut séculier les Oblates missionnaires de Marie Immaculée (les Oblates) en 1952 au Nouveau-Brunswick puis en 1955 au Cap-de-la-Madeleine, au Québec²⁴. Au début, les Oblates vivaient en groupe car, selon les ententes avec le Vatican, elles devaient au préalable obtenir l'assentiment des évêques du diocèse pour agir en tant qu'institut séculier. Le changement de vie communautaire à vie séculière s'est opéré graduellement dans les années 1960, une période qui voit émerger une « gauche catholique québécoise [...] dans la mouvance de l'option préférentielle de l'Église conciliaire en faveur des pauvres²⁵ ». Aujourd'hui, les Oblates se définissent

²¹ Voir Geneviève Guilpain, *Les célibataires, des femmes singulières. Le célibat féminin en France (XVII^e-XXI^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, 2012, 241 p.; Lee Virginia Chambers-Schiller, *Liberty a Better Husband : Single Women in America, the Generations of 1780-1840*, New Haven (Connecticut), Yale University Press, 1987, 304 p; Zsuzsa Berend, « The Best or None! Spinsterhood in Nineteenth-Century New England », *Journal of Social History*, vol. 33, n° 4 (été 2000), p. 935-957.

²² Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique*, p. 19.

²³ Vatican, « Constitution apostolique de Pie XII : *Provida Mater Ecclesia* [site internet], consulté le 14 juin 2019, w2.vatican.va/content/pius-xii/fr/apost_constitutions/documents/hf_p-xii_apc_19470202_provida-mater-ecclesia.html; Vatican, « Constitution apostolique de Pie XII : *Primo Feliciter* [site internet], consulté le 14 juin 2019, http://w2.vatican.va/content/pius-xii/fr/motu_proprio/documents/hf_p-xii_motu-proprio_19480312_primo-feliciter.html

²⁴ Marie-Paule Malenfant, *Pèlerinage d'un Institut...*, Trois-Rivières, Institut séculier les Oblates missionnaires de Marie Immaculée, 2014, p. 31, 33; Les Oblates missionnaires de Marie Immaculée (2019), *Notre histoire* [site internet], consulté le 14 juin 2019, <http://www.ommi-is.org/les-oblates/notre-histoire>.

²⁵ Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, p. 165.

comme « des femmes de foi, laïques, consacrées à Dieu et qui s'engagent à vivre l'Évangile au cœur du monde. Elles vivent dans les mêmes conditions que leurs contemporains et partagent les préoccupations communes à tous²⁶ ». C'est ainsi que Ginette et Jeanne ont pu choisir de vivre leur foi tout en participant activement à la société, ce que réclamait Gabrielle Suchon en 1693²⁷.

Ginette explique que, depuis ses 19 ans, sa vie repose sur le précepte des 5-5-5 : chaque jour, elle se livre, ou tente de se livrer, à cinq temps de prière (messe, méditation, office divin, chapelet, revue du jour), à cinq attitudes de vie (la présence de Dieu, absence de critique destructive; absence de plainte inutile intérieure et extérieure; être une personne de service; être un élément de paix dans son milieu) et à cinq gestes de charité (que ce soit des contacts, un sourire, un service rendu ou autre geste). Elle dit que les 5 points font partie de ses valeurs profondes : « toute ma vie je l'ai donnée pour les autres, pour ma famille proche, ma famille et pour rendre service, ce qui fait que moi ma vie, c'est faire comme ma mère, je donne, je donne. C'est un choix. Ça c'est un choix. » Ginette a cité sa mère comme modèle d'influence.

C'est à la JÉC²⁸ à la fin des années 1950 que Jeanne est « tombée en amour avec l'Évangile, pas la religion, mais vivre avec Dieu et la spiritualité ». Elle y a découvert que Dieu avait quelque chose à dire sur l'argent, sur la joie. C'était « de la respiration au-delà d'être confinée dans du matériel... La religion c'était pas d'aller à la messe au carême le matin. Ça s'ouvrait tellement large devant moi ». Elle a vu dans l'action catholique et

²⁶ Les Oblates missionnaires (2019), *Qui sommes-nous?* [site internet], consulté le 20 octobre 2019, <https://www.ommi-is.org/les-oblates/qui-sommes-nous>

²⁷ Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, *La solitude : XVII^e – XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Belin, 2008, p. 58.

²⁸ Le mouvement Jeunesse étudiante catholique (JEC) a été créé en 1935. Il s'adressait aux jeunes dans les milieux scolaires et doit sa croissance au réseau des écoles secondaires. Louise Bienvenue, *Quand la jeunesse entre en scène : L'Action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2003, p. 57-59.

l'Évangile « une juste répartition des biens, [moins] de pauvreté. [...] J'étais à gauche et je le suis demeurée d'ailleurs ». Elle a découvert à la lecture de *Provida Mater Ecclesia* que des gens s'engageaient partout en Europe et en Amérique. Elle dit avoir été trop rebelle et avec un esprit trop critique pour entrer en congrégation. C'est en 1960 qu'elle s'est engagée dans l'Institut séculier et au célibat. Elle dit que c'était une décision murie et consciente, mais qu'elle était aussi menée par « le sentiment que j'avais que ma mère avait été bien quand elle avait été célibataire, même si elle a été heureuse avec sa famille, le sentiment que j'avais pas envie de me restreindre, ça me tentait pas, pas par aucun mépris, comme j'étais faite. » Elle conclut en disant « j'ai toujours été heureuse. J'ai jamais été mal, il y a personne qui m'oblige à rien. Même l'Église catholique, c'est pas une prison ».

Ainsi, Ginette et Jeanne sont en continuité directe avec les célibataires des siècles passés qui ont réclamé la liberté de servir Dieu dans la communauté. Ces deux célibataires québécoises ont non seulement suivi une trajectoire de vie hors des sentiers les plus fréquentés, mais elles ont vécu à contre-courant d'une société qui délaissait la pratique religieuse et elles l'ont fait par conviction.

2.3. L'éducation

Voilà un sujet qui promettait de révéler une nette évolution des mentalités entre les participantes dont l'aînée, née en 1910, a fait ses études dans la période de l'entre-deux-guerres et la plus jeune, née en 1943, a vécu la transition vers une éducation étatisée. Ce n'est qu'en 1943, année de l'adoption de la Loi de l'instruction obligatoire, que les parents ont dû envoyer les enfants de 6 à 14 ans à l'école²⁹. Cependant,

²⁹ Andrée Dufour, « Les années 1950 : une décennie annonciatrice de grands changements », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 12, no 2 (hiver 2004), p. 16

l'historienne de l'éducation Andrée Dufour a noté « de grandes disparités » entre les commissions scolaires selon les régions et les quartiers des plus grandes villes. Elle a également observé l'écart important entre l'accès à l'éducation des filles et des garçons à la fin des années 1950 alors que « nettement plus de jeunes hommes que de jeunes filles ont acquis une formation postsecondaire et, surtout, supérieure ». Ainsi, en 1961, il n'y avait que 14% de filles inscrites dans les universités³⁰.

Qu'en est-il de notre corpus? Sans égard à l'âge, trois ont obtenu un brevet d'enseignement. Jeanne y a ajouté une licence en pédagogie et un baccalauréat en bibliothéconomie avant 1970 et un autre en théologie en 1997. Cela s'explique peut-être par le fait qu'elles sont issues de familles qui, en grande majorité, valorisaient l'éducation. En effet, ce sont souvent les mères qui poussaient leurs filles à terminer au moins le secondaire ou l'École normale. La mère d'Estelle, qui avait été enseignante avant son mariage, a insisté auprès de ses deux filles afin qu'elles obtiennent leur diplôme d'institutrice : « Si vous n'aimez pas ça, vous ferez autre chose après », mais les deux ont fait carrière dans l'enseignement. Même si « les structures et les programmes scolaires du secteur catholique sont complexes, tout particulièrement en ce qui concerne les niveaux d'enseignement secondaire et postsecondaire³¹ », il est possible de déterminer que six participantes ont terminé l'équivalent du secondaire ou un cours commercial avant d'entreprendre d'autres études de nature professionnelle³². Selon Jean-Pierre Charland, spécialiste de l'histoire de l'éducation, en 1951, seulement 30 % des jeunes de

³⁰ Dufour, « Les années 1950 », p. 18-19.

³¹ Dufour, « Les années 1950 », p. 17.

³² Ces données de scolarisation sont à peu près comparables à celles de l'étude de Simon dans laquelle elle a recensé des niveaux de scolarité atteignant la 2^e, 6^e, 8^e et 10^e années et de secondaire (24); des diplômes de niveau *collegial*, d'infirmière et d'école normale (15). Les données de Simon diffèrent cependant par l'obtention de maîtrises (6) et doctorats (5). Simon, *Never Married Women*, p. 22.

15 à 19 ans au Québec étaient scolarisés et en 1960, la majorité de la population ne dépassait pas l'école primaire³³. Le tableau 2.4 présente la scolarité des participantes. On remarquera que deux participantes ont cessé les études avant la 10^e année. En comparaison, le recensement de 1951 montre que 25 % des filles âgées de 14 et 15 ans avaient déjà quitté l'école, le plus souvent pour aider ou remplacer leur mère³⁴. Notons que deux participantes (11 % du corpus) ont quitté l'école à la fin de la 7^e année, avant l'âge de 15 ans, l'une pour aider sa mère et l'autre pour des raisons de santé personnelle.

Tableau 2.4 : Scolarisation par décennie de naissance

Scolarisation	1910-1919	1920-1929	1930-1939	1940-1945	Total par niveau de scolarité
7 ^e année		1	1		2
10 ^e année				1	1
11 ^e année / versification			1	2	3
Cours commercial	1	2			3
Beaux-arts (une année)		1			1
Infirmière auxiliaire et infirmière		1		1	2
Lettres-Sciences (et Institut ménager; dessinatrice de mode)				1	1
Brevet d'enseignement (A; supérieur; musique); École normale	1	1	2		4
Brevet A, licence en pédagogie et baccalauréat en bibliothéconomie			1		1
TOTAL	2	6	5	5	18

Alice a partagé ses sentiments : « Je sais une chose, que je voulais pas arrêter l'école. Je m'en rappelle, quand ils ont commencé en septembre, les petits frères s'en allaient à l'école et ils se tenaient par le cou, il y en avait toute une gang et moi je pleurais parce que j'aurais voulu... ». Lucienne a été retirée de l'école à 14 ans, en 1938, pour une grave maladie gastrique. Elle a tout de même travaillé dans le milieu de la santé après

³³ Jean-Pierre Charland, *Histoire de l'éducation au Québec : de l'ombre du clocher à l'économie du savoir*, Saint-Laurent, Éditions du renouveau pédagogique (ERPI), 2005, Avant-propos et p. 154.

³⁴ Baillargeon, *Brève histoire*, p. 165,

avoir subi une iléostomie³⁵. Cette maladie gastro-entérique était peu connue à l'époque et son médecin, ayant reconnu en elle une grande dose de débrouillardise, lui a demandé d'aider les autres personnes qui, comme elle, devaient porter une poche d'iléostomie. Cela se passait à la fin des années 1960, un moment où le domaine de la santé passait sous le contrôle de l'État. Lucienne a d'abord contribué à créer une association pour les personnes stomisées. Puis, au hasard des rencontres, elle est entrée officiellement dans le système de santé. Elle a appris son métier « sur le tas ». Pour parfaire ses connaissances, elle a suivi des cours du soir de secrétariat et de comptabilité.

Colette a été élevée sur une ferme. Elle a dû quitter l'école après sa 10^e année pour prendre soin de sa mère qui « était une personne souvent malade ». Son rêve était de devenir infirmière, mais entre la ferme et sa mère malade, elle n'a pas pu faire ce type d'études. Elle a plutôt travaillé en usine jusqu'à sa retraite. De 1963 à 1970, elle était « sur le plancher » comme opératrice de machines, puis comme « inspecteur dans les départements ». Elle a suivi des cours d'appoint tout au long de ses années dans l'usine. Étant intéressée par les premiers soins, elle a fait une formation de secourisme avec l'Ambulance Saint-Jean et de réanimation cardiorespiratoire (RCR). Elle sera éventuellement nommée au service de santé de l'usine pour « donner les premiers soins, donner les cours d'ambulance Saint-Jean et de RCR » et pour coordonner les visites des médecins. Sans devenir infirmière, elle a réussi à travailler dans un domaine qui était connexe. Claude a aussi appris son métier en le pratiquant. Officiellement, elle n'a qu'une 11^e année, mais grâce à une expertise dument acquise au fil des ans, elle a accédé

³⁵ Opération pendant laquelle une partie de l'intestin grêle également appelée iléon est amenée à la surface de l'abdomen. Coloplast (24 mai 2017), *Glossaire* [site internet], consulté le 31 juillet 2019, <https://www.coloplastactif.fr/stomie/Stomie-essentiel/glossaire/b4.1-glossaire/>

aux plus hautes fonctions de l'État canadien, sous-ministre adjointe, et a été reconnue mondialement comme une autorité en matière d'équité salariale :

Moi j'ai pas poursuivi des études jusqu'à l'université. [...] Quand j'ai fini mes études en versification, j'ai coulé mes mathématiques. Là j'étais vraiment malheureuse de ça, parce que toutes mes amies continuaient et moi je continuais pas. [...] Il aurait fallu que je refasse mes mathématiques, mais je me trouvais tellement pourrie [...] que je me disais ça ne donne rien. J'arrête et j'ai commencé à travailler.

Les deux tiers des participantes ont reçu des diplômes à la fin de leurs études. Plusieurs ont fait des formations ultérieures afin d'obtenir de meilleures conditions salariales ou d'exercer un métier plus adéquat à leurs aspirations. Ce sont là des exemples éloquentes d'agentivité.

2.4. Une culture familiale du célibat au Québec

La toute première entrevue de cette enquête a eu lieu en 2015 dans le cadre d'un cours de baccalauréat en histoire orale. La participante était issue d'une famille de 10 enfants dont trois des quatre filles étaient célibataires. Parallèlement, des lectures et des conversations informelles sur le sujet avaient permis de déceler la possibilité d'une culture familiale du célibat au Québec, c'est-à-dire que lorsqu'il y avait une célibataire dans une famille, il n'était pas rare qu'il y en ait eu d'autres. Porteuse de sens, cette idée s'est transformée en hypothèse de recherche de la présente enquête. Elle s'appuie notamment sur deux études traitant de familles de célibataires à l'Île-du-Prince-Édouard et dans Charlevoix au Québec³⁶. Le tableau 2.5 illustre la probabilité de cette hypothèse dans le corpus. Parmi les 18 participantes, il n'y a que deux célibataires uniques dans les

³⁶ Michele Stairs, « An Independent and Incomplete Existence ? : Spinster in Late Nineteenth-Century Prince Edward Island », Mémoire de maîtrise (histoire), University of New Brunswick, 1995, 104 p.; Chantal Collard, « “Nous on n'a pas d'enfants, on a juste nos ancêtres...” : Les célibats laïcs et religieux dans le comté de Charlevoix au Québec (1900-1960) », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 18, n° 1 (1994), p. 9-27.

familles élargies, c'est-à-dire la fratrie, les tantes et les oncles ainsi que les nièces et les neveux. On constate que 13 participantes ont au moins une sœur célibataire et une 14^e, un frère. De plus, dans les six plus grosses « familles de célibataires », on retrouve 15 tantes célibataires.

Tableau 2.5 : Nombre de célibataires par famille élargie

Par famille (incluant la participante)	Participantes	Sœurs	Frères	Tantes	Oncles	Nièces	Cousines	Total
1	2	--	--	--	--	--	--	2
2	5	2	--	--	2	1	--	10
3	4	5	1	--	--	--	2	12
4	4	5	--	6	--	1	--	16
5	2	---	--	5	3	--	--	10
6	1	1	--	4	--	--	--	6
	18	13	1	15	5	2	2	56

Ces premiers renseignements étaient déjà connus lorsque le cas de la famille Denault a fait son apparition sur le radar de la présente recherche. Avec ses neuf célibataires sur deux générations, dont huit sœurs, il a été jugé pertinent de leur faire une place même si elles ne pouvaient pas être intégrées dans le corpus principal de cette enquête pour trois raisons : 1) elles sont décédées, sauf une qui souffre de l'Alzheimer; 2) les entrevues ont été menées avec des témoins de seconde main; et 3) avec huit femmes célibataires sur deux générations, cette famille aurait représenté un poids statistique trop important par rapport aux 18 participantes du corpus principal. Un portrait détaillé est présenté à l'annexe 5. En voici un aperçu.

La famille Denault, originaire d'Asbestos, inclut neuf célibataires sur deux générations, soit quatre sœurs de la première génération, les *matantes*, et quatre sœurs de la seconde génération, les *belles-sœurs*, appellations utilisées par leur beau-frère, Pierre Sanche, qui a évoqué ses souvenirs des *belles-sœurs*. La famille compte aussi un homme célibataire de la seconde génération, Victor Denault, de qui nous tenons les

renseignements sur les *matantes*. Une recherche généalogique basée sur des archives et des recensements pourrait mener plus loin cette hypothèse de culture familiale au Québec³⁷.

Les matantes

Yvonne, Gabrielle, Antoinette et Lucille sont les 4^e, 5^e, 6^e et 7^e enfants d'une famille de 10 comprenant 7 filles et 3 garçons. Elles sont nées respectivement en 1900, 1905, 1907 et 1909, précédant de quelques années les plus âgées du corpus. Entre 1940 et 1970, elles avaient entre 31 et 40 ans et elles ont vécu à Asbestos jusqu'en 1966 où elles sont parties rejoindre deux de leurs frères à Montréal qui s'y étaient établis. Les *matantes* ont toutefois été enterrées à Asbestos avec le reste de leur famille.

Les belles-sœurs

Denise, Claire, Huguette et Marthe sont les 3^e, 4^e, 7^e et 8^e enfants d'une famille de 13 enfants. Elles sont nées respectivement en 1926, 1927, 1930 et 1931, soit dans le groupe d'âge des participantes de la présente recherche. En 1940, elles avaient entre 9 et 14 ans et en 1970, elles étaient âgées de 39 à 44 ans. Denise est née à Asbestos, Claire à Québec, et Huguette et Marthe à Montréal où la famille a emménagé dans les années 1920. Elles ont vécu avec leurs parents jusqu'à ce qu'ils décèdent, puis ont continué de cohabiter tout au long de leur vie.

En résumé

Dans ce chapitre, nous avons constaté que le milieu familial des célibataires a largement contribué à les préparer à occuper l'espace social dans lequel elles ont évolué comme adultes. En filigrane des entrevues, nous avons découvert des mères qui auraient

³⁷ À cet effet, un cousin Denault a effectué une recherche généalogique qui établit l'arrivée de la famille Deniau dit Destailis en Nouvelle-France en 1621.

peut-être aimé la vie de célibataires. Elles ont encouragé leurs filles à étudier, ne les ont pas poussées à se marier jeunes, ne les ont pas stigmatisées avec la peur de devenir des *vieilles filles*. Un père a également encouragé ses enfants à réfléchir avant d'agir, et ce, sur un sujet aussi délicat à cette époque que la religion. Nous verrons dans le prochain chapitre que d'autres ont fait de même sur le sujet de la politique. Nous avons découvert des parents amoureux qui ont pratiqué une forme de contraception alors que c'était encore interdit par l'Église. Cela a permis de conclure qu'il était probablement plus facile d'inventer sa propre trajectoire de vie lorsque les parents ont appliqué des valeurs personnelles qui allaient parfois à l'encontre de certaines prescriptions sociales.

Nous avons aussi tenté de mieux comprendre l'influence culturelle et familiale de la fête de Sainte-Catherine et de son échéancier qui faisait qu'à 25 ans les jeunes femmes se transformaient en vieilles filles si elles n'étaient pas mariées, comme si un sort leur était jeté. L'absence presque totale de réactions des participantes aux questions sur la Sainte-Catherine et sur les taquineries liées au 25 novembre et aux vieilles filles nous laisse à penser qu'il y a là matière à réflexion sur le fait que certaines perceptions stéréotypées semblent plus significantes pour les observateurs que pour les personnes observées. Par ailleurs, les jeunes filles ont été encouragées à poursuivre des études ou à aller sur le marché du travail, selon la culture familiale dont elles étaient issues. Seule une famille a pris la décision de sortir une de ses filles de l'école avant la fin de ses études. Cela a changé le destin d'Alice qui en a voulu à sa mère et à ses nombreuses maternités. Finalement, nous avons ouvert une fenêtre sur la vie d'une « famille de célibataires ». Nous avons déjà vu que Fortin avait fait référence à une « culture familiale distincte » où on retrouvait une conception de l'autorité « propice à une plus grande acceptabilité du

célibat, voire à un *effet domino* dans les familles où il y a plusieurs célibataires³⁸ ». Le cas de la famille Denault et le nombre de célibataires dans les familles des participantes de la présente étude (tableau 2.5) permet de penser qu'il serait pertinent de pousser cette hypothèse plus loin dans le cadre d'une recherche généalogique afin de confirmer ou infirmer un possible héritage de nos ancêtres français et écossais sous la forme d'une culture familiale du célibat.

³⁸ Jonathan Fortin, « Le célibat féminin à Québec et Montréal au XVIII^e siècle : travail, famille et sociabilité », Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 2016, p. 41.

Chapitre 3 : L'espace sociétal

Dans la période allant de 1940 à 1970, les participantes ont-elles pu occuper l'espace économique, social et citoyen qui s'ouvrait à elles ou leur statut de célibataire les a-t-il plutôt restreintes dans leurs choix de vie? Les plus âgées ont-elles travaillé à l'extérieur du foyer ou devaient-elles prendre soin de leurs parents comme en fait foi un énoncé de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada (la Commission Bird) en 1970 : « On nous a parlé [...] de la célibataire vieillissante, restée sans ressources à la mort de vieux parents qu'elle a soignés pendant de longues années, et qui n'a ni la préparation ni l'expérience voulues pour trouver un emploi¹ ». Les participantes ont-elles profité de l'essor économique apporté par la Seconde Guerre mondiale et les Trente Glorieuses, ces années de prospérité économique généralement situées entre 1946 et 1975? Se sont-elles investies dans la vie citoyenne après l'obtention du droit de vote en 1940? Les entrevues montrent des femmes qui, tous âges confondus, semblent avoir fait preuve d'agentivité à une époque où la société commençait à s'intéresser à la « condition féminine² ».

3.1. Le travail et l'autonomie économique

3.1.1 La période 1940-1970

En 1940, la plus âgée des célibataires du corpus avait 30 ans et la plus jeune, trois ans. En 1970, elles avaient respectivement 60 ans et 33 ans. À l'exception de Georgette et Claire, qui venaient de milieux très aisés et n'avaient pas besoin de travailler, et d'Hélène dont le salaire ne suffisait pas pour « bien vivre », les 15 autres participantes ont dit avoir

¹ *Rapport de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada*, Information Canada, Ottawa, 1970, p. 349.

² Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2012, p. 200.

subvenu à leurs besoins sans avoir recours à l'assistance financière de leurs parents. Dans sa recherche sur les célibataires du début du 20^e siècle, Renaud avait observé « que les emplois accessibles aux femmes ne leur permett[ai]ent pas de vivre sans s'insérer dans une unité économique familiale ou autre forme de collaboration³ ». Elle en avait conclu que les parents avaient probablement dû assurer la survie économique de leurs filles célibataires. En 1951, 17 % de la main-d'œuvre était féminine alors que ce taux avait grimpé à 49 % à la fin de la période à l'étude, en 1971⁴. Qu'elles aient habité seules (8), avec leur père/mère et/ou une sœur (6) ou une colocataire (1), 15 des 18 participantes ont occupé un emploi qui leur a permis de subvenir à leurs besoins. Elles ont profité de l'entrée massive des femmes dans le monde du travail et, quelques-unes, de la professionnalisation des métiers.

Une étude réalisée en 1977 révélait qu'au cours de la période allant de 1941 à 1961, le nombre d'employées de bureau est passé du quatrième au premier rang des secteurs d'emploi féminins. Alors que la proportion de femmes dans la vente s'accroissait, celle des travailleuses de services et d'ouvrières d'usine diminuait de 4 %⁵. Le tableau 3.1 fournit une liste des secteurs d'emplois et des emplois occupés par les participantes.

³ Catherine Renaud, « Une place à soi? Aspects du célibat féminin laïc à Montréal à la fin du XIX^e siècle », Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1994, p. iv.

⁴ Baillargeon, *Brève histoire des femmes*, p. 184.

⁵ Francine Barry, *Le travail de la femme au Québec. L'évolution de 1940 à 1970*. Les Presses de l'Université de Montréal, 1977, p. 11, 14. Jacques Paul Couturier affirme que pour la période 1946-1957, le nombre de jeunes femmes et de femmes célibataires qui arrivent sur le marché du travail dépasse celui des femmes qui quittent le marché du travail pour rentrer au foyer; Jean-Paul Couturier, *Un passé composé. Le Canada de 1850 à nos jours*, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 2^e éd. (2000), p. 282.

Tableau 3.1 : Emplois		
Secteurs d'emploi	Emplois	Nombre de participantes
Employée de bureau	Administration/secrétariat	5
Éducation	Enseignantes; bibliothécaire; directrice d'école	4
Santé	Infirmière; infirmière auxiliaire	2
Services	Modéliste de chapeaux et couturière dans un commerce	1
	Designer de mode et couturière (travailleuse autonome)	1
	Divers petits métiers : cuisinière; gardienne d'enfants; vendeuse	1
Usine	Couturière; responsable des premiers soins	2
Administration publique	Haute fonction publique	1
Aucun emploi		1
		18

On remarque que la première catégorie est celle des employées de bureau avec cinq participantes (27,8 %⁶). Quatre ont œuvré dans le secteur de l'éducation (22,2 %) et deux dans le secteur de la santé (11,1 %). Trois ont travaillé dans le secteur des services (16,7 %), deux en usine (11,1 %), une a fait carrière au sein de l'administration publique (5,5 %) alors qu'une n'a occupé aucun emploi (5,5 %). Il faut noter que, même si elle n'avait pas besoin de gagner sa vie, Claire a choisi de travailler dans un des magasins de la compagnie Singer après avoir appris la couture à l'école ménagère provinciale pendant cinq ans : « Quand on travaillait pour Singer, il fallait faire nos vêtements. Ils vendaient des machines à coudre. [...] J'ai pas travaillé toute ma vie. On avait des revenus, on pouvait travailler si ça nous disait de travailler. »

Lavigne et Stoddard ont démontré qu'au début du 20^e siècle, le choix d'emploi était généralement défini par la classe sociale et le niveau d'éducation⁷. En examinant le tableau 3.2 sur la relation entre les emplois et le statut socioprofessionnel des parents, il

⁶ Les pourcentages sont utilisés pour imager le propos. Il est entendu qu'un corpus de 18 participantes est trop minime pour constituer un ensemble statistique adéquat pour fins d'analyses.

⁷ Marie Lavigne et Jennifer Stoddard, « Ouvrières et travailleuses montréalaises 1900-1940 », dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Les femmes dans la société québécoise : aspects historiques*, Montréal, Les Éditions du Boréal express, 1977, p. 138.

est possible de constater une similitude pour les femmes du corpus. Cependant, au contraire de la situation qui prévalait dans les années 1900-1940, notamment une grave crise économique, elles ont bénéficié de la prospérité économique de 1946 à 1975⁸. Le tableau 3.2 présente un portrait comparatif des emplois occupés par les participantes avec leur milieu familial et social⁹.

Tableau 3.2 : Emplois et classe sociale					
Prénom	Études jusqu'en 1970	Emploi principal dans leur vie	Emploi paternel	Emploi maternel	Milieu social dans l'enfance
Alice	7 ^e année	Usine	Usine	Au foyer	Ouvrier; petite ville en région
Claire	11 ^e année (cours commercial) + cours de couture (5 ans)	Enseigne la couture; propriétaire de triplex; travaille pour le plaisir	Construction et immobilier	Au foyer	Classe moyenne; urbain; à l'aise financièrement
Claude	11 ^e année (versification)	Haute fonction publique	Ingénieur forestier; fonctionnaire	Vente d'assurances avant son mariage; au foyer après le mariage	Classe moyenne aisée; urbain; grands-parents éduqués et à l'aise financièrement
Colette	10 ^e année (secondaire 3)	Usine	Cultivateur	La maison et la ferme	Classe moyenne en milieu rural
Estelle	Brevet supérieur d'enseignement + cours d'histoire	Enseignante; direction d'école	Ferme et magasin général	Administration du magasin général	Classe moyenne en milieu rural
France	11 ^e année (cours commercial)	Secrétaire	Chef de gare	Au foyer	Classe ouvrière en milieu urbain
Gabrielle	Infirmière auxiliaire	Infirmière	Ingénieur électricien	Au foyer	Classe moyenne en région
Georgette	Brevet d'enseignement en musique	A tenu la maison de son père	Médecin	Au foyer; décédée jeune	Milieu professionnel en région
Ginette	Brevet d'enseignement (A); administration scolaire	Direction d'école	Divers métiers construction; études de prêtrise	Institutrice de rang puis au foyer (aurait voulu continuer à enseigner)	Classe ouvrière en région
Hélène	Cours commercial; cours d'anglais	Secrétaire; administration	Ouvrier de construction	Au foyer	Classe ouvrière en milieu urbain
Jacqueline	11 ^e année (Lettres-Sciences)	Secrétaire	Construction	Infirmière et au foyer	Classe moyenne ouvrière en milieu urbain

⁸ Couturier, *Un passé composé*, p. 273-339.

⁹ Ces données ont été compilées à partir des renseignements reçus au cours des entrevues.

Tableau 3.2 : Emplois et classe sociale					
Prénom	Études jusqu'en 1970	Emploi principal dans leur vie	Emploi paternel	Emploi maternel	Milieu social dans l'enfance
Jeanne	Brevet A; BA et Licence en pédagogie BA en bibliothéconomie	Enseignante; bibliothécaire	Entrepreneur électricien	Infirmière avant le mariage; au foyer	Classe moyenne en milieu urbain, en région
Lucienne	7 ^e année; cours du soir en comptabilité et secrétariat	Secrétaire médicale	Cultivateur	La maison et la ferme	Classe moyenne en milieu rural
Madeleine	École normale	Enseignante	Cultivateur	La maison et la ferme	Classe moyenne en milieu rural
Marie	Beaux-arts (une année)	Divers petits métiers	[pas abordé]	[pas abordé]	En région
Monique	12 ^e année (cours commercial)	Secrétaire	Finance	Au foyer	Classe moyenne aisée en milieu urbain
Rébecca	Belles-Lettres; dessinatrice de mode; administration	Dessinatrice de mode; couturière	Épicier; propriétaire de triplex	Au foyer	Classe moyenne aisée en milieu urbain
Simone	7 ^e année; infirmière auxiliaire (stages en milieu de travail)	Infirmière auxiliaire	Cultivateur	La maison et la ferme	Classe moyenne en milieu rural

Selon les témoignages recueillis, le milieu de travail des participantes aurait permis à la majorité d'entre elles de s'épanouir professionnellement et de contribuer aux avancées de la société québécoise. À cet égard, on constate un lien avec les résultats de l'enquête américaine de Barbara Levy Simon qui avait observé la valorisation identitaire procurée par un travail rémunéré malgré le contexte déshumanisant de la période de l'industrialisation, la médiocrité des salaires et le manque de variété dans les emplois disponibles :

Whether domestic workers, factory workers, clerical workers, sales people, professionals, or managers, most of the women I interviewed emphasized three themes in their work life: (1) how badly they had been paid; (2) how few were the choices of occupation open to them when they were young, searching for first jobs and training; and (3) how central to their identity working for pay has proved to be. While reporting on the

dehumanizing dimensions of work, they also noted the joy and dignity that working had provided¹⁰.

Renaud avait aussi noté le caractère primordial du travail pour les célibataires montréalaises de la même époque : « Un élément qui ressort clairement, cependant, c'est à quel point le travail, aussi modeste et/ou astreignant qu'il puisse être, est un axe important autour duquel les célibataires organisent leur vie¹¹ ». Quant aux femmes du présent corpus, elles ont vu naître les premières revendications ouvrières féminines sur la discrimination « dont est victime la femme au travail », en particulier l'accès à l'emploi, la formation et la conciliation travail-famille¹². Plusieurs recommandations de la Commission Bird visaient plus spécifiquement les réalités familiales et économiques des femmes mariées (congé de maternité, services de garde, pensions alimentaires), mais certaines englobaient des situations également vécues par les femmes célibataires (comme l'accès aux postes de direction, l'éducation ou le droit à l'avortement)¹³. Ce rapport incluait de nombreuses références aux femmes (et aux hommes) célibataires sur le marché du travail. Cependant, comme l'âge des célibataires n'y est pas spécifié, il est impossible de juger à quel point ces remarques pourraient s'appliquer aux participantes de la présente recherche qui doivent être âgées d'au moins 25 ans entre 1940 et 1970. Néanmoins, on peut y lire que la « carrière de la plupart des femmes célibataires est semblable à celle des hommes, dans ses grandes lignes », mais un bémol important est apporté quant à la discrimination salariale :

¹⁰ Barbara Levy Simon, *Never Married Women*, Philadelphie, Temple University Press, 1987, p. 112.

¹¹ Renaud, « Une place à soi? », p. 111.

¹² Barry, *Le travail de la femme au Québec*, p. 33.

¹³ L'Encyclopédie canadienne (22 mars 2016), *Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada* [site internet], consulté le 11 octobre 2019, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/commission-royale-denquete-sur-la-situation-de-la-femme-au-canada>

La situation des femmes fonctionnaires ressemble, de bien des façons, à celle de la population active féminine du Canada en général. Elles représentent environ 27 pour cent de la Fonction publique, et 31 pour cent de la main-d'œuvre. Dans les deux cas, environ la moitié des salariées sont mariées¹⁴; dans les deux cas, les femmes gagnent moins que les hommes¹⁵.

Barry a aussi rapporté cette discrimination et le fait que la moyenne des salaires des femmes en 1961 était « rarement supérieure à la moitié de celle des hommes¹⁶ ». Par ailleurs, l'analyse des entrevues a montré l'évolution des mentalités quant à la présence des femmes mariées sur le marché du travail. Hélène a mentionné que le personnel administratif de la compagnie où elle a œuvré de 1947 à 1992 était composé uniquement de célibataires :

Ils aimaient mieux parce qu'ils disaient que les femmes qui n'étaient pas mariées étaient plus libres quand ils en avaient besoin. Une fille qui se mariait ne revenait pas au bureau. C'était comme ça dans ce temps-là. Eux autres disaient qu'une femme mariée, un moment donné, elle a un bébé, elle est obligée de rester, l'enfant est malade [sur un ton de litanie]. Non, il fallait être libre.

Ce que semble confirmer Monique, née à Montréal en 1928 : « Dans ce temps-là, dans ma génération, quand les femmes se mariaient, peu importe où c'est que vous travailliez, elles arrêtaient de travailler, restaient à la maison ». Mais les mentalités ont graduellement changé et la majorité des participantes ont côtoyé des femmes mariées au travail. Aucune n'a mentionné de relations difficiles avec des collègues à cause de son statut de célibataire. Au contraire, elles semblaient plutôt étonnées par la question.

Examinons de plus près le parcours des participantes dans trois secteurs d'activités qui ont connu des changements fondamentaux pendant ces années : le travail de bureau, l'éducation et la santé. Rappelons que c'est dans les années 1960 qu'ont

¹⁴ On peut donc inférer que l'autre moitié était composée de célibataires.

¹⁵ *Rapport de la Commission royale d'enquête*, p. 121.

¹⁶ Barry, *Le travail de la femme au Québec*, p. 34.

commencé à sortir des universités les premiers diplômés qui prendront la relève des « clercs, religieux et religieuses », obligeant ces derniers « à acquérir la même formation ou les reléguant ultimement aux fonctions de gestion ». C'est aussi une époque où les Canadiens français « se rebaptisent » Québécois et veulent que l'État soit le « levier de leur développement¹⁷ ».

Le travail de bureau

France était employée dans le secteur marketing chez Bell : « j'ai travaillé dans différents bureaux et j'ai été 15 ans dans le département du marketing [...] il y avait à peu près 80 vendeurs pour 20 filles ». On remarquera la dénomination genrée des postes, ce qui était la norme à cette époque. Lucienne, pour sa part, était secrétaire médicale de trois médecins. Comme vu précédemment, elle avait dû subir une iléostomie [l'ablation de l'intestin] et porter un sac collecteur. Reconnaisant en elle un caractère fort et débrouillard, son médecin lui a proposé en 1967 de venir travailler à son bureau comme secrétaire afin qu'elle puisse aider les autres patients qui vivaient avec la même condition médicale. Aujourd'hui, il existe une foule de renseignements pour les patients, mais avant les années 1970, le port d'un tel sac pouvait créer des sentiments de honte. Lucienne avait auparavant fait des petits boulots pour « payer le loyer », mais ce travail lui a permis de travailler à la création d'une association et d'aider une foule de gens. Son travail l'a également amenée à donner des formations sur le fonctionnement de la nouvelle carte d'assurance-maladie aux secrétaires de la polyclinique où elle travaillait. C'est une personne qu'elle connaissait au bureau de la Régie [de l'assurance-maladie] qui lui a demandé de remplir ce mandat. [...] « J'ai travaillé pour apprendre ça et après, les fins de

¹⁷ Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1999, p. 145, 157.

semaine, je donnais un cours. [...] Mais c'était pas compliqué ». Ce n'était peut-être pas compliqué, mais c'était essentiel. À sa mesure, Lucienne a participé à l'implantation du nouveau système étatique de santé et aidé de nombreuses personnes à mieux vivre au quotidien.

Le secteur de l'éducation

Les quatre participantes qui ont travaillé dans le milieu de l'éducation ont enseigné au primaire, au secondaire ou au collégial et deux d'entre elles ont aussi occupé des postes de direction d'école. Aucune n'a travaillé dans le milieu universitaire. En 1952, âgée de 20 ans et avec un brevet supérieur d'enseignement acquis chez les religieuses des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie à Longueuil, Estelle a commencé sa carrière comme institutrice dans une école de rang située tout près de la résidence familiale en Estrie. Elle avait un salaire de 900 \$ par année pour « enseigner les sept divisions », mais comme elle ne payait pas de pension à la maison, elle dit que « ça allait bien ». Selon Dufour et Dumont, les institutrices rurales ont appris « à la dure l'autonomie, l'initiative et la débrouillardise¹⁸ ». Lorsqu'elle a quitté son école de rang après une année pour aller enseigner à Sherbrooke en 1953, Estelle a « fait du syndicalisme à plein [...] J'allais à des réunions à Québec et tout ça. Parce qu'on se réunissait, tous les syndicats d'enseignants de partout. » Ce qu'ont également noté Dufour et Dumont : « il n'est pas étonnant que ce soit au sein de groupe d'institutrices, par ailleurs honteusement exploitées, qu'apparaisse le syndicalisme enseignant¹⁹ ». Avec plusieurs autres collègues, Estelle a suivi une formation en syndicalisme de l'abbé Gérard Dion, un des fondateurs du Département des relations industrielles à l'Université Laval

¹⁸ Andrée Dufour et Micheline Dumont, *Brève histoire des institutrices au Québec de la Nouvelle-France à nos jours*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2004, p. 196.

¹⁹ Dufour et Dumont, *Brève histoire des institutrices*, p. 147.

en 1944²⁰. Pourtant, le comité féminin de l'ancêtre de la CSN, la Confédération des travailleurs catholiques du Canada (CTCC), était alors préoccupé par le fait que les travailleuses se tenaient « à l'écart du syndicalisme de façon souvent alarmante²¹ ». Estelle et ses collègues féminines ont donc fait preuve d'une agentivité sociale et politique hors du commun pour leur époque. Estelle est restée neuf ans à Sherbrooke puis, en 1962, elle a obtenu un poste de directrice dans une école primaire à Saint-Lambert, passant de partie syndicale à partie patronale. Elle était en poste pour l'implantation des réformes adoptées à la suite du Rapport Parent, ce qui inclut la réduction du primaire de sept à six années, la séparation des écoles primaires et secondaires et les nouvelles méthodes d'enseignement²² :

Mes classes, mes professeurs, ça allait très bien. Mais j'ai frappé les six années du Rapport Parent où on changeait toutes les méthodes d'enseignement. Madame! Des réunions. [...] C'est moi qui étais au micro et c'est moi qui expliquais les méthodes nouvelles, c'est moi qui expliquais tout. J'en ai eu des réunions de parents, pour m'écœurer. [...] C'était une bonne réforme, oui. [...] On parlait d'une phrase et on arrivait à un mot et les lettres. C'était la méthode globale. En mathématiques, c'était Cuisenaire, c'était des petits bâtons. C'était bon...

Bien outillée avec son passé syndicaliste, Estelle a aussi négocié un nouveau contrat de travail pour les directeurs avec la commission scolaire. En 1968, elle a décidé de retourner à ses premières amours. Elle a été recrutée dans une des nouvelles écoles régionales comme professeure d'histoire pour le secondaire 4, ayant déjà suivi des cours d'histoire à l'université tous les étés parce qu'elle « aimai[t] l'histoire » et « pour avoir un meilleur salaire ». Elle raconte en riant qu'il y avait « au-dessus de 3000 personnes dans la même bâtisse [école régionale]. [...] Il y a plus de monde là que dans le p'tit village

²⁰ Ordre national du Québec (2019), *Gérard Dion (1912-1990) : Officier (1987)* [site internet], consulté le 14 août 2019, <https://www.ordre-national.gouv.qc.ca/membres/membre.asp?id=87>

²¹ Barry, *Le travail de la femme au Québec*, p. 50.

²² Dufour et Dumont, *Brève histoire des institutrices*, p. 147.

d'où je viens ». Elle enseignera l'histoire jusqu'à sa retraite en 1986. Estelle dit ne jamais avoir fait de lien entre sa carrière et le fait d'être célibataire : « J'aurais été mariée et il me semble que si j'avais voulu enseigner, j'aurais enseigné ».

Madeleine raconte comment elle a choisi d'enseigner aux garçons chez les frères dans son village plutôt que de devenir l'institutrice de l'école de rang : « Quand on m'a engagée ici, la mode c'était que le commissaire avec son secrétaire venaient te chercher. Moi, un soir, on me dit on va aller chez vous. [...] J'avais le choix de pas chauffer le poêle tous les matins [ou] d'enseigner chez les frères [rires]. » Elle dit avoir eu la liberté de faire un programme à son goût : « j'étais forte pour enseigner la botanique, les oiseaux. Je partais avec les enfants en voiture dans les champs et on passait des journées à s'amuser. Aujourd'hui faut dire au début de l'année ce que tu vas faire au mois de mai. C'est insignifiant ». Lorsqu'elle a commencé, elle gagnait 800 \$ par année, mais ses conditions de travail se sont améliorées avec l'arrivée du syndicat qu'elle n'aimait pas, mais qui l'a « avantage quand même ». Pour sa part, Jeanne a observé de près le projet d'implantation du secteur technique dans les tout nouveaux cégeps :

J'ai vu raisonner les gens sur ce que devraient être les cégeps. Pourquoi il y avait des techniques pour démocratiser. Les cours classiques formaient des professionnels, mais les gens de métier, ça comptait pas dans la culture. Là on va les mettre tous ensemble et ils vont suivre les cours tous mêlés. On mettra pas des gens du technique pour suivre tout seuls leurs cours de philo, non, non, non, non... ils vont le suivre avec les gens qui veulent s'orienter en psychologie, en philosophie. C'était idéaliste comme ça se peut pas.

Elle choisira de militer pour l'organisation des ordres professionnels. Au fil de sa carrière, cette bibliothécaire défendait les droits des techniciens en documentation et elle s'est aussi occupée de placement étudiant. À cette époque, le cégep était cependant un milieu un peu trop marxiste pour Jeanne : « Là, ça dépassait mes convictions. Surtout que

ça allait avec un anticléricalisme. Pour les garderies, oui, les idées sociales, je me prononçais. J'ai fait signer des pétitions pour protéger le[s] droit[s] de la personne ».

La carrière de Ginette a rapidement pris un tournant vers l'administration scolaire. Pourtant, ses premiers pas avaient été comme enseignante au sein de l'institut séculier des Oblates. Mais lorsqu'elle est entrée à la commission scolaire à la fin des années 1960, on lui a d'abord offert un poste de directrice adjointe, les écoles étant majoritairement dirigées par des hommes, ce que confirment Dufour et Dumont²³. À la fin des années 1950, 59 % des écoles primaires et secondaires des secteurs privé et public, catholique et protestant, étaient dirigées par des femmes. La proportion d'hommes à la direction est passée de 20 à 62 % alors que celle des directrices laïques n'augmente que de 9 % à 19 %. Cela s'expliquerait en partie par la « disparition brutale » des directrices religieuses, mais aussi par la « mixité des classes » qui ont « privé » les femmes des postes de direction des écoles de filles²⁴. Éventuellement, Ginette obtiendra un poste de directrice. Cependant, à sa retraite en 1990, elle constatera que lorsque « les hommes prenaient leur retraite, ils recevaient un boni. Je parle des cadres scolaires. Les directeurs aussi. Mais quand on m'a dit ce qu'on me donnait, c'était pas du tout ce qu'ils donnaient aux autres, pas du tout... [silence]. J'ai pas aimé ça, mais je pouvais pas me battre ». La loi sur l'équité salariale sera votée en 1996²⁵.

²³ Dufour et Dumont, *Brève histoire des institutrices*, p. 149-150.

²⁴ Dufour et Dumont, *Brève histoire des institutrices*, p. 149-150.

²⁵ Assemblée nationale, *Gazette officielle du Québec*, « Loi sur l'équité salariale », Éditeur officiel du Québec, 4 décembre 1996, 128^e année, n^o 49,

<http://www2.publicationsduquebec.gouv.qc.ca/dynamicSearch/telecharge.php?type=5&file=1996C43F.PDF>

Le secteur de la santé

Le domaine de la santé a aussi grandement changé dans la période 1940-1970. Les religieuses ont perdu « leur mainmise sur les 105 hôpitaux qu'elles contrôlaient en 1961 ». Leur expertise avait été jugée « déficiente » par l'État qui désirait dorénavant « imposer ses manières de faire²⁶ ». C'est grâce à des stages payés par les religieuses dans un hôpital pour convalescents, où elle a travaillé de 1952 à 1985, que Simone est devenue infirmière auxiliaire. Elle a observé de près le passage de l'administration religieuse à l'administration publique. Selon Charles et Guérard, le processus de laïcisation des hôpitaux, l'étatisation des services et le rôle accru des syndicats ont « effacé tout ce qui faisait la spécificité de leur [les congrégations religieuses] travail : sa quasi-gratuité, sa dimension collective, ses modalités fixées en dehors de tout contrat formel²⁷ ». Simone témoigne de ces changements :

On avait le temps d'en prendre soin [des patients] plus que quand le gouvernement a pris ça, c'était plus pareil. [...] Pour manger, on avait une cuisine sur l'étage. On avait tout ce qu'il fallait pour les malades. Quand je suis partie, j'étais contente de laisser. Il fallait pas que le personnel soit tout le temps pour les mêmes patients. Ils ont tout changé ça. Moi j'aimais pas ça. Mais j'avais fini.

Elle admet cependant que l'arrivée du syndicat « quand le gouvernement a pris les hôpitaux a fait une très grosse différence pour le salaire ». Quant à Gabrielle, de vingt ans la cadette de Simone, c'est au hasard d'une rencontre, un phénomène assez souvent relaté au cours des entrevues, qu'elle est devenue infirmière auxiliaire en 1962. Elle aurait voulu être hôtesse de l'air, comme s'appelaient jadis les agents de bord, mais à cette

²⁶ Baillargeon, *Brève histoire des femmes*, p. 195.

²⁷ Aline Charles et François Guérard, « Les religieuses hospitalières du Québec au XXe siècle : une main-d'œuvre active à l'échelle internationale », dans *L'incontournable caste des femmes : histoire des services de santé au Québec et au Canada*, sous la direction de Marie-Claude Thifault, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2012, p. 101.

époque, l'apparence physique était un critère de recrutement fort important : « les candidates devront être âgées de 20 à 26 ans, ne pas peser plus de 135 livres et posséder “un physique agréable et un charme discret, mais sans provocation”²⁸ ». À cause d'une légère déformation, Gabrielle ne pouvait pas réaliser son rêve :

J'ai fini la 11^e ou 12^e, je le sais plus, mais j'ai fini mes études d'école à Montréal et durant l'été je suis allée travailler comme préposée à Maisonneuve et j'ai rencontré une fille dont la sœur commençait son cours d'infirmière au mois de septembre. [...] Elle dit moi je commence comme auxiliaire en septembre aussi. Elle dit, tu devrais venir aussi. C'est comme ça. Toute ma vie, c'est comme ça que des occasions [ont fait] le larron.

Elle est devenue infirmière au moment de la transition vers une administration publique dans le milieu hospitalier : « À Notre-Dame, c'étaient des laïques qui enseignaient, mais sur les étages, c'étaient les religieuses ». Elle obtiendra son diplôme d'infirmière en 1974 lorsque le gouvernement mettra sur pied « un programme de recyclage tout à fait pondu pour les auxiliaires [...] Ils ont offert aux auxiliaires d'aller se recycler comme infirmières douze mois et on était payées à l'époque 45 \$ par semaine. C'était presque le salaire d'auxiliaire et c'était trois sessions de cégep. [...] ». Gabrielle a vécu cette évolution de l'intérieur. Auxiliaire en 1963, elle est devenue infirmière en 1974 grâce à un programme novateur de professionnalisation des métiers.

À la mesure de leurs compétences et de leurs aspirations, ces femmes ont contribué aux avancées de la société québécoise entre les années 1940 et 1970. Elles ont démontré leur capacité d'agir selon les circonstances et leur propre volonté, répondant au critère principal d'agentivité tel que défini au chapitre 1 par Caroline Mackenzie²⁹.

²⁸ Radio-Canada, *Archives*, « La sélection rigoureuse des premières hôtesses de l'air canadiennes » [site internet], diffusé en 1965, consulté le 29 septembre 2019, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1052846/hotesse-air-emploi-tca-air-canada-agent-bord-archives>

²⁹ Caroline Mackenzie, « Agency : un mot, un engagement », *Rives méditerranéennes*, vol. 41, n° 2 (2012), p. 35-37.

3.1.2 La retraite et l'autonomie financière

Le Rapport de la Commission Bird soulignait « que les femmes, au Canada, sont particulièrement vulnérables à la pauvreté ». Les commissaires faisaient référence à plusieurs cas, dont celui de la « célibataire vieillissante, restée sans ressources à la mort de vieux parents³⁰ ». Afin de compléter le tableau de l'autonomie économique des célibataires québécoises nées entre 1910 et 1943, nous débordons du cadre temporel de l'étude pour tenir compte de la période de la retraite de ces femmes qui, pour la plupart d'entre elles, a débuté dans les années 1980 et 1990.

Nous avons déjà établi qu'à l'exception de Georgette et de Claire qui sont nées dans un milieu financièrement aisé, les participantes ont dû travailler pour subvenir à leurs besoins. Comme célibataires, elles avaient l'entière responsabilité de leur sécurité financière. Quatre d'entre elles (Colette, Hélène, Jacqueline et Madeleine) ont dit avoir également dû contribuer aux dépenses familiales jusqu'au décès de leurs parents, démontrant un décalage important entre les constatations de la Commission Bird publiées en 1970 sur la précarité financière des célibataires vieillissantes et la réalité des participantes de cette enquête. Depuis 1970, la situation économique des femmes s'était grandement améliorée et, tout comme les femmes mariées, les célibataires en ont profité malgré une disparité persistante entre la situation financière des hommes et celle des femmes et le fait que ces dernières étaient souvent plus scolarisées³¹.

Les participantes déclarent avoir généralement fait attention à leur situation financière toute leur vie. Lorsqu'elle a pris sa retraite en 1995 à l'âge de 54 ans, Colette a vendu la maison familiale où elle avait vécu avec ses parents. C'était son fonds de

³⁰ *Rapport de la Commission royale d'enquête*, p. 349.

³¹ Baillargeon, *Brève histoire des femmes*, p. 225-227.

pension parce qu'elle n'avait pas un gros salaire, même si elle était syndiquée. Ses frères et sœurs « avaient demandé à maman de me donner la maison parce que je prenais soin d'elle. Ça a été notarié. Il n'y en a pas un qui a dit en arrière, non, non. » Elle affirme avoir une bonne sécurité financière. Ginette, retraitée du secteur de l'éducation, avait commencé à « ramasser » son argent dans la trentaine. Gabrielle a pris sa retraite à 55 ans avec 35 ans d'ancienneté. Dans les années 1970, elle avait saisi l'occasion d'acheter un duplex dans un quartier populaire de Montréal qui est aujourd'hui très couru et elle y a toujours vécu. Ainsi, propriétaire et retraitée du secteur de la santé, elle confirme n'avoir aucun souci financier.

Claude, retraitée de la haute fonction publique canadienne, a également planifié sa retraite dès qu'elle en a eu les moyens. L'importance qu'elle a accordée aux liens familiaux était évidente tout au long de l'entrevue, notamment avec les enfants et petits-enfants de ses frères et sœurs : « J'attends pas d'être morte pour leur donner de l'argent. Je leur en donne maintenant. J'ai des neveux que j'aide beaucoup aussi financièrement et autrement. [Leurs] enfants aussi dont je suis la grande tante, mais ils m'appellent *matante* pareil. Ils viennent me voir. Je les encourage à étudier et je paye leurs études ».

Fortin, Renaud et Labrie avaient déjà observé des liens privilégiés avec les neveux et nièces. Fortin a retracé des legs testamentaires du 18^e siècle qui prouvent que les « relations entre les tantes et leurs nièces sont omniprésentes dans les testaments et donations, particulièrement chez les femmes célibataires et les veuves sans enfant³² ». Renaud mentionnait « une solidarité toute spéciale entre sœurs, surtout entre sœurs non mariées » à Montréal au tournant du 20^e siècle et « cette affection s'étend[ait] souvent

³² Fortin, « Le célibat féminin à Québec et Montréal au XVIII^e siècle », p. 105-106.

aux nièces³³ ». Quant aux les femmes célibataires de l'étude de Labrie de la seconde moitié du 20^e siècle, elles avaient « le plus souvent choisi de séparer leur patrimoine entre leurs frères et sœurs ou leurs neveux et nièces³⁴ ».

Cependant, les participantes n'ont pas toutes travaillé pour des gros employeurs qui contribuaient à un fonds de pension. Par exemple, Lucienne dit s'être bâti elle-même son fonds de pension. Secrétaire dans une clinique privée, elle n'avait pas d'avantages sociaux. Quelquefois, les médecins lui donnaient de l'argent qu'elle investissait « à la Caisse, même les petits montants ». De plus, elle était de nature frugale. À la ferme familiale, elle était chargée du budget et son père lui avait dit : « On peut pas dépenser ce qu'on n'a pas. L'important, faut pas faire de dettes. » Pour sa part, Rébecca a été travailleuse autonome toute sa vie et n'a donc pas eu accès aux avantages sociaux de plus gros employeurs. Elle déplore d'ailleurs le fait que le gouvernement ne s'occupe pas des travailleurs autonomes. Elle est restée avec sa mère et une de ses sœurs jusque dans la quarantaine, mais elle est partie vivre seule parce qu'elle « manquait d'intimité », même si cela la désavantageait financièrement. Aujourd'hui, elle demeure dans un logement et accepte encore des travaux de couture pour pouvoir s'offrir des extras.

Quant à Hélène, elle aurait aimé avoir plus d'argent pour voyager : « Je vis avec l'argent des chèques que tout le monde reçoit normalement parce que j'ai pas eu une grosse pension de la compagnie pour avoir travaillé là 45 ans ». Une anecdote en dit long sur le caractère d'Hélène, mais aussi sur les mentalités patronales envers les femmes, même en 1992 : « Ils m'avaient donné un chèque de 500 \$ quand ça a fait 40 ans que je travaillais là. Comme cadeau. J'étais à la photocopieuse et j'étais après faire une

³³ Renaud, « Une place à soi? », p. 111.

³⁴ Christine Labrie, « Être femme sans être mère : histoires de Québécoises sans enfant nées entre 1930 et 1950 », Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 2015, p. 135.

photocopie et le patron rentre. Qu'est-ce que vous êtes après faire? La machine a grossissait. J'ai dit parce que j'essaye de grossir mon chèque, je voudrais le monter à 1000. Il avait pas aimé ça », a-t-elle conclu en riant.

Au moment des entrevues en 2017-2018, 13 participantes étaient propriétaires ou locataires et cinq vivaient en résidence pour personnes âgées. Elles habitaient seules, à l'exception de Jeanne qui partage un appartement avec une Oblate depuis plus de 40 ans. Que le fait que des femmes demeurent seules en logement, en condo ou dans leur maison ne fasse plus sourciller personne aujourd'hui représente un signe évident du changement des mentalités depuis le début du 20^e siècle. Cela confirme l'élargissement de l'espace social qu'ont vécu les célibataires du corpus. On peut aussi y déceler l'essor économique des Trente Glorieuses qui, dans l'ensemble, a permis aux participantes de se planifier une retraite qui semble relativement confortable.

3.2. La vie sociale : culture, loisirs, sports et voyages

Dans les années de prospérité de l'après-guerre, la vie sociale a pris une place grandissante pour l'ensemble de la population. Comment les participantes ont-elles intégré cette réalité dans leur vie? Dans son enquête, Simon avait voulu démasquer un des préjugés les plus courants sur la vie des célibataires américaines au tournant du 20^e siècle, soit qu'elles étaient surprotégées par leur famille. Pourtant, a-t-elle conclu, « overprotection was encountered by only a few of the group of 50³⁵ ». Dans notre corpus, Hélène semble avoir été la seule participante qui ait dû apaiser régulièrement les angoisses maternelles à son égard lorsqu'elle s'absentait de la maison pour s'adonner à des activités sociales : « Elle avait tellement peur qu'il m'arrive quelque chose. Elle

³⁵ Simon, *Never Married Women*, p. 63-64.

devait se dire, je vais rester toute seule ». Hélène dit avoir toujours fait attention de rentrer assez tôt pour la rassurer. C'était son choix.

Parmi les autres, certaines ont aimé se construire une vie tranquille et elles ont profité de leur célibat pour cultiver des liens familiaux et d'amitié. D'autres ont été éprises de voyages ou de culture musicale, littéraire ou muséale. La plupart des participantes ont joui d'une liberté de mouvement qui était peut-être peu commune dans les années 1940-1970. Un changement de mentalités avait pourtant commencé à s'opérer timidement dans les premières décennies du 20^e siècle : « Le sport prend lui aussi une importance de plus en plus grande dans les femmes. Le tennis, le ski, le canot, la natation sont pratiqués par les femmes, surtout par les jeunes bourgeoises. [...] Le sport d'équipe n'existe à peu près pas pour les filles en milieu francophone³⁶ ». Expo 67 a représenté une ouverture sur le monde et plusieurs ont saisi l'occasion pour voyager, si elles n'étaient pas déjà des voyageuses aguerries, comme Gabrielle pour qui « le travail c'était pour payer les voyages ».

Parmi les loisirs qui ont passionné les femmes du corpus, Alice mentionne la danse : « Mes parents étaient des danseurs. Ils ont gagné des prix de danse. Le samedi soir, ils allaient veiller. » Alice sortait le vendredi soir avec ses collègues : « On jouait aux quilles et on allait à l'hôtel après les quilles. C'est comme ça que j'ai rencontré des chums ». Elle ajoute que ce n'était que des amourettes. Alice avait non seulement subi une peine d'amour à 18 ans, dont les cicatrices étaient encore visibles pendant l'entrevue, mais elle avait surtout une peur constante de « tomber enceinte³⁷ ». Dans sa jeunesse, Colette a aussi beaucoup dansé. Vivant en région, elle allait dans les salles de danse le

³⁶ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992 (1982), p. 263.

³⁷ La relation des participantes à la sexualité et la maternité est abordée au chapitre 4.

samedi soir avec ses frères. « Les salles de danse existaient dans ce temps-là. Beaucoup de plaisirs. On rencontrait des copains. [...] J'ai beaucoup, beaucoup dansé. » Quant à Claude, née en 1943, elle a intégré la musique et le sport dans ses activités tout au long de sa vie, notamment le tennis, le golf, la natation. Elle crédite sa passion du sport aux étés de son enfance passés dans le bois : « vraiment dans le bois, pas d'électricité, pas d'eau courante. [...] On passait l'été nu-pieds, en costume de bain, la liberté totale. [...] On faisait de la natation, on faisait de la voile, on faisait de la pêche, on faisait des courses de couleuvres, on avait des écureuils dans la maison [...] Mon père connaissait tous les arbres, toutes les essences d'arbres, tous les fruits, toutes les fleurs... »

À l'instar de milliers de Québécois, Hélène a vécu intensément l'Exposition universelle de 1967. Elle a photographié tous les pavillons : « J'ai fait l'Expo au complet. Il y a pas un pavillon que j'ai pas [dans sa collection]. [...] Je faisais encore des photos avec des plaques que je faisais développer. » Une conversation avec une de ses nièces a confirmé que son surnom dans la famille était « ti-kid Kodak ». Gabrielle, Jeanne, Lucienne, Madeleine et Monique ont parlé de visites de musées que ce soit dans leur ville ou lors de voyages au Québec et à l'étranger après qu'une couverture aérienne ait été instaurée vers l'Asie en 1949, l'Amérique du Sud en 1953 et l'Europe en 1955³⁸. Dans les années 1960, la Révolution tranquille, l'Exposition universelle de 1967 et une meilleure prise en main de son avenir mène le Québec à découvrir l'Autre³⁹. Les célibataires ne font pas exception et les voyages prennent une place importante dans la vie de plusieurs d'entre elles. Madeleine, née en 1929, raconte que « l'Expo 67, moi ça

³⁸ L'Encyclopédie canadienne (4 mars 2015), *Aviation* [site internet], consulté le 11 octobre 2019, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/aviation>

³⁹ Jean Lamarre, « Les années 1960 : quand le Québec s'ouvrait sur le monde », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 23, n° 1 (automne 2014), p. 17-23.

m'a ouvert les horizons. Le premier pavillon que je visite c'est la Suisse, [...] l'année suivante je partais pour la Suisse, la France, l'Italie [...] la Grèce avec mon sac à dos, deux fois la Grèce, je suis allée ». Les plus âgées, cependant, ont généralement peu voyagé, car ce n'était ni usuel ni facile avant la fin de la Seconde Guerre mondiale. Lorsqu'elles l'ont fait, elles ont pris le train pour voir la parenté au Canada ou le bateau pour aller visiter la famille à l'étranger (Allemagne, Belgique). Sans égard à l'âge, après 1970, la plupart d'entre elles ont parcouru le monde, seules ou en groupes, lorsque les voyages ont été plus accessibles à l'ensemble de la population. Elles étaient tout à fait en phase avec les Québécoises qui se sont découvert une passion pour les voyages à l'étranger, que ce soit pour des excursions de nature touristique, politique ou humanitaire.

Selon Jean Lamarre, ce sont « les élites politiques, les étudiants, les missionnaires, les universitaires en stage ici et à l'étranger, les journalistes, écrivains et les cinéastes » qui ont stimulé un intérêt envers « d'autres réalités, d'autres cultures, d'autres façons de voir » qui ont été par la suite été « arrimés à la réalité québécoise »⁴⁰.

3.3. La vie citoyenne

Le premier changement dans la vie des Québécoises au cours de la période 1940-1970 a été l'adoption de la Loi accordant aux femmes le droit de vote et d'éligibilité par l'Assemblée législative du Québec. « Mais le fait de voter ne va nullement accorder le pouvoir aux femmes [...] [ou] démasquer le sexisme et la misogynie des lieux de pouvoir⁴¹ ». Il faudra attendre 1961 pour voir élire la première femme élue à l'Assemblée nationale du Québec, Marie-Claire Kirkland-Casgrain. On se souviendra peut-être qu'Agnes Macphail, une célibataire native d'Ontario, avait été la première femme élue à

⁴⁰ Lamarre, « Les années 1960 », p. 18.

⁴¹ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec*, p. 364.

la Chambre des communes quarante ans plus tôt, en 1921, et l'une des deux premières femmes élues à l'Assemblée législative de l'Ontario⁴².

Cette étude a cherché à savoir si l'obtention du droit de vote a contribué à l'élargissement de l'espace citoyen de ces femmes entre 1940 et 1970. Le Rapport de la Commission Bird révélait que le pourcentage de femmes candidates aux élections fédérales entre 1921 et 1968 était de 2,4 % et que seulement 0,87 % étaient élues. Quant au Sénat canadien, en 1970, il ne comptait que quatre femmes sur 102 membres⁴³. L'analyse des entrevues démontre que peu de participantes se préoccupaient de ces inégalités. À part deux ou trois d'entre elles, les célibataires ont peu réfléchi à la question de la citoyenneté, du féminisme et des droits des femmes au fil de ces trois décennies. Sur les 18 femmes rencontrées, seule Simone s'est révélée passionnée par la politique. Les autres ont dit faire leur devoir de citoyenne parce que c'était important, mais n'ont pas senti le désir ou le besoin de militer. Jacqueline et Simone ont voté pour la personne et non le parti alors que pour Claire, il faut qu'une « femme décide comme les hommes, les mêmes droits qu'un homme ». Cette réticence provient peut-être d'une certaine mentalité. Dans les années 1940, la Ligue des droits de la femme constatait qu'il y avait « des groupes qui pensent encore qu'il n'est pas très distingué, sinon vaguement immoral, pour les femmes de s'intéresser à la politique⁴⁴ ». L'hésitation de certaines participantes

⁴² L'Encyclopédie canadienne (28 août 2015), *Agnes Macphail* [site internet], consulté le 27 juillet 2019, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/agnes-macphail>. Pour plus de renseignements sur la vie politique d'Agnes Macphail, membre fondatrice de la Cooperative Commonwealth Federation (ancêtre du Nouveau Parti démocratique), première femme membre de la délégation canadienne auprès de la Société des Nations et pionnière en matière de réforme pénale au Canada et de parité salariale en Ontario, voir Grey Highlands Public Library (13 septembre 2018), *The Agnes Macphail Website: Life in Politics* [site internet], consulté le 2 novembre 2019, http://www.greyhighlandspubliclibrary.com/AgnesMacphail/Miss_Macphail_M.P..htm.

⁴³ *Rapport de la Commission royale d'enquête*, p. 382-383.

⁴⁴ Denyse Baillargeon, *Repenser la nation : l'histoire du suffrage féminin au Québec*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2019, p. 181.

s'expliquerait aussi en partie par le fait que certains membres de leur famille, les pères en règle générale, étaient très actifs dans la vie politique locale. Monique et Lucienne ont d'ailleurs appris de leur père que le vote donnait le droit de critiquer par la suite, mais que « si tu veux pas aller voter, je veux pas t'entendre critiquer » ou « on n'a pas d'affaires à chialer si on vote pas ». Plusieurs ont parlé d'exercer leur droit de vote parce qu'il fallait le faire, mais sans pour autant s'intéresser de près à l'activité politique. Trois participantes n'avaient aucune opinion sur le sujet. Pour l'historienne Francine Fournier, « l'utilisation fort limitée par les femmes de leurs droits acquis, à l'exception du droit de vote, aura été une des grandes déceptions du 20^e siècle⁴⁵ ». Cette affirmation donnait suite aux conclusions d'une enquête qu'elle avait menée en 1971 sur l'intégration des Québécoises à la vie civique et politique. Selon cette enquête, les femmes étaient encore éloignées des principaux centres de décision politique, et ce, à tous les paliers.

Discuter politique a mené naturellement au féminisme. Les participantes se disent-elles et se sentent-elles féministes? Quatre ont répondu par la négative, quatre n'avaient pas d'opinion ou se sentaient démunies pour y répondre, et une a répondu ne s'être jamais attardée sur le sujet. Deux ont dit ne pas être plus féministes que les autres ou ne pas être une féministe active. Une a insisté pour dire que son féminisme était pour l'égalité homme-femme et surtout pas contre les hommes alors que pour une autre, le féminisme « veut dire des femmes contre d'autres [femmes] ». Le féminisme de France n'était pas celui des « féministes enragées comme il y en avait dans le temps... contre les hommes. » Quant à Estelle, elle ne se définit pas comme une féministe active, mais affirme avoir plutôt fait son chemin par le syndicalisme et la bataille pour la parité

⁴⁵ Francine (Depatie) Fournier, *La participation politique des femmes du Québec* (Commission d'enquête sur la situation de la femme au Canada, étude n° 10, Ottawa, Information Canada, 1971), 166 p., citée dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, « Présentation », *Les femmes dans la société québécoise*, p. 19.

salariale. C'est vers l'historienne Micheline Dumont qu'on peut se tourner pour obtenir une clé nous permettant de mieux comprendre ces réponses mitigées par rapport au féminisme. Elle a en effet émis l'hypothèse du « double standard » entre les hommes et les femmes. Afficher des convictions féministes est considéré comme un geste positif quand il est posé par un homme, mais c'est le contraire quand il s'agit d'une femme, ce qui expliquerait la tendance des femmes à cacher leurs positions⁴⁶. Plusieurs participantes ont semblé mal à l'aise avec le sujet et ne désiraient pas poursuivre la discussion.

À l'opposé, Claude, spécialiste de l'équité salariale, a rapidement affirmé ses convictions féministes et Simone a répondu un « oui » retentissant à la question, ajoutant que c'est important, que « c'est une question de droits qu'on doit avoir. » Pour sa part, Gabrielle a déclaré qu'elle s'intéressait déjà au féminisme dans les années 1960, mais qu'elle n'avait pas à se dire féministe puisqu'elle avait « prouvé » son féminisme dans son action syndicale et ses choix de vie. En accord avec sa mission d'Oblate, Jeanne a évoqué un féminisme social : « pour moi c'était important et en général c'était la promotion des idées de gauche, des idées socialistes, peut-être le féminisme. Le social! Le féminisme... j'ai pas appartenu à des groupes féministes, mais j'ai toujours soutenu et défendu la place des femmes partout, dans tout, et même dans l'Église ».

Au début des années 1940, les Québécoises étaient beaucoup plus préoccupées par la vie quotidienne que par la vie citoyenne. Le Québec était encore loin de sa révolution tranquille. Rappelons que ce n'est qu'en 1961 que la première femme députée a été élue au parlement québécois et en 1965 que les femmes mariées ont retrouvé leur capacité juridique. En réalité, l'obtention du droit de vote en 1940 est un vague souvenir qui a pris peu de place dans la vie des participantes. Leurs réponses concordent avec la

⁴⁶ Baillargeon, *Repenser la nation*, p. 204.

perception du peu d'agentivité politique des femmes avant 1965, comme l'avait conclu Francine Fournier dans son étude en 1971⁴⁷.

3.4. Le bénévolat

Le bénévolat au Québec possède une histoire relativement récente. Du 19^e siècle jusqu'à la seconde moitié du 20^e siècle, ce sont des « entreprises charitables » qui viennent en aide aux plus démunis de la société. C'est une époque où l'Église, l'État et les divers organismes charitables cherchent à identifier leurs responsabilités mutuelles, les premières fournissant parfois « un soutien matériel » accompagné d'une « mission »⁴⁸.

Au 19^e siècle, les besoins étaient immenses. L'industrialisation et l'urbanisation qui en a découlé avaient généré de graves problèmes de santé. Ce sont des organismes bénévoles, comme le Montreal Local Council of Women, dont les membres ont contribué notamment à l'amélioration des conditions de travail des femmes et des situations sanitaires des familles et des enfants dans les quartiers pauvres de Montréal⁴⁹. On peut également penser aux programmes des Grands Frères et des Grandes Sœurs, aux camps de vacances, aux bibliothèques en milieux défavorisés ou à l'Ambulance Saint-Jean pendant la Grippe espagnole et les deux guerres mondiales⁵⁰. Graduellement, des organismes seront créés dans le but de faire avancer diverses causes dans des domaines aussi variés que la santé, l'environnement, le féminisme ou l'immigration. En 1970, la Commission Bird reconnaissait que « le travail bénévole dans la collectivité permet[tait] aux femmes de dépasser le cadre familial et de prendre part de façon utile à la vie de la

⁴⁷ Fournier, *La participation politique des femmes du Québec*, p. 19.

⁴⁸ Gagnon, *et al.*, *L'invention du bénévolat : genèse et institution de l'action bénévole au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013, p 3-5.

⁴⁹ Jennifer Stoddard, « The Montreal Local Council of Women / Le Conseil Local des femmes de Montréal : Revendiquer des droits pour les femmes », dans Maryse Darsigny, *et al.*, *Ces femmes qui ont bâti Montréal*, Les Éditions du Remue-ménage, 1992, p. 126.

⁵⁰ Janet Lautenschlager, *Le bénévolat. Une valeur traditionnelle au Canada*, Patrimoine canadien, Direction du Soutien aux organismes volontaires, Ottawa, 1992, 34 p.

localité et de la nation⁵¹ ». Dans les années 1960 et 1970, le bénévolat connaît sa « révolution tranquille », ce que Gagnon *et al.* nomment une « sécularisation » du bénévolat : « [c]’est vers l’État que les Œuvres, associations et groupements communautaires doivent désormais se tourner pour obtenir une légitimité et un soutien⁵² ».

Qu’en est-il des célibataires? Elles ont été représentées dans la culture populaire comme des personnes surtout engagées dans les paroisses et à qui on pouvait demander moult services parce qu’elles n’avaient pas de mari et d’enfants. Le tableau 3.3 présente les activités bénévoles des participantes de 1940 à 1970 et après 1970.

Tableau 3.3 : Bénévolat					
1940-1970			Après 1970		
Aucun bénévolat	6	9	Aucune activité de type bénévolat, mais aide à la famille élargie; entraide entre voisins	5	11
Aucune activité de type bénévolat, mais aide à la famille élargie; entraide entre voisins	3		Aucun bénévolat : manque d’intérêt	3	
Bibliothèque de la paroisse; Croix-Rouge; hôpital	3	9	Rarement, sur demande seulement	3	
Paroisse	2		Centres des femmes; femmes en milieu carcéral; milieux sportifs; hôpital	3	7
Scoutisme; JOC	2		Paroisse	2	
Missionnariat laïque (Oblates)	2		Missionnariat laïque (Oblates)	2	
	18	18		18	18

On constate, d’une part, qu’environ 50 % des participantes ont fait du bénévolat à un moment de leur vie et, d’autre part, que leur nombre demeure sensiblement le même pour les deux périodes, que ce soit celles qui n’ont pas fait de bénévolat (9 vs 11) ou celles qui en ont fait (9 versus 7). Après les années 1970, ce sont 7 femmes sur 18 (39 %) qui pratiquent des activités bénévoles. Selon Statistique Canada, de 1997 à 2007, il y avait

⁵¹ *Rapport de la Commission royale d’enquête*, p. 232.

⁵² Gagnon, *et al.*, *L’invention du bénévolat*, p. 99.

entre 34 et 37 % de bénévoles dans la population québécoise⁵³. Sous toute réserve à cause du faible échantillonnage, on peut penser que les célibataires s'intègrent pleinement dans le portrait statistique de la population québécoise en matière d'activités bénévoles.

On peut également voir dans ce tableau qu'elles ont privilégié les secteurs de la santé et des services sociaux (Croix-Rouge; hôpital), la condition des femmes (Centre des femmes, femmes en milieu carcéral) et de la religion (paroisse, JOC, missionnariat laïque)⁵⁴. C'est ainsi que Claude a fait du scoutisme dans sa jeunesse puis s'est impliquée dans diverses organisations féminines tout au long de sa vie adulte pour faire avancer la cause des femmes à d'autres niveaux. D'autres participantes, comme Monique, n'ont eu qu'une seule activité bénévole toute leur vie, dans son cas, la bibliothèque de sa paroisse. Finalement, Jeanne et Ginette ont consacré une grande partie de leur vie au bénévolat par conviction religieuse et ont œuvré dans divers secteurs selon les besoins.

En résumé

Ce chapitre nous a fait découvrir l'espace économique, social et citoyen occupé par les participantes au cours des années 1940 à 1970. Nous avons constaté qu'elles ont investi divers secteurs d'emploi, principalement dans les domaines du travail de bureau, de l'éducation et de la santé. La majorité d'entre elles ont bénéficié des Trente Glorieuses et augmenté leur niveau de vie par rapport à celui de leurs familles, même si, tout comme les autres Québécoises de leur époque, elles n'ont pas joui de la parité salariale. Par ailleurs, un regard sur leur sécurité financière à la retraite a permis d'observer que celles qui en avaient les moyens, aussi modestes soient-ils, avaient soigneusement planifié leur retraite. Certaines en ont profité pour avantager financièrement leurs nièces et leurs

⁵³ Gagnon, *et al.*, *L'invention du bénévolat*, p. 211.

⁵⁴ Pour une liste des secteurs privilégiés par les bénévoles québécois depuis 1997, voir Gagnon, *et al.*, *L'invention du bénévolat*, p. 211.

neveux, confirmant l'importance des liens familiaux soulignés par Renaud et Labrie dans leurs recherches respectives.

Elles ont intégré dans leur vie les activités sociales, sportives et culturelles qui étaient populaires pour leur époque, tout comme le reste de la population. Certaines avaient cependant plus de temps ou de moyens financiers pour en profiter. Elles ont alors amplement profité des avancées technologiques pour découvrir le monde à l'extérieur des frontières. Plusieurs d'entre elles partagent d'ailleurs une passion pour les voyages, une participante reléguant même son travail à une forme de financement pour ses périples.

Au niveau de la vie citoyenne, là encore les célibataires sont en phase avec les femmes de leur époque qui ont été peu intéressées par la vie politique avant les années 1970. Ni l'obtention du droit de vote en 1940 ni la seconde vague du féminisme apparue dans les années 1960 n'ont constitué un facteur significatif pour la majorité des participantes. Finalement, l'apport bénévole des participantes à la société a été mitigé. Quatre d'entre elles ont donné beaucoup de temps aux causes qui leur tenaient à cœur alors que les autres ont fait peu de bénévolat, ou pas du tout, pour diverses raisons, que ce soit le manque de temps ou simplement par manque d'intérêt.

Chapitre 4 : L'espace intime

Ce chapitre fait appel « à l'intime » et à la « circulation de la subjectivité » auxquels réfèrent les historiennes Françoise Thébaud et Geneviève Dermenjian qui recommandent à l'intervieweur « [d']assumer une part de la subjectivité et du malaise de l'acteur¹ ». Selon Denyse Baillargeon, ce serait même une « condition essentielle pour réaliser une bonne entrevue » de type récit de vie². Le regard posé sur cet espace intime permet de transcender un aspect trop souvent stéréotypé de la vie des célibataires dans les représentations culturelles où elles sont rarement dépeintes comme des femmes heureuses hors du couple. Ces couleurs subjectives incluent la vie amoureuse et le rapport à la sexualité ainsi que le rapport au mariage et à la maternité. Comment ont-elles vécu l'évolution rapide des prescriptions morales et sociales de leur époque? Quels sont les éléments positifs et négatifs de la vie de célibataires? Sont-elles un jour arrivées à un carrefour qui a défini leur trajectoire? Avec le recul, quels regards posent-elles sur leur vie de femmes célibataires au Québec?

4.1. La vie amoureuse et le rapport à la sexualité

Au 19^e siècle, la moralité aurait guidé les pulsions sexuelles des femmes alors qu'au début du 20^e, des études médicales faisaient référence à une libido omniprésente qui devait être contrôlée³. À l'époque de Freud, cette sexualité féminine est décrite comme « essentiellement passive⁴ ». Qu'elle soit dictée par la morale ou une libido débridée, cette sexualité n'était généralement acceptable que dans le cadre d'une union

¹ Françoise Thébaud et Geneviève Dermenjian, dir., *Quand les femmes témoignent. Histoire orale, histoire des femmes, mémoire des femmes*, Paris, Publisud, 2009, p. 19.

² Denyse Baillargeon, *Ménagère au temps de la crise*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1991, p. 39.

³ Barbara Levy Simon, *Never Married Women*, Philadelphie, Temple University Press, 1987, p. 103.

⁴ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992 (1982), p. 439.

maritale. Au Québec, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la baisse des vocations religieuses et une hausse de l'économie mènent à « une proportion plus élevée de femmes qui fondent une famille⁵ », donc à une augmentation de mariages. C'est aussi une époque où s'amorce un débat souvent houleux entre la morale religieuse et une certaine libération des mœurs véhiculée notamment par « des modèles féminins plus libres et plus sensuels » au cinéma. Baillargeon décrit un « édifice doctrinal catholique » qui se fissure et de femmes qui sont attaquées pour leur « transgression des lois de la morale⁶ ». Comment les célibataires ont-elles vécu cette période? Ont-elles expérimenté une vie intime? Ont-elles pu faire preuve d'agentivité dans cet aspect de leur parcours? Ont-elles eu tendance à se comparer aux femmes mariées? Selon l'âge des participantes, les conversations sur le sujet ont été ouvertes ou à mots couverts, et ont déclenché de nombreux rires aux dépens d'une intervieweuse souvent mal à l'aise d'aborder ce sujet avec ces dames qu'elle ne connaissait que depuis une heure ou deux. À l'exception d'une participante, toutes ont accepté de qualifier leur rapport à la sexualité, rapports qui évoquent la quête purement romantique de l'âme sœur, des relations extraconjugales, la mort tragique d'un fiancé, une vie sexuelle épanouie ou un certain désintéressement pour « la chose », comme si tout cela était bien inutile. Ces diverses perspectives illustrent bien le changement de mentalités qui s'est opéré graduellement dans la seconde moitié du 20^e siècle. Le tableau 4.1 fournit un aperçu des réponses selon l'âge des participantes.

⁵ Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2012, p. 168.

⁶ Denyse Baillargeon, « Pratiques et modèles sexuels au XX^e siècle jusqu'à l'avènement de la pilule », dans Jean-Philippe Warren, dir., *Une histoire des sexualités au Québec au XX^e siècle*, Montréal, VLB éditeur, 2012, p. 22-23.

Tableau 4.1 : Fréquentations et rapport à la sexualité			
Relations sexuelles	Âge	Nombre de participantes	Nombre de participantes
Un ou plusieurs partenaires	100+ : 0 90-99 : 1 80-89 : 2 74-79 : 4	7	8
Une seule fois, pour essayer	100+ : 0 90-99 : 1 80-89 : 0 74-79 : 0	1	
Fréquentations chastes	100+ : 1 90-99 : 0 80-89 : 2 74-79 : 2	5	8
Jamais eu de fréquentations, pas intéressées	100+ : 0 90-99 : 1 80-89 : 1 74-79 : 0	2	
Vœu de chasteté	100+ : 0 90-99 : 0 80-89 : 0 74-79 : 1	1	
Refus de répondre	100+ : 1 90-99 : 0 80-89 : 0 74-79 : 0	1	1
Sujet non abordé	100+ : 0 90-99 : 1 80-89 : 0 74-79 : 0	1	1
	Total : 18		18

Bien que les chiffres montrent un corpus presque divisé en deux sur le rapport à la sexualité, ce sont leurs mots qui nuancent leurs propos. C'est là un des avantages de l'enquête orale qui offre un rapport direct avec des personnes qui ont accepté avec grande générosité d'expliquer plus en détail ce que des chiffres ne peuvent que suggérer. Claire est l'unique exception. Elle a catégoriquement refusé de parler de ses fréquentations ou de sexualité en disant que c'était confidentiel. Même si elle a éclaté de rire en répondant, sa posture corporelle était sur la défensive et ses yeux semblaient émettre un signal selon lequel l'ouverture manifestée depuis le début de la rencontre était sur le point de sombrer.

Lors de ses entrevues menées entre 1982 et 1984, Barbara Levy Simon avait tenté d'aborder la sexualité avec des femmes célibataires nées entre 1884 et 1918 (Claire est née en 1915). Une de ses premières participantes lui avait répondu : « Young woman, you have gone past the boundaries of proper behavior » et lui avait demandé de partir. Simon avait ensuite approché délicatement le sujet avec deux autres participantes, obtenant sensiblement le même résultat. Elle s'est alors décidée à attendre « a cue from each woman (implicit or explicit) that signified her willingness to discuss sexual intimacy *before* I posed such questions ». Elle n'obtiendra la collaboration que de neuf femmes sur 50, ce qu'elle a interprété à l'époque comme un sentiment d'inconvenance encore ressenti par ces femmes dans les années 1980⁷. Trente-cinq ans plus tard, les participantes de la présente recherche ont montré une ouverture variable aux questions sur « l'intime ». Âgée de 107 ans au moment de l'entrevue, Georgette n'a pas hésité à dire qu'elle avait eu des fréquentations chastes pendant dix ans tout en précisant qu'elle n'aurait pas marié son prétendant parce que « c'était un avocat » et qu'elle aimait mieux l'humanité des médecins, comme celle de son père. « Je ne me suis pas mariée parce que j'aimais trop mon père. Il y avait pas un homme qui pouvait l'approcher », dira-t-elle. Les jungiens y verront un fort complexe d'Électre qui a mené les deux filles de ce père médecin à rester avec lui toute leur vie pour remplacer leur mère décédée à un jeune âge.

Dans le groupe des nonagénaires (nées entre 1920 et 1926), Hélène dit avoir essayé une fois, en 1967, « par curiosité », mais la crainte d'une possible grossesse l'a empêchée de répéter l'expérience. En plus de la peur de l'opprobre familial, Hélène a dû subir la réaction paternaliste de son médecin :

⁷ Simon, *Never Married Women*, p. 104.

Un soir, je me suis essayée. J'ai eu tellement peur. Le lendemain, j'avais pas eu mes menstruations... la peur... s'il fallait... pis je restais avec ma mère. J'appelle le docteur [...] et je dis... Il dit, attend-moi je suis là dans cinq minutes. Il arrive et il dit, qu'est-ce que t'as fait? Je lui dit « ça ». Il dit. C'est ça, quand on joue avec le feu, on se brûle. Mais oui que je réponds, qu'est-ce que je peux faire? Là il dit je vais te donner une petite pilule. Tu vas la mettre en-dessous de ta langue et laisse la fondre et tu me donneras des nouvelles. Il savait bien que c'était pas « ça » pantoute. [...]

On entend bien l'ignorance dans laquelle ont été tenues les femmes de cette époque sur le sujet de la sexualité. Quant à Lucienne, malgré son iléostomie, elle dit avoir eu des « relations physiques » dans sa vie adulte, ajoutant cependant que « la maladie ça m'empêchait... je pouvais pas. » La pudeur a mis fin à l'exploration de ce sujet sensible. Quant à Marie, elle dit avoir cherché l'homme idéal toute sa vie. Se décrivant comme étant trop romantique et beaucoup trop timide, elle a déclaré que « les hommes n'ont pas réussi à m'apprivoiser ». Elle a ajouté : « j'espérais trouver quelqu'un pour partager... pas seulement sur le côté sexuel, c'était surtout pas pressant ce côté-là. Je trouvais qu'il fallait tellement d'idéal pour vivre, qu'il en fallait beaucoup. Et puis j'ai trouvé ça dans la peinture, le dessin ». Quant à Simone, elle dit simplement en riant n'avoir jamais été intéressée : « Je m'occupais pas de ça, j'avais pas le temps ». On remarque l'utilisation de mots comme « ça » ou d'une pause [...] dans la conversation pour suggérer le reste de la pensée. Elles ont fait preuve d'une certaine ouverture tout en restant discrètes sur les détails.

Les cinq octogénaires (nées entre 1928 et 1936) ont été un peu plus claires dans leurs propos. Monique n'était tout simplement pas intéressée. Estelle confirme n'avoir « jamais couché avec un homme. Je dis toujours que j'étais de la génération *faut être mariée pour coucher* » et c'est lorsque nous avons abordé le sujet de méthodes contraceptives que Ginette a dit à mots couverts : « La contraception? Ben non, parce

que... ». Par ailleurs, parler sexualité avec Madeleine était plus facile, même si la conversation s'est tout de même faite à demi-mot : « J'ai connu, oui, mais celles qui connaissent pas ça ont perdu quelque chose de beau, hein? C'est pour ça que j'avais dit, jamais que je passerais à côté [rires] ». Alice a eu un grand amour de jeunesse, un homme marié qui est décédé : « ça a pas duré des années et des années, mais c'était le grand amour, ah oui! ». Elle a « connu d'autres hommes », comme elle le dit, mais pas de relations durables : « C'est drôle j'ai toujours eu des chums qui vivaient pas ici. Ça m'empêchait pas de faire l'amour avec eux autres ».

Les conversations avec les septuagénaires (nées entre 1938 et 1943) se sont déroulées ouvertement sans aucune gêne. Certaines ont même rigolé en observant les précautions de l'intervieweuse. Trois d'entre elles ont dit ne pas avoir eu de relations sexuelles. Jeanne a renouvelé son vœu de chasteté annuellement avec les Oblates et Jacqueline a précisé n'avoir jamais vraiment aimé : « Je n'ai jamais senti le besoin d'avoir quelqu'un juste pour moi, non ». Rébecca a vécu une relation avec un homme marié pendant plusieurs années, mais pas de relation complète. Elle avait réfléchi aux conséquences et voulait garder le contrôle de sa vie : « je me réservais parce que j'étais certaine, une petite voix intérieure qui disait, si jamais tu partais enceinte, il va te sacrer là. [...] C'est moi qui étais le maître de ça. » Les plus jeunes du corpus ont parlé facilement des relations sexuelles. Gabrielle n'hésite aucunement à partager ses expériences de jeunesse : « Moi, avec ma gang, on était nettement en avance de notre temps. J'ai jamais été enceinte. C'est pas de ma faute [une période menstruelle par année]. [...] on couchait pour appeler les choses par leur nom ».

Cette analyse par tranches d'âges permet d'observer le changement progressif des mentalités tout en soulignant le caractère individuel de certaines femmes qui ont agi selon leurs convictions personnelles. En général, les plus jeunes étaient plus à l'aise de partager leur rapport à la sexualité, ce qui ne veut pas dire que les plus âgées étaient inexpérimentées, seulement plus discrètes. L'analyse confirme également la diminution de l'emprise de l'Église sur l'univers intime des femmes. Au chapitre 2, le tableau 2.3 indique que six participantes ne pratiquent plus, même si quatre d'entre elles sont croyantes et, selon leurs témoignages, elles ont été actives sexuellement, à divers degrés.

4.1.1 La démocratisation des moyens de contraception

Sur le plan social, l'arrivée de nouvelles méthodes de contraception change dramatiquement le portrait familial au Québec. À compter de la deuxième moitié des années 1960, près de 90 % des Québécoises « mariées » ont recours à une forme ou une autre de contraception⁸. Une enquête, menée à la suite de la publication de l'encyclique *Humanae Vitae* de Paul VI en 1968 sur le mariage et la régulation des naissances, a démontré que l'Église « ne contrôlait plus la fécondité des couples » et que seulement « 6 % des célibataires consultent un prêtre⁹ » sur cette question. La publication de cette encyclique aurait constitué un « point tournant » dans l'abandon de la pratique religieuse à cause de son manque de flexibilité sur la régulation des naissances¹⁰. L'arrivée de *la pilule* sépare le couple sexualité-procréation et donne aux femmes le contrôle de leurs

⁸ Baillargeon, *Brève histoire*, p. 182. Son analyse n'inclut pas de statistiques sur les femmes non mariées.

⁹ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec*, p. 537-538. Cette analyse ne précise pas l'âge des célibataires.

¹⁰ Perspective monde (16 juillet 2019), *Encyclique Humanae Vitae* [site internet], consulté le 17 novembre 2019, <http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?iddictionnaire=1855>

activités reproductives¹¹. Le tableau 4.2 recense les moyens de contraception utilisés par les participantes ainsi que les groupes d'âge.

Tableau 4.2 : Méthodes de contraception			
Méthode de contraception	Âge	Nombre de participantes	Nombre de participantes
Aucune contraception : fréquentations chastes ou sans acte sexuel complet	100+ : 1 90-99 : 3 80-89 : 3 74-79 : 2	9	14
Aucune contraception : hystérectomies (3) menstruations irrégulières (1) coût interrompu puis une hystérectomie pour raisons médicales (1)	100+ : 0 90-99 : 1 80-89 : 1 74-79 : 3	5	
Pilule anticonceptionnelle	100+ : 0 90-99 : 0 80-89 : 0 74-79 : 2	2	2
Refus de répondre	100+ : 1 90-99 : 0 80-89 : 0 74-79 : 0	1	1
Sujet non abordé directement	100+ : 0 90-99 : 1 80-89 : 0 74-79 : 0	1	1
	Total : 18	18	18

Lorsqu'elle s'appliquait, la question a été posée à savoir s'il y avait eu une grossesse avortée ou amenée à terme avec adoption et la réponse a été négative dans tous les cas. Cinq participantes ont subi une hystérectomie ou avaient des menstruations assez irrégulières pour qu'elles disent s'être senties à l'abri d'une possible grossesse. Ajouté aux neuf qui n'ont jamais eu de relations physiques complètes, cela nous mène à plus des trois quarts (78 %) d'entre elles qui n'avaient aucun besoin de mesures contraceptives. Deux ont confirmé avoir utilisé une « la pilule ». Par ailleurs, Colette était particulièrement en colère contre le côté sexiste des moyens de contraception. Encore

¹¹ Baillargeon, « Pratiques et modèles sexuels au XX^e siècle », p. 28.

aujourd'hui, elle en veut aux hommes de remettre la responsabilité aux femmes : « Le stérilet, pourquoi ils inventent pas ça pour les hommes? C'est toujours la femme qui paye pour. Ça me choque! Pourquoi ils donnent pas une pilule pour les hommes pour les rendre stériles [rires]. Toujours la femme qui paye pour, tout le temps ». Ces constats nous permettent de penser que la décriminalisation des moyens de contraception dans les années 1960 n'a pas eu un impact important dans la vie des célibataires de ce corpus. Qui plus est, la discussion sur leur sexualité, même pour celles qui ont été actives, n'a jamais provoqué une intensité émotionnelle comparable à celle évoquée par la passion des voyages, par la certitude d'avoir fait œuvre utile par son travail ou son bénévolat, ou dans les relations familiales et amicales.

4.1.2 La relation au lesbianisme

Aux États-Unis, au tournant du 20^e siècle, on nommait *Boston marriage* une relation stable et à long terme entre deux femmes qui vivaient ensemble¹². Selon le Collectif Clio, la révolution féministe des années 1970 coïncide avec la libération sexuelle que connaît l'Occident alors que « les femmes s'autorisent aussi à afficher librement leur désir de demeurer célibataires, de vivre avec d'autres femmes et, pour certaines, d'aimer des femmes¹³ ». Cependant, dans les années 1950 et 1960, les lesbiennes étaient ostracisées¹⁴. Une telle accusation portait non seulement atteinte à la réputation, mais elle était surtout un signe de déviance qu'elles partageaient avec les mères célibataires, les prostituées et les femmes qui se faisaient avorter. Dans les villages

¹² Simon, *Never Married Woman*, p. 101. Ce terme est apparu à la suite de la publication du roman d'Henry James, *The Bostonians*, paru en 1886, qui décrit entre autres la relation intime de deux femmes riches de Boston.

¹³ Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec*, p. 537.

¹⁴ Line Chamberland, *Mémoires lesbiennes : le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972*, Les Éditions du remue-ménage, 1996, p. 13-16.

ou dans les paroisses en milieu rural, il était plus ardu de se livrer à des « activités marginales¹⁵ ». Des femmes qui cohabitaient pouvaient devenir objets de curiosité comme, par exemple, les quatre sœurs Denault qui ont été soupçonnées de lesbianisme par des voisins parce qu'elles vivaient ensemble, « quatre femmes du même âge¹⁶ ». Les conjoints de même sexe seront reconnus en 1999 et les mariages gais, en 2004.

La problématique du lesbianisme a peu surgi au cours des entretiens, en partie parce que le guide d'entrevue n'incluait aucune question sur ce sujet, peut-être un préjugé inconscient de la part de la chercheuse. Ce n'est qu'après avoir mené plus de la moitié des entrevues que cette omission a été corrigée et le sujet abordé directement. Lorsqu'elles ont parlé de relations amoureuses, les participantes ont utilisé les mots prétendants, hommes ou copains, le tout au masculin. Aucun signe n'a laissé entrevoir un subterfuge pour cacher une autre réalité. Il a également été établi que la majorité des célibataires du corpus ont vécu seules. Celles qui ont partagé un lieu de résidence l'ont fait avec leurs parents ou une de leurs sœurs, sauf Jeanne qui habite depuis 40 ans avec une Oblate : « Quand on choisit de s'engager en église, on choisit aussi de vivre célibataire. » Jeanne renoue annuellement son vœu de chasteté. C'est sans aucune hésitation ou malaise que les femmes avec qui le sujet a été abordé ont répondu par la négative à la question.

Par contre, trois participantes ont soulevé elles-mêmes cette problématique. D'abord Claire qui a catégoriquement refusé de parler de ses relations intimes : « être célibataire, ça veut pas dire qu'on est lesbienne ». Est-ce qu'une accusation ou une perception de lesbianisme de la part de son entourage expliquerait son comportement

¹⁵ Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1989, p. 89.

¹⁶ Voir l'annexe 6 pour plus de détails sur les huit célibataires de la famille Denault.

défensif sur le sujet de la sexualité? Il n'y avait aucune ouverture de sa part sur cet aspect de sa vie. France, qui a beaucoup voyagé avec des femmes, a raconté qu'il lui était arrivé que certaines personnes aient pensé qu'elle et ses amies étaient *gaies*, mais elle dit avoir connu toutes sortes de gens dans sa vie et avoir « évolué plus vite que beaucoup d'autres ». Pour sa part, Gabrielle, de presque trente ans la cadette de Claire, a partagé la conversation qu'elle a eue avec une amie d'enfance sur le sujet :

Une amie de Kénogami que j'avais retrouvée à Montréal avant [son décès] me dit : tu peux me le dire, je peux mourir la semaine prochaine, tu peux me le dire. Toi, aimes-tu les femmes? J'ai dit non. Je les aime, j'aime les gars, j'aime les êtres humains, mais si tu veux savoir si je suis lesbienne, non, je suis pas lesbienne et si je l'étais, je te le dirais carrément. J'aurais rien contre ça. Elle dit, comme ça tu me le dis pas. Elle m'a pas cru.

On constate cependant que, même si elle n'a pas cru Gabrielle, son amie a osé lui poser la question et, pour sa part, Gabrielle a répondu franchement, ce qui est un signe du changement de mentalités à l'œuvre. Au moment d'écrire ces lignes, en 2019, la problématique ne se résume plus en termes de sexualité binaire, homme-femme, car nous vivons dorénavant dans un monde *multigenré*. Radio-Canada a d'ailleurs senti le besoin de publier en 2015 un *Petit lexique de l'identité sexuelle* « pour comprendre le vocabulaire entourant la réalité des personnes trans¹⁷ ».

4.2. La relation au mariage et à la maternité

En 1940, la féminité se définissait en relation au mariage et à la maternité, et la société s'attendait à ce que l'ensemble des femmes s'y conforment. Labrie confirme que l'association, « voire l'équation », féminité-maternité était constante : « [c]hez les femmes qui n'optent pas pour la vie religieuse, le fait de ne pas correspondre à ce modèle est jugé problématique, et même vu dans certains cas comme un danger pour l'ordre

¹⁷ *Radio-Canada* (3 décembre 2015), « Petit lexique de l'identité sexuelle » [site internet], consulté le 31 juillet 2019, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/752595/lexique-genres-identite-sexuelle>

social ou la nation¹⁸ ». En 1970, la Commission Bird apporte un éclairage intéressant sur l'évolution des mœurs depuis 1940 :

Elle [la jeune fille] partage l'opinion générale que, si une femme ne s'est pas mariée, ce n'est pourtant pas l'envie qui lui en a manqué, tandis que l'homme, lui, peut réussir qu'il soit marié ou non. Le mot de célibataire suscite des réactions très différentes selon qu'on l'applique à un homme ou à une femme, dans notre culture. Et ces attitudes sont encore renforcées par ses compagnons qui exercent sur elle l'influence la plus forte à ce stade de sa vie. La Commission estime qu'il est important de faire comprendre à l'adolescente qu'à notre époque, le mariage ne doit pas être sa seule préoccupation au cours d'une vie entière¹⁹.

Les participantes ont-elles vécu des pressions familiales ou sociales pour se marier? Comment se sont-elles perçues dans une société qui ne proposait que la vie religieuse en alternative au mariage? Est-ce que la non-maternité représentait un choix? Labrie a observé la difficile construction d'une « identité féminine » alors que « la destinée naturelle [était] d'être épouse et mère²⁰ ».

4.2.1 La relation au mariage

Dix-sept des 18 femmes interviewées disent n'avoir subi aucune pression de leurs parents pour se marier ou même se trouver un amoureux. Pour les parents de Claire née en 1915, le célibat de leur fille n'aurait pas créé de problèmes : « Si tu veux te marier, tu te maries et si tu veux pas te marier, ça te regarde ». Claude, la plus jeune des participantes, née en 1943, précise la réaction de ses parents par le fait qu'elle a eu des copains à partir de 17 ans. Gabrielle confirme en riant n'avoir jamais reçu de pression de sa famille pour se marier. Une des plus jeunes du corpus, elle conclut en disant : « Oh mon dieu, qu'ils auraient pas été bienvenus ». Comment expliquer cette situation? À une

¹⁸ Labrie, « Être femme sans être mère : histoires de Québécoises sans enfant nées entre 1930 et 1950 », Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 2015, p. 6.

¹⁹ *Rapport de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada*, Information Canada, Ottawa, 1970, p. 200.

²⁰ Labrie, « Être femme sans être mère », p. 4.

époque où le mariage était encore la norme sociale acceptée, on peut certainement penser que la plupart des parents, s'ils n'en ont pas parlé à leurs filles, auront discuté de la situation entre eux. Pourquoi n'ont-ils pas exprimé de réserves, s'ils en avaient, quant au célibat de leurs filles? Se pourrait-il que des participantes aient oblitéré ces conversations de leur mémoire ou réinterprété leur passé?

La spécialiste de l'histoire orale, Florence Descamps, réfère au souvenir comme à une construction de l'esprit, « une représentation *actualisée* du passé » [nos italiques]²¹. Pour Denyse Baillargeon, il s'agirait d'un « mélange de vécu et d'appris, de vrai et d'imaginaire [...] [qui] hante les souvenirs des témoins et jalonn[e] inévitablement leur discours²² ». Assez de temps s'est-il écoulé depuis la jeunesse des participantes pour qu'elles aient actualisé la réaction de leurs parents à celle de parents du 21^e siècle qui n'ont plus les mêmes pouvoirs d'intervention dans la vie de leurs enfants devenus adultes?

Quoi qu'il en soit, la seule exception est celle de la mère d'Estelle qui a dit à ses deux filles lorsqu'elles ont atteint la vingtaine que « ça presse pas le mariage, mais de grâce, faites pas des vieilles filles ». Estelle affirme que cette dernière ne lui aurait jamais reparlé de ce sujet. S'il y a eu stigmatisation du statut de célibataire, il ne semble pas venir des familles. Ainsi, 15 participantes sur 18 ont déclaré qu'elles se seraient mariées si la situation avait évolué différemment, la vie sociale entre 1940 et 1970 étant structurée autour du couple et de la famille. Les participantes ont connu une autre trajectoire de vie, par choix ou non. Les principales raisons sont déclinées dans le tableau 4.3.

²¹ Florence Descamps, *Les sources orales et l'histoire : récits de vie, entretiens, témoignages oraux*, Rosny-sous-Bois, Éditions Bréal, 2006, p. 53.

²² Denyse Baillargeon, « Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre », *Recherches féministes*, vol. 6, n° 1, 1993, p. 60-61.

Tableau 4.3 : Relation au mariage			
Motifs de non-mariage	Âge	Nombre de participantes	Sous-total
Pas rencontré le bon	100+ : 1 90-99 : 1 80-89 : 1 74-79 : 2	5	15
Amoureux déjà marié	100+ : 0 90-99 : 0 80-89 : 2 74-79 : 2	4	
Aurait voulu se marier, mais : amoureux ne voulait pas d'enfant; amoureux trop mesquin; devoir vivre avec la belle-famille	100+ : 0 90-99 : 0 80-89 : 1 74-79 : 2	3	
Ne voulait pas laisser son père / sa mère	100+ : 1 90-99 : 1 80-89 : 0 74-79 : 0	2	
Amoureux décédés jeunes (la même participante a vécu le décès de deux amoureux)	100+ : 0 90-99 : 1 80-89 : 0 74-79 : 0	1	
Jamais voulu se marier : trop occupée; pas intéressée; célibat consacré	100+ : 0 90-99 : 1 80-89 : 0 74-79 : 2	3	3
	Total : 18		18

Ces chiffres pourraient nous laisser croire que la grande majorité des participantes ont subi leur destin, mais il semble important de moduler les catégories en découvrant le sous-texte, en écoutant ces femmes raconter leur histoire dans leurs mots. Par exemple, Estelle confie que se marier n'était pas un but : « si ça se présente, OK, si ça se présente pas, ça va faire pareil. » À 46 ans, elle a décidé qu'elle en avait assez d'avoir cette pression, aussi minime ait-elle été : « c'est fini cette affaire-là. Ça menait à rien. [...] On était amis depuis au moins 10 ans, mais j'ai découvert par la suite qu'il était plutôt homosexuel. [...] Ceux que j'aurais peut-être mariés, ils voulaient pas de moi et ceux qui voulaient de moi, j'en voulais pas. C'est tout un trouble ».

Estelle n'est pas seule à avoir connu des hommes qui ont caché leur homosexualité. Dans son enquête, Labrie a interviewé une femme qui a vu deux de ses relations s'arrêter « après la révélation de l'homosexualité de son conjoint ». Après avoir mis plusieurs années avant d'accepter de rencontrer d'autres hommes, elle aurait dit « les gars c'est assez, j'en veux pu », un peu comme Estelle l'a fait²³. Claude fait écho à Estelle : « Il y a eu des copains, c'était plus des copains que des amoureux. J'ai eu une demande en mariage que j'ai refusée, mais de ceux que j'aimais, j'ai pas eue. »

En cela, Claude, Estelle et Claire reflètent le témoignage d'une femme née en 1880 qui expliquait ainsi les raisons de son célibat : « pour me marier, il faut aimer, puis ceux que j'aime ne viennent pas, et ceux qui viennent ne m'intéressent pas. [...] on ne me fera pas croire que toutes celles de mon temps restaient chez elles près de leurs parents en attendant le prince charmant. Il y en avait comme nous qui ont connu l'autonomie²⁴ ». Aujourd'hui, ni Estelle ni Claude n'ont de regret, car elles ne se sont jamais définies en relation au mariage. Ni Gabrielle d'ailleurs : « J'ai jamais été seule, j'ai été sans mari, c'est différent ». Elle ajoute que « si l'occasion s'était présentée de me marier, j'avais rien ni contre ni pour », et ajoute en riant « comme je dis toujours, il y en a plus de mariés que de contents ». Ces femmes ne s'identifiaient pas par rapport à leur statut matrimonial. Elles ont eu une vie remplie par la profession, les amitiés, la famille, les loisirs. L'amour aurait été bienvenu, mais pas à n'importe quel prix. Madeleine, âgée de 88 ans, résume ainsi la pensée de celles qui n'étaient pas prêtes à changer leur vie à n'importe quel prix :

Moi je sentais pourquoi je m'étais pas mariée. [...] D'abord, moi j'en ai eu des amis, mais j'étais jamais prête. [...] j'avais rencontré un beau monsieur, bien gentil [...] J'ai hésité par deux fois. J'ai cassé, j'ai repris... Après ça, j'ai dit non. C'était l'histoire qu'il était jamais là. [...] Pis aussi,

²³ Labrie, « Être femme sans être mère », p. 105.

²⁴ Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec*, p. 260-261.

je commençais à gagner ma vie, les plus vieilles étaient parties, je me sentais responsable de mes parents [...] puis mon père meurt en 69 et puis là encore je me sentais encore plus proche de ma mère. [...] On enviait celle qui était assise [sur le balcon] avec son chum, mais entre ça et en trouver un à notre goût, c'était différent.

À l'opposé serait-il possible que « celles qui étaient assises avec leur chum » enviaient elles aussi la vie des Madeleine, Claude et Estelle? France a fait partie de celles qui n'ont jamais voulu se marier : « C'était entendu que je me mariaais pas. Dans la famille, ça se mariait pas tant que ça. Ça se mariait tard. C'est peut-être pour ça que j'ai pas été poussée à me marier. » D'après elle, dans les années 1950 et 1960, plusieurs femmes se sont mariées pour les mauvaises raisons.

Il y en a qui se sont mariées pour coucher avec les garçons, il y en a d'autres qui se sont mariées pour avoir de l'argent [...]. Il y en a qui se sont mariées pour les apparences, le standing, madame! Il y en a beaucoup qui sont parties parce qu'elles avaient des grosses familles et elles voulaient prendre leur liberté. [...] C'est pour ça qu'il y a eu beaucoup de divorces. C'était pas toujours l'amour. C'était par intérêt. [...] mais c'était un petit peu comme ça, d'avoir la liberté en restant célibataire.

Il y a aussi celles que ça n'intéressait pas du tout, comme Jacqueline qui déclare que « les hommes qui m'ont approchée, je les ai toujours considérés comme des frères plus que comme des compagnons. J'ai jamais pensé à me marier ou quoi que ce soit ». Lucienne et Simone ont répété plusieurs fois pendant leur entrevue qu'elles n'avaient pas le temps. Pour Lucienne, « avoir un chum, c'est du temps. Ça donnait rien d'essayer, ça m'intéressait pas » alors que Simone a affirmé sans ambages, « je voulais rien savoir ». Elle dit qu'elle n'avait pas de temps à consacrer à ça. Par contre, Hélène n'a pas vraiment décidé de ne pas se marier : « Être célibataire est une obligation. Moi, je suis tu-seule, je n'ai pas le choix. Je peux pas laisser maman toute seule. [...] À mesure que les autres partaient, il fallait que je prenne soin de ma mère. » Elle affirme avec humour que si elle

avait voulu se marier, elle aurait « fait la chasse et j'en aurais trouvé un ». Refusant de se considérer comme une victime, elle a fait preuve d'agentivité quant à sa trajectoire de vie, aussi décevante se soit-elle révélée.

4.2.2 La relation à la maternité

Nous avons vu dans la section précédente que la majorité des célibataires auraient probablement accepté de se marier si elles avaient rencontré la bonne personne. L'équation mariage-maternité étant si présente dans la norme sociale, est-ce qu'on pourrait inférer qu'elles auraient aussi désiré des enfants? Le tableau 4.4 résume les principaux éléments de réflexions en lien avec l'âge des participantes.

Tableau 4.4 : Relation à la maternité		
	Âge	
Aurait voulu des enfants	100+ : 1 90-99 : 2 80-89 : 2 74-79 : 3	8
N'y a pas vraiment réfléchi C'est arrivé comme ça Ça ne m'intéressait pas vraiment Peur de l'accouchement	100+ : 0 90-99 : 0 80-89 : 0 74-79 : 4	4
N'a jamais voulu d'enfant	100+ : 0 90-99 : 0 80-89 : 1 74-79 : 1	2
N'a pas répondu à la question	100+ : 1 90-99 : 1 80-89 : 1 74-79 : 1	4
	Total : 18	18

Huit participantes ont déclaré avoir désiré des enfants, mais, encore une fois, il faut nuancer les propos. Bien que Georgette (107 ans) aurait aimé en avoir, elle précise aussitôt « mais pas d'homme » ajoutant avec quelques larmes « quand je vois mes amies, je suis jalouse ». Elle est triste de ne pas avoir de descendance. Âgée de 93 ans au moment de l'entrevue, Lucienne abonde un peu dans le même sens, mais on constate

qu'elle est née trop tôt : « sortir avec les gars, ça m'intéressait pas. Pis j'aurais voulu avoir des enfants, mais on n'avait pas le droit, ça aurait été péché mortel ». Qui plus est, elle aurait eu un enfant seule si cela avait été socialement acceptable : « oui, j'aurais aimé ça ». Pour sa part, Rébecca regrette ne pas avoir eu une grosse famille : « à 16 ans, je disais à ma mère que je voulais me marier et avoir 7, 8, au moins une équipe de hockey. Ma mère disait commence par en avoir un [rires]. Ça m'a jamais rebuté qu'on soit nombreux. Si j'avais pu rencontrer l'homme de ma vie ».

En réponse à la question à savoir si elle avait été soulagée de ne plus pouvoir avoir d'enfants après son hystérectomie, Jacqueline a répondu : « Non, parce que j'ai toujours eu des enfants, des bébés à m'occuper avec la famille. [...] Je l'ai toujours eu, je l'ai toujours vécu. Alors je me dis, non ». Claude, née en 1941, affirme que ce sont les circonstances qui ont fait qu'elle n'a pas eu d'enfants. Son premier amour de jeunesse souffrait d'épilepsie et n'en voulait pas. Comme le mariage était « pour avoir des enfants », elle a donc décidé de prioriser sa carrière tout en se disant que si elle rencontrait quelqu'un qui voulait des enfants, elle se marierait. À 32 ans, à cause d'un problème de santé, elle a subi une hystérectomie. Ce fut une des périodes les plus difficiles de sa vie : « quand je suis arrivée à la conclusion que je n'aurais pas d'enfant, ça m'a fait quelque chose... me faire opérer et de me dire maintenant Claude, t'as jamais choisie de pas avoir d'enfant, tu ne peux plus n'avoir. Ça c'était une espèce de deuil de ne pas avoir d'enfant ».

Claude est la seule participante à avoir parlé d'un deuil face à la maternité. C'est aussi la seule avec qui il a semblé pertinent d'aborder le sujet de l'adoption. Elle a été très catégorique : « on n'adopte pas d'enfants quand on n'est pas deux pour les élever... C'est

déjà assez difficile pour des enfants pour s'établir dans la vie sans leur enlever des chances en partant parce qu'ils vont avoir juste une personne pour s'occuper d'eux autres. Pour moi, c'était même pas à considérer ». Cette réflexion concorde avec une des conclusions de la recherche de Labrie à savoir que les participantes « avaient en commun de ne pas avoir tenté de remédier à leur non-maternité » par l'adoption²⁵. Il faut ajouter que cela était impensable pour une femme seule entre 1940 et 1970.

À l'opposé, deux participantes ont été catégoriques dans le refus de la maternité. La situation d'Alice était typique des grosses familles. Sa mère a eu 17 enfants et l'a retirée de l'école pour qu'elle s'occupe des plus jeunes : « J'en voulais pas. J'ai eu des chums et je te garantis qu'il était pas question. C'est pour ça que le plus beau jour de ma vie, c'est quand j'ai été opérée [hystérectomie à 35 ans, à cause d'un problème de santé] ». Quant à Monique, c'était aussi très clair : « Je voulais pas, c'est tout. À part ça, j'ai eu une hystérectomie [à 29 ans à cause d'un fibrome] et je pouvais pas avoir d'enfants. Le chirurgien m'a demandé par trois fois si je sortais sérieusement. Ça aurait été un problème. J'ai dit non ».

Quatre participantes avaient des sentiments mitigés face à la maternité. Jeanne avait entendu sa mère raconter ses accouchements : « ça avait pas été facile. Ça m'avait toujours marquée. J'ai toujours eu en arrière de moi... c'est pas drôle de mettre au monde un enfant. C'est comme si ça me disait tout le temps, t'es pas obligée de te mettre dans le trouble ». D'autres ont partagé ne pas y avoir réfléchi sérieusement, que « c'est arrivé comme ça ». Dans son analyse, Labrie fait remarquer que « les femmes rencontrées attribuent très souvent leur non-maternité au destin, même si elles souhaitaient avoir des

²⁵ Labrie, « Être femme sans être mère », p. 150.

enfants²⁶ ». Près de la moitié ont dit qu'elles auraient aimé en avoir si l'occasion s'était présentée. Cependant, cette non-maternité n'a jamais été nommée comme un drame personnel. Dans sa maison de retraite, Marie se dit aujourd'hui soulagée de ne pas faire partie de ces femmes qui semblent toujours en carence de nouvelles de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Par contre, plusieurs ont des relations privilégiées avec des nièces. Estelle les a amenées lors de son tout premier voyage en Europe : « Je partais pour la France, comme de raison. J'ai mis 6 mois à le préparer. Je suis partie avec une nièce de 18 ans et une de 11 ans. J'ai loué une voiture. Mon itinéraire était tout, tout préparé. [...] On a fait un TRÈS beau voyage. On arrive toujours à Paris. [...] J'ai fait la Bretagne, la Loire, la Côte d'Azur, une pointe en Italie, une pointe en Suisse ». Elle a profité d'une rétroactivité salariale pour faire plaisir à ses nièces.

D'autres ont fait des escapades moins éloignées, mais tout aussi importantes pour le maintien des liens familiaux. Madeleine raconte que « dans le temps du Carnaval, j'amenaient des neveux et mes nièces à Québec chez ma sœur. Je les amenais voir la parade, les courses de chiens. C'était une fin de semaine extraordinaire pour eux autres. Ils s'en rappellent encore ». Nous savons que Claude apporte une aide financière aux enfants et aux petits-enfants de ses frères et sœurs pour leur éducation. Elle est aussi consultée assez régulièrement pour des sujets plus difficiles à aborder avec des parents, comme la planification d'une première grossesse. Quant à Jacqueline, elle représente toujours le cœur de la famille : « j'ai des nièces et des neveux qui m'appellent. Quand elle [leur mère] partait, elle était agent[sic] de bord, elle partait 8-9 jours et les enfants arrivaient à la maison. Des fois, ils m'appellent maman. Je les ai élevés ».

²⁶ Labrie, « Être femme sans être mère », p. 143.

4.3 Avec le recul

Après environ deux heures d'entrevues, nous entrons dans la partie la plus subjective de la rencontre. À cette étape, en général, une certaine intimité s'était installée. Elles avaient partagé des renseignements objectifs sur la taille de leur famille, leur éducation, leur profession et elles avaient ouvert la porte sur un univers plus intime sans toutefois entrer trop profondément dans les détails. Il était temps d'aborder le cœur de la recherche : où en sont-elles avec cette trajectoire de vie? Quels en ont été les éléments les plus positifs et les plus négatifs? Y a-t-il eu un carrefour qui a modifié leur parcours? Les études sur les célibataires des siècles passés ne pouvaient répondre à ces questions. En effet, rappelons-nous qu'elles sont basées sur les écrits de célibataires pour la plupart érudites allant du 17^e au tournant du 20^e siècle (Guilpain; Beauvalet-Boutouyrie; Chambers-Schiller; Jeffreys) ou sur des recensements ou des actes notariés (Fortin; Stairs; Farge et Klapisch-Zuber; Renaud; Bell et Yans). Il est donc impossible de valider les perceptions véhiculées au fil des écrits avec les principales intéressées. Avec l'histoire orale, il est devenu possible d'entrer en contact direct avec les personnes interviewées. Dans le cadre de son étude sur la non-maternité, Labrie a rencontré des femmes célibataires nées entre 1930 et 1950 qui ont fourni des renseignements précieux, mais comme elle concluait elle-même en 2015 : « Nous en savons encore très peu sur le célibat féminin laïc, en particulier d'un point de vue qualitatif. L'évolution du mode de vie des célibataires au fil du 20^e siècle mériterait certainement une étude approfondie, car la démocratisation des moyens de contraception semble avoir contribué à modifier substantiellement la définition populaire du célibat ».

La présente recherche répond en petite partie à son appel, mais elle est surtout en continuité avec celle de Simon qui a étudié les trajectoires de vie de 50 célibataires américaines nées entre 1884 et 1918. Elle dit avoir écrit *Never Married Women* afin que les autres membres de notre société puissent découvrir la diversité de leurs expériences et de leurs perspectives : « It is only by immersion in this variety that one can begin to comprehend the discrepancy between popular images of ‘old maids’ and the actualities of single women’s daily lives²⁷ ».

4.3.1 Les éléments positifs et négatifs de la vie de célibataire

Liberté! C’est le mot qui a été utilisé le plus souvent et le plus spontanément pour nommer l’élément positif : liberté de prendre ses propres décisions ou de ne pas en être redevable; liberté de ne pas se rapporter à quelqu’un; liberté de vivre seule. Pour Rébecca, qui a vécu avec sa mère et sa sœur célibataire jusque dans la quarantaine, « le pire de vivre avec quelqu’un, c’est de pas avoir d’intimité, toujours un témoin ». Elles sont plus d’une à avoir précisé qu’elles aimaient manger seules au restaurant ou qu’elles n’avaient pas peur de le faire, car cela leur permettait de rencontrer des gens, d’engager la conversation, « ce qu’on ne fait pas lorsqu’on est deux », comme le dit Madeleine. Quatre participantes ont été surprises par la question. Estelle répond avoir vécu normalement alors que pour Simone « rien n’a été facile, rien m’a dérangé. On prenait ça à mesure ». Hélène aurait aimé se marier, avoir des enfants, voyager. Elle a plutôt vécu une vie qui correspond au stéréotype sur les célibataires, c’est-à-dire qu’elle s’est « sacrifiée » pour prendre soin ses parents, car ses frères et sœurs ont fondé des familles. Cependant, à 90 ans, elle se dit chanceuse, car elle voit ses amies veuves qui ne savent pas comment être dans la solitude. France a la même pensée : « Je me considère chanceuse parce que

²⁷ Simon, *Never Married Women*, p. ix.

j'ai sorti beaucoup. Ceux qui sont casanières, ce doit être plus dur. Quand on est habitué de sortir, on sait où aller. Il y a des gens qui ont été mariées, quand elles tombent veuves, elles sont perdues. [...] On est chanceux d'avoir été habituées de connaître ça ».

Qu'en est-il alors des éléments négatifs? Six participantes ont été incapables d'en nommer. La réflexion plus fine semble différer avec l'âge. Simone et Gabrielle partagent plusieurs caractéristiques de vie. Elles sont nées en région, de familles de 12 et 14 enfants respectivement, ont vécu leur vie adulte à Montréal et ont travaillé dans le milieu hospitalier. Pour Simone (97 ans), « rien n'a été facile et rien ne m'a dérangé, on prenait ça à mesure » alors que Gabrielle (75 ans) répond d'abord « je réfléchis et ça me vient pas » pour ajouter que « récemment, peut-être, je vois des couples qui se tiennent la main et qui marchent et je dis, coudon, il y en a, ça existe [...] Je peux dire que ça [la complicité], ça me manque [larmes]. Pas dramatiquement, mais honnêtement ». Dans un courriel envoyé quelques jours après notre rencontre, elle a ajouté : « Un retour en arrière [l'entrevue] intéressant... Je me rends compte que j'ai toujours été RESPONSABLE [ses majuscules] de mes choix sans aucun regret ».

Simone dit avoir été très occupée par ses sœurs et ses neveux et nièces qui ont eu besoin d'elle à certains moments tout au long de sa vie. La plus âgée de sa fratrie, Simone témoigne de liens « tricotés serrés » avec sa famille alors que Gabrielle est née dans une génération qui commençait à se « détricoter » et à privilégier l'individualité. En vingt ans, la société avait changé de visage. Ginette aussi admet avoir manqué la « complicité avec une personne en particulier ». De façon beaucoup plus prosaïque, quelques-unes ont parlé de la difficulté de se faire accompagner dans les réceptions et les mariages ou d'aller

patiner ou danser. Dans un courriel envoyé quelques jours après l'entrevue, Claude a désiré ajouter quelques mots sur son passage de la quarantaine :

C'est comme si j'avais réalisé, tout à coup que la moitié la plus productive et excitante de ma vie se terminait et que j'entrais dans une deuxième phase ou je serais de moins en moins énergique, et attirante. Ce fut une période de déprime que je croyais être la seule à vivre. Toutefois, lorsque j'en ai parlé à des amies célibataires comme moi, après en être revenue et avoir constaté que la vie continuait comme avant, elles m'ont dit avoir vécu la même chose.

Pour France, les aspects négatifs ont plutôt fait leur apparition récemment : « Le négatif, c'est juste maintenant, si je suis malade, j'ai quelques amies qui vont venir faire un tour, mais c'est difficile, tu peux pas demander à tes amies d'être tous les jours avec toi. C'est pas comme un couple. Si un est malade, l'autre en prend soin, mais quand t'es toute seule, il faut que tu prévoies ».

Ce fut assez surprenant d'observer la difficulté de plusieurs participantes à nommer un seul élément négatif²⁸. Trois pistes de réflexion se sont alors imposées. En premier, le processus de recrutement. Est-ce que des célibataires qui ont souffert de leur statut auraient tout simplement refusé de collaborer à ce type de recherche? Cela était arrivé au cours d'une pré-enquête qui portait sur la Sainte-Catherine et le stéréotype de la vieille fille. Trois femmes célibataires avaient décliné une demande d'entrevue en disant « je veux pas parler de ça », *ça* étant la fête de la Sainte-Catherine, patronne des vieilles filles et leur opinion sur le stéréotype de la vieille fille.

Selon Descamps : « [s]ans illusion sur l'issue finale, il nous semble que le témoin cherche surtout un lieu pacifique d'attestation, d'écoute et de reconnaissance de lui-

²⁸ Il faut préciser ici que, bien qu'un tel processus d'entrevues puisse raviver des émotions négatives liées au passé, ce qui est arrivé à quelques reprises, nous n'étions pas en contexte thérapeutique et il n'était pas approprié d'insister pour obtenir plus de renseignements. Un appel a été fait à chaque participante au lendemain des rencontres pour s'assurer de leur bien-être et leur offrir du soutien, au besoin.

même; enregistrée ou filmée, c'est la trace de son existence ou de son œuvre qu'il espère transmettre »²⁹. Lorsque quelqu'un désire nous photographier, notre premier réflexe est souvent de bien paraître. On ne veut pas « montrer » nos défauts. Il y a peut-être un peu de cela dans la difficulté à nommer les moments les plus éprouvants d'une trajectoire de célibataire. La seconde piste porte sur le processus d'entrevue. Est-ce que cette difficulté à nommer les éléments négatifs de leur vie provenait du fait que nous avons passé quelques heures à raviver des souvenirs pour la plupart heureux? Les drames (maladie; retrait de l'école; décès d'un amoureux; non-réciprocité d'un sentiment amoureux) vécus dans leur jeunesse ont suscité peu d'émotions ou de larmes. Elles semblaient avoir fait la paix avec leurs peines, et ce, depuis longtemps. Finalement, la dernière piste de réflexion vient de Claire pour qui la question n'avait pas réellement de sens. « Être célibataire, c'est normal » a-t-elle déclaré catégoriquement. Même si Claire était sur la défensive en émettant cette opinion, cela confirme tout de même une perception d'élargissement de l'espace social alloué aux célibataires de cette génération.

4.3.2 Un moment charnière

En réponse à la question à savoir s'il y avait eu un moment particulier où elles ont réalisé qu'elles étaient des femmes célibataires, huit des 18 participantes ont répondu n'avoir jamais connu un tel moment. Pour Simone, « ça allait au fil des années ». Pour la majorité, le parcours d'une femme célibataire n'a pas été un poids à porter, sans pour autant avoir été une décision murie ou une grande joie. C'est leur vie, comme l'a été celle des femmes qui ont suivi un autre chemin. Par ailleurs, la foi a joué un rôle prépondérant pour trois célibataires. Pour Marie, le moment charnière est sans contredit cet épisode

²⁹ Florence Descamps, « Et si on ajoutait l'image au son? Quelques éléments de réflexion sur les entretiens filmés dans le cadre d'un projet d'archives orales », *Bulletin de liaison des adhérents de l'AFAS*, n° 29 (2006), p. 15.

survenu dans sa quarantaine où elle aurait vécu une expérience spirituelle si forte qu'elle lui procure encore, à 94 ans au moment de l'entrevue, une paix profonde et une grande joie. Ginette et Jeanne ont pratiqué le célibat laïque par conviction. Jeanne dit que quelques années après avoir « accepté l'invitation du père Poirier » à devenir une Oblate, elle a réalisé qu'elle était heureuse et qu'elle était à sa place dans la vie. À quelques mois de son 80^e anniversaire, elle se disait épanouie et « d'une certaine manière aussi [...] aimée du monde ». Pour Ginette, le moment important a été de laisser son statut officiel d'Oblate. Bien qu'elle soit toujours affiliée à cette communauté, elle affirme « être heureuse dans la vie et ça, ça dépend de moi ». Elle constate que parmi ses amies proches, « il y en a pas beaucoup qui ont pas la foi. [...] On a une forme de langage, de phrases ou de perceptions de la vie, juste voir la vie. Moi j'appelle ça avoir une philosophie de la vie positive ».

Quatre participantes ont subi une hystérectomie à cause de problèmes de santé, un nombre assez élevé. Cette intervention chirurgicale semble avoir été un moment charnière pour deux d'entre elles. Alice, qui a élevé les enfants de sa mère, a déclaré plus d'une fois au cours de l'entrevue que ce fut le plus beau jour de sa vie qui l'avait libéré à jamais de cette peur d'être enceinte. Pour sa part, Claude s'est concentrée sur sa carrière après cette opération. Si elle avait eu des enfants, elle aurait voulu leur consacrer toute l'énergie qu'elle a mise à sa carrière. Par contre, cette opération n'a rien changé aux vies de Jacqueline et Monique pour qui les relations amoureuses n'ont jamais pris une grande place.

4.3.3 Un dernier regard sur leur vie

Finalement, quel regard posent-elles sur leur vie? La majorité des femmes ne se sont pas identifiées à leur statut de célibataires. Claire, Estelle et Gabrielle insistent sur le fait qu'être célibataire, « c'est être comme les autres, c'est normal ». Pour Claude, ce statut n'a aucun rapport avec son identité en tant que femme. Elle a connu des passages ardues liés à sa non-maternité et au vieillissement, mais elle ne relie pas ces difficultés au fait d'être célibataire. Madeleine affirme que si elle devait recommencer, elle referait la même chose. Elle dit s'être valorisée avec tous ses projets : « tout ce que j'ai fait me sert encore aujourd'hui. Il faut aller plus loin. C'est toujours comme ça que je vois demain. Faut avancer ». Rébecca utilise une jolie formule pour résumer sa vie : « je n'ai pas choisi mon célibat, mais je ne l'ai pas subi non plus ».

Colette, Lucienne et Georgette ajoutent que c'est arrivé comme ça, « le hasard ». Simone partage tristement ne pas comprendre pourquoi ses frères et sœurs sont « partis » et qu'elle reste seule. Elle dit, cependant, n'avoir jamais connu de moments de révolte et qu'elle n'est pas à plaindre : « Ils me disent souvent, tu t'ennuies pas? Pourquoi je m'ennuierais. [...] Il y en a qui disent qu'ils s'ennuient parce qu'ils restent au téléphone à attendre. Personne appelle. Moi, je pense pas à ça. Je me dis, ils sont tous occupés. Quand ils appellent, je suis contente. J'en demande pas plus ». Aucune des 18 participantes n'est réellement seule. Elles ont toutes une garde rapprochée principalement composée d'amies pour plusieurs d'entre elles et d'une sœur, d'un frère, d'une belle-sœur ou de neveux et nièces pour la vaste majorité. Les nombreux appels qui ont ponctué les entrevues en témoignent.

En résumé

Nous vivons depuis longtemps avec une conception mentale selon laquelle le terme *célibataire* se définit en opposition au mariage ou à la vie religieuse. La production historiographique et les rencontres avec ces 18 femmes sur le sujet ont permis de découvrir les trajectoires intimes de femmes qui ont suivi une troisième voie qui ne se définit pas en rapport au mariage ou comme une déviance à la norme sociale. Elles ne l'ont pas fait consciemment. Elles ne se sont pas dit, *je vais ouvrir une nouvelle voie pour les femmes comme moi*. Sans le savoir, elles ont fait preuve d'agentivité parce que c'est ce que leur vie demandait et qu'il y avait une ouverture pour le faire. Les mentalités changeaient si rapidement après la Seconde Guerre mondiale qu'elles ont simplement saisi les occasions qui s'offraient à elles. Entre 1940 et 1970, la quête pour cette troisième voie a connu une nette progression dans la vie professionnelle et sociétale des participantes. Même si les changements ont tardé à se faire dans l'aspect intime des célibataires, nous avons tout de même observé un certain décalage entre les représentations culturelles et la réalité de ces femmes.

Nous avons ainsi constaté que presque la moitié d'entre elles ont eu une vie sexuelle, à divers degrés, au cours de cette période. Les plus jeunes ont certainement pris part à la révolution sexuelle qui a fait sauter les normes sociales, mais certaines de leurs aînées, nées dans les années 1920 et au début des années 1930, ont participé à l'élargissement de leur espace intime. Nous avons observé un changement progressif des mentalités ainsi qu'une diminution de l'emprise de l'Église sur la vie intime des femmes. Parallèlement, nous avons vu que 14 participantes sur 18 ont indiqué n'avoir jamais eu besoin de méthodes contraceptives pour des raisons de santé ou d'abstinence et que

seulement deux d'entre elles ont eu recours à la pilule anticonceptionnelle. La relation à la sexualité n'a jamais évoqué la passion comme ont pu le faire les voyages ou le travail.

Par ailleurs, il n'y a que trois participantes qui ont déclaré n'avoir jamais voulu se marier. Cinq n'ont pas trouvé la bonne personne avec qui partager sa vie, quatre ont fréquenté un homme marié, trois ont refusé les conditions imposées par leur prétendant, deux n'auraient pu laisser un parent seul et une a connu le décès de deux amoureux avant le mariage. Plusieurs insistent pour dire que le fait de se marier n'était pas un but en soi et deux ont affirmé que si elles avaient réellement voulu se marier, « elles auraient trouvé ». Huit d'entre elles ont déclaré avoir voulu des enfants, et ce, tous âges confondus. Une participante a fait référence à un deuil en parlant de sa non-maternité.

Le mot *liberté* est revenu constamment. Plusieurs se sont comparées avec leurs amies mariées en notant que ces dernières n'étaient pas nécessairement plus heureuses qu'elles et avaient certainement moins de liberté. Cependant, c'est dans la vieillesse que survient la nostalgie d'une présence masculine de longue date, d'une complicité avec une autre personne. La majorité des participantes ont peiné à nommer un élément négatif à la vie de célibataire. Trois pistes de réflexion se sont alors imposées : un processus de recrutement qui aurait écarté celles qui ont mal vécu leur statut de célibataire; un processus d'entrevue qui aurait surtout fait remonter des souvenirs heureux à la mémoire et qui aurait généré de la difficulté à se remémorer des moments négatifs de leur vie; une question qui n'avait pas de sens pour une participante et qui confirme un changement de paradigme sur la façon de voir les célibataires, non pas comme des femmes non mariées, mais tout simplement comme des femmes.

Conclusion

J'ai jamais été seule, j'ai été sans mari, c'est différent.
Gabrielle, 2017

La présente recherche a été entreprise, d'une part, pour comprendre la genèse de la vision stéréotypée des femmes qui ont vécu des trajectoires hors du mariage et de la maternité, celles communément appelées les *vieilles filles*. D'autre part, les entrevues menées avec 18 célibataires québécoises se voulaient également un devoir de mémoire en donnant une voix à des oubliées des synthèses historiques. Afin de présenter un portrait qualitatif des trajectoires de vie de 18 femmes, cette étude a cherché à déterminer leurs contributions à la société québécoise au cours de la période allant de 1940 à 1970 et, le cas échéant, la manière dont ces contributions se sont effectuées.

La production du bilan historiographique a permis de découvrir un nouvel axe de réflexion sur les femmes célibataires. En effet, aux 17^e, 18^e et 19^e siècles, certaines érudites refusaient de définir leur vie par rapport à celle des femmes mariées ou des religieuses. Dans leurs écrits, elles ont plaidé pour la liberté d'occuper un espace autre que celui généralement accepté pour les femmes. Elles désiraient étudier, rendre service à la communauté, avoir un commerce ou se dévouer à la prière hors d'une communauté. Elles réclamaient la liberté d'agir qui était accordée aux hommes non mariés ou religieux. Ce bilan a fait ressortir les notions d'agentivité et d'expression du pouvoir féminin qui forment la base théorique de cette étude. Ces concepts ont enrichi l'analyse des entrevues tout en facilitant l'observation de points de rencontre et de rupture entre les trajectoires des célibataires et la trame narrative de l'histoire des femmes.

L'enquête d'histoire orale a été choisie comme méthodologie de recherche, car elle permettait d'accéder directement à l'expérience de femmes célibataires et de valider

leur contribution à la société québécoise entre 1940 et 1970. Il faut reconnaître cependant que le corpus de 18 personnes, bien que jugé suffisant pour un mémoire de maîtrise, aurait bénéficié de l'inclusion de quelques célibataires issues d'autres cultures, comme des *spinsters* anglophones ou des *catherinettes* françaises qui auraient pu faire ressortir des points communs et des différences culturelles ou une possible filiation dans nos cultures du célibat. Quoi qu'il en soit, au Québec de cette époque, le mariage et la vie religieuse étaient les seuls choix de vie appropriés pour les femmes. La vie hors de ce cadre était perçue comme une déviance à la norme et était dévalorisée non seulement par l'Église catholique et l'État québécois, mais aussi dans les représentations culturelles. Au début de la période étudiée, en 1940, il était tout à fait acceptable de se moquer des *vieilles filles*, de les prendre en pitié ou de chercher à dénicher le défaut moral ou physique qui se cachait derrière les portes closes de leur vie.

Dans les années 1970, lorsque sont apparues les premières recherches sur l'histoire des femmes au Québec, les célibataires y ont occupé une place si minime qu'on pourrait la qualifier d'inexistante. Quelques recherches ont depuis recensé des éléments d'information qui pourraient s'ajouter aux synthèses québécoises. Nous avons particulièrement noté celles de Fortin, Renaud et Labrie. Jonathan Fortin s'est intéressé au célibat féminin à Québec et à Montréal au 18^e siècle. Même s'il n'y avait que peu de femmes célibataires en Nouvelle-France, Fortin a conclu qu'elles « avaient une grande importance pour bien des familles et de nombreux individus¹ » par leur agentivité. Il a également soulevé la possible existence d'une culture familiale du célibat importée de la Normandie. Ainsi, nos entrevues ont établi que dans les 18 familles, on dénombre

¹ Jonathan Fortin, « Le célibat féminin à Québec et Montréal au XVIII^e siècle : travail, famille et sociabilité », Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 2016, p. ii.

56 célibataires dont 15 tantes dans trois familles. Seules deux participantes sont des célibataires uniques dans leur famille. Une recherche généalogique pourrait valider l'existence d'une culture familiale du célibat au Québec et vérifier si elle s'est maintenue ou développée selon les traditions de nos ancêtres européens.

Pour sa part, Catherine Renaud a étudié des aspects du célibat féminin laïc à Montréal à la fin du 19^e siècle et a constaté qu'en dehors « des sentiers prescrits », ces femmes avaient réussi à s'intégrer dans la société malgré une certaine « réprobation sociale² ». Les témoignages de la présente recherche ont fait état de traces de cette réprobation, par exemple, dans le fait de se faire demander par un inconnu « pourquoi une belle femme comme toi n'est pas mariée » ou d'être accusée d'une possible infidélité d'un mari parce qu'on est une secrétaire d'âge mûr qui n'est pas mariée. Cependant, d'après ces témoignages, cela aurait constitué une exception entre 1940 et 1970. Quant à Christine Labrie, ses entrevues lui ont permis de conclure que les célibataires de son corpus ne « correspondaient pas au stéréotype » des vieilles filles sacrifiées³.

Les 18 célibataires ayant participé à notre étude ont vécu dans une société en pleine évolution qui a connu de rapides changements de mentalités. Elles y ont été préparées par des mères qui les ont encouragées à étudier, par des pères qui les ont poussées à réfléchir, par des parents qui ne les ont pas stigmatisées parce qu'elles ne se mariaient pas. Entre 1940 et 1970, il semble qu'il n'était plus question d'exiger qu'une fille reste à la maison. Neuf célibataires ont accepté cette vie pour diverses raisons, que ce soit la coutume, un manque de prétendants, un parent malade ou simplement parce

² Catherine Renaud, « Une place à soi? Aspects du célibat féminin laïc à Montréal à la fin du XIX^e siècle », Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1994, p. iii-iv.

³ Christine Labrie, « Être femme sans être mère : histoires de Québécoises sans enfant nées entre 1930 et 1950 », Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 2015, p. ii.

qu'elles « étaient bien à la maison ». Aucune ne semble avoir été forcée d'accepter cette vie par un membre de leur famille. Quant aux neuf autres participantes, huit ont vécu seules et une en colocation avec une amie oblate. Sauf une qui est née dans un milieu aisé, elles ont subvenu à leurs besoins et parfois aidé leurs parents à combler les manques de leurs budgets. Elles ont constamment affirmé avoir vécu une « vie normale », comme celle de leurs amies mariées, veuves ou célibataires.

Selon leur niveau de scolarité (16 d'entre elles ayant terminé au minimum une 10^e année), les participantes ont investi divers secteurs d'emplois, que ce soit comme secrétaires, enseignantes, infirmières, designers de mode, vendeuses, responsable des soins de santé dans une usine ou fonctionnaire dans la haute fonction publique canadienne. Certaines ont participé de l'intérieur à l'étatisation des secteurs de la santé et de l'éducation. Elles l'ont fait à la mesure de leurs capacités. Plusieurs ont suivi des formations ultérieures afin d'obtenir de meilleures conditions salariales ou d'exercer un métier plus adéquat à leurs aspirations. Cependant, elles ont souffert de l'inégalité salariale au même titre que leurs consœurs mariées et certaines se sont battues pour la reconnaissance de leur travail à sa juste valeur, même si elles ont été peu préoccupées par la vie citoyenne et le féminisme.

À l'extérieur du travail, les participantes n'ont pas vécu cachées derrière des portes closes. Elles ont participé aux activités sociales, sportives et culturelles de leur époque. Plusieurs se sont révélées être des voyageuses aguerries qui ont exploré la planète bien avant que les cieux ne soient envahis de touristes. Elles ont été enviées par des amies qui se disaient incapables de partir seules, sans le mari et les enfants. La liberté d'action dont elles ont joui est d'ailleurs l'aspect le plus positif qu'elles ont identifié et

c'est celui qui les différencie principalement, selon elles, des femmes mariées. À part certaines difficultés à trouver des partenaires pour les accompagner lors d'activités sociales comme des mariages ou des soirées dansantes, il semble que le statut de femme célibataire ait surtout été un élément positif.

Par ailleurs, être célibataire entre 1940 et 1970 n'équivalait pas nécessairement à l'abstinence sexuelle. Près de la moitié des participantes ont eu un ou plusieurs amants, à court ou à long terme. Il ne faudrait pas penser que seules les plus jeunes ont connu une vie sexuelle. Parmi les plus âgées, il y a celles qui ont fait preuve d'une certaine agentivité, ne voulant pas perdre « quelque chose de beau ». Elles ont fait référence à des relations hétérosexuelles et deux d'entre elles ont profité de la décriminalisation des moyens de contraception. Selon les témoignages, neuf participantes n'étaient tout simplement pas intéressées par cet aspect de la vie, se disant satisfaites et heureuses de vivre seules : « être célibataire, c'est être normale », « je n'ai pas choisi mon célibat, mais je ne l'ai pas subi mon plus ». Avec le recul, le statut de femme célibataire ne semble pas avoir revêtu une importance primordiale ni s'être imposé comme une composante identitaire centrale. Elles se disent heureuses de la vie qu'elles ont menée, même si certaines expriment aujourd'hui quelques regrets quant à l'absence d'un complice de longue date ou d'une descendance.

Ce statut de célibataire a-t-il été vu comme un avantage ou un obstacle important dans leur vie? Elles ont été presque unanimes à refuser de qualifier l'ensemble de leur vie à partir de leur état matrimonial, insistant sur le fait que ce n'était qu'un des aspects de leur identité. D'un point de vue féministe, on pourrait affirmer que ce statut de célibataire fut un avantage réel puisqu'elles auraient réussi à se détacher du discours paternaliste

prédominant de leur époque, celui qui valorisait les femmes par leur rôle de femme et de mère. Cela contredit la perception des célibataires telles que décrites dans le rapport de la Commission Bird en 1970, celle de vieilles filles isolées et maniérées vivant seules depuis la mort de leurs vieux parents. Au contraire, de 1940 à 1970, ces femmes ont vécu une vie qui s'apparente à celle de toutes les autres femmes.

D'ailleurs, les six marqueurs temporels identifiés comme de possibles accélérateurs d'agentivité (voir le chapitre 1) semblent avoir eu une portée variable dans leur vie. Nous avons en effet observé qu'à l'instar des autres femmes, les participantes ont accordé peu d'importance à l'obtention du droit de vote et à l'élection d'une première députée. Quant à la Seconde Guerre mondiale, l'analyse des entrevues a démontré qu'elle a eu peu de conséquences dans leur vie. Monique a fait référence aux complications pour embaucher du personnel pour tenir maison : « les femmes n'étaient plus intéressées à travailler comme domestiques; elles travaillaient à l'extérieur ». Presque toutes ont mentionné les coupons de rationnement et celles qui vivaient sur une ferme se sont rappelé n'avoir manqué de rien et avoir pu aider quelques familles dans le besoin. De même, nous avons vu que la démocratisation des moyens de contraception n'a pas été un facteur dans la vie des participantes, puisque seulement deux ont utilisé la pilule anticonceptionnelle. Par contre, il a été possible de constater les effets positifs des Trente Glorieuses et de la professionnalisation de certains métiers féminins, en particulier dans les domaines de l'éducation et de la santé.

Les entrevues des 18 participantes de cette recherche témoignent de vies personnelles et professionnelles qu'elles ont globalement qualifiées de « normales », et ce, à une époque où la société ne valorisait que le mariage et la maternité ou la vie

religieuse pour les femmes. Il est possible d'affirmer qu'elles ont participé à l'élargissement de l'espace social de l'ensemble des Québécoises. Les entrevues témoignent de femmes qui, chacune à sa manière, ont fait preuve d'agentivité dans un ou plusieurs aspects de leur vie. Elles ont pu suivre leur propre chemin comme le réclamaient les femmes célibataires du passé.

Cette recherche se veut un pas vers la reconnaissance de la contribution des femmes célibataires à titre de citoyennes à part entière de la société québécoise dans la trame narrative de l'histoire des femmes.

Annexe 1 : Tableau récapitulatif des participantes

Prénom fictif ¹	Naissance	Âge (entrevue)	# enfants/ rang	# célibataires / famille (incluant la participante)	Lieu de naissance	Résidence 1940-1970	Raison principale du célibat (citation des participantes en italique)
Alice	1935	82	17/5 ^e	3	Coaticook	Coaticook; Sherbrooke	Grand amour déjà marié. N'a jamais voulu d'enfants.
Claire	1915	102	4/3 ^e	3	Montréal	Montréal; Bois-des-Filions	<i>Pour se marier, il faut être en amour; ne pas perdre son autonomie financière en se mariant; être célibataire, c'est une vie normale</i>
Claude	1943	74	6/5 ^e	2	Québec	Québec	Concours de circonstances et choix de vie
Colette	1941	76	7/6 ^e	1	Saint-Valérien de Shefford	Saint-Valérien de Shefford; Saint-Hyacinthe	Concours de circonstances; <i>c'est la vie.</i>
Estelle	1932	85	5/2 ^e	2	Chartierville	Chartierville; Sherbrooke; St-Lambert	N'a pas trouvé le bon. <i>Ce n'était pas un but en soi.</i>
France	1939	75	1	5	Montréal	Montréal	Culture familiale de mariage tardif; toujours entourée de célibataires
Gabrielle	1941	75	14/14 ^e	1	Arvida	Kénogami; Montréal	<i>Il y en a plus de mariés que de contents. J'ai toujours été responsable de mes choix sans aucun regret.</i>
Georgette	1910	107	2/1 ^{re}	2	Saint-Sébastien	Saint-Sébastien; Montréal	Aimait trop son père
Ginette	1936	81	7/4 ^e	3	St-Bruno-de-Gigues (Rouyn)	Rouyn; Québec	Célibat consacré
Hélène	1926	90	7/5 ^e	4	Montréal	Montréal	Le choix de prendre soin de sa mère
Jacqueline	1940	76	7/1 ^{re}	2	Lévis	Lévis; Ville Jacques-Cartier	N'a jamais aimé, n'a pas vraiment cherché; a eu des amis, mais ils étaient plus comme des frères.
Jeanne	1938	79	5/1 ^{re}	2	Saint-Félicien	Saint-Félicien; Québec	Célibat consacré. Se considère comme étant à sa place.
Lucienne	1924	93	5/3 ^e	6	Sainte-Croix-de-Lotbinière	Ste-Croix-de-Lotbinière; Québec	Pas intéressée par le mariage; <i>pas trouvé celui qui pourrait remplacer mon père</i>
Madeleine	1929	88	15/4 ^{e 2}	4	Neuveville	Neuveville; Sherbrooke; Québec	Le choix de prendre soin de sa mère; ne voulait pas épouser la belle-famille de son prétendant.
Marie	1921	94	10/3 ^{e 2}	4	Stanstead	Stanstead; Montréal; Saint-Hyacinthe	Recherchait l'amour idéal; trop timide
Monique	1928	89	6/3 ^e	3	Montréal	Montréal	Pas intéressée par le mariage; bien à la maison
Rébecca	1941	75	12/10 ^e	4	Brossard	Brossard; Saint-Henri; Saint-Hubert	Ne sait pas. N'a pas rencontré l'homme de sa vie. <i>Je n'ai pas choisi mon célibat, mais je ne l'ai pas subi non plus.</i>
Simone	1920	97	12/8 ^e	2	Saint-Simon-de-Rimouski	Saint-Simon-de-Rimouski; Montréal	N'a pas compris pourquoi. Ce n'est pas un choix.

¹ Les participantes ont eu le choix de garder l'anonymat. Dix participantes ont demandé à être identifiées par un prénom fictif dans l'analyse.

² Madeleine et Marie se considèrent comme étant les aînées de leur famille respective, car les enfants qui les ont précédées sont décédés en bas âge.

Annexe 2 : Formulaire de consentement

FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT

Vous êtes invitée à participer à un projet de recherche. Le présent document vous renseigne sur les modalités de ce projet de recherche. S'il y a des mots ou des paragraphes que vous ne comprenez pas, n'hésitez pas à poser des questions. Pour participer à ce projet de recherche, vous devrez signer ce consentement. Nous vous en remettrons une copie signée et datée.

Titre du projet

Les multiples voix/voies de femmes célibataires au Québec de 1940 à 1970 : une enquête d'histoire orale

Personnes responsables du projet

Françoise McNeil
Étudiante à la maîtrise en histoire
Université de Sherbrooke
[retrait des renseignements personnels]

Directrice de recherche

Louise Bienvenue, professeure titulaire
Département d'histoire
Université de Sherbrooke
[retrait des renseignements personnels]

Objectifs du projet

Ce projet de recherche vise à recueillir et à préserver les récits de vie de femmes célibataires âgées de 25 ans et plus entre 1940 à 1970 afin d'inscrire la présence des femmes célibataires dans l'histoire des femmes du Québec. Pour ce faire, ce projet cherche à répondre à la question suivante : quelles ont été les diverses contributions des célibataires à l'évolution du Québec de 1940 à 1970? Les résultats de recherche seront diffusés dans un mémoire de maîtrise. Il est possible qu'ils soient également diffusés par des communications dans des congrès, des articles de revues scientifiques et une monographie. À la fin de cette recherche, la banque de témoignages sera déposée, avec votre accord, dans un centre d'archives accrédité.

Raison et nature de la participation

Votre participation à ce projet est requise pour une entrevue d'environ trois heures. Cette entrevue aura lieu à votre résidence ou à l'endroit qui vous conviendra, selon vos disponibilités. Cette entrevue sera enregistrée sur support audio numérique.

Avantages pouvant découler de la participation

La participation à ce projet en tant que témoin contribuera à faire avancer les connaissances sur l'histoire des femmes au Québec.

Inconvénients et risques pouvant découler de la participation

Votre participation à la recherche ne devrait pas comporter d'inconvénients significatifs, si ce n'est le fait de donner de votre temps. Vous pourrez demander de prendre une pause ou de poursuivre l'entrevue à un autre moment qui vous conviendra.

Il se pourrait que, lors de l'entrevue, le fait de parler de votre expérience vous amène à vivre une situation difficile. Certains sujets de discussion peuvent raviver des émotions liées à des souvenirs de nature délicate. Dans ce cas, n'hésitez pas à nous le dire. **Nous vous rappelons que vous pouvez trouver le nom d'un organisme d'écoute de votre région en visitant le site internet de l'Association des centres d'écoute téléphonique du Québec au <http://www.acetdq.org/centres-ecoute> si nécessaire ou approprié.**

Droit de retrait sans préjudice de la participation

Il est entendu que votre participation à ce projet de recherche est tout à fait volontaire et que vous restez libre, à tout moment, d'y mettre fin sans avoir à motiver votre décision ni à subir de préjudice. Si vous décidez de vous retirer de l'étude, souhaitez-vous que les documents écrits et audio vous concernant soient détruits?

Oui ☐

Non ☐

Initiales de la participante : _____

Il vous sera toujours possible de revenir sur votre décision.

Confidentialité, partage, surveillance et publications

Dossier des participantes. Durant votre participation à ce projet, l'étudiante responsable (Françoise McNeil) pourra recueillir dans un dossier de recherche des renseignements vous concernant. Seuls les renseignements nécessaires à la bonne conduite du projet de recherche seront recueillis. Il pourrait s'agir des renseignements suivants : nom, sexe, date de naissance, lieu de naissance, lieu(x) de résidence dans les années 1940 à 1970. Tous ces renseignements demeureront strictement confidentiels dans les limites prévues par la loi. Ils seront conservés pour une période n'excédant pas cinq ans.

À des fins de surveillance et de contrôle, le dossier de recherche vous concernant pourrait être consulté par une personne mandatée par le Comité d'éthique de la recherche Lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke, ou par des organismes gouvernementaux mandatés par la loi. Toutes ces personnes et ces organismes adhèrent à une politique de confidentialité.

L'étudiante responsable utilisera les renseignements recueillis lors de l'entrevue à des fins de recherche dans le but de répondre aux objectifs pédagogiques et scientifiques décrits ci-dessus.

Une fois l'entrevue terminée, désirez-vous avoir accès à la transcription de votre témoignage ainsi qu'aux parties de l'analyse qui vous concernent afin de vous permettre de valider ce qui a été dit? Toutefois, ceci ne vous donnera pas le droit de regard sur l'interprétation finale des données qui demeure le travail de la chercheuse.

Oui ☐ Non ☐ Initiales de la participante : _____

Nous autorisez-vous à utiliser un prénom fictif dans les présentations, les publications scientifiques et/ou une monographie?

Oui ☐ Non ☐ Initiales de la participante : _____

Les données recueillies (enregistrement de l'entrevue) seront conservées pour la durée de la recherche. Si vous l'autorisez, elles seront ensuite versées dans un fonds d'un centre d'archives accrédité.

Nous autorisez-vous à verser l'enregistrement de votre entrevue dans un fonds d'un centre d'archives accrédité?

Oui ☐ Non ☐ Initiales de la participante : _____

Enregistrement audio

Les sessions seront enregistrées sur support audio numérique. Avec votre permission, nous aimerions pouvoir utiliser ces données à des fins de formation au sens large et/ou de présentations scientifiques.

Nous autorisez-vous à utiliser vos enregistrements à des fins de formation ou de présentations scientifiques et à les conserver ?

Oui ☐ Non ☐ Initiales de la participante : _____

Dans l'éventualité où les résultats obtenus à la suite de la présente étude donnent lieu à la publication d'un livre par la chercheuse principale, nous autorisez-vous à citer (par un prénom fictif) des parties de votre enregistrement?

Oui ☐ Non ☐ Initiales de la participante : _____

Souhaitez-vous plutôt que l'entrevue reste entièrement confidentielle (l'enregistrement ne fera alors l'objet d'aucune diffusion). Toutefois, les données recueillies seront utilisées aux fins de la recherche. Il est entendu que ni votre nom ni tout autre renseignement personnel permettant de vous identifier ne seront divulgués.

Oui ☐ Non ☐ Initiales de la participante : _____

Études ultérieures

Dans l'éventualité où les résultats obtenus à la suite de la présente étude donnent lieu à une autre recherche, autorisez-vous la responsable de ce projet à vous contacter à nouveau et à vous demander si vous souhaitez participer à cette nouvelle recherche?

Oui ☐Non ☐

Initiales de la participante : _____

Surveillance des aspects éthiques et identification du président du Comité d'éthique de la recherche Lettres et sciences humaines

Le Comité d'éthique de la recherche Lettres et sciences humaines a approuvé ce projet de recherche et en assure le suivi. De plus, il approuvera au préalable toute révision et toute modification apportée au formulaire d'information et de consentement, ainsi qu'au protocole de recherche.

Vous pouvez parler de tout problème éthique concernant les conditions dans lesquelles se déroule votre participation à ce projet avec la responsable du projet ou expliquer vos préoccupations à **M. Olivier Laverdière**, président du Comité d'éthique de la recherche Lettres et sciences humaines [retrait des renseignements personnels]

Consentement libre et éclairé

Je, _____ (*nom en caractères d'imprimerie*), déclare avoir lu et/ou compris le présent formulaire et j'en ai reçu un exemplaire. Je comprends la nature et le motif de ma participation au projet. J'ai eu l'occasion de poser des questions auxquelles on a répondu, à ma satisfaction. Par la présente, j'accepte librement de participer au projet.

Signature de la participante :

Fait à _____, le _____
2018

Déclaration de responsabilité de l'étudiante responsable de l'étude

Je, _____ étudiante, déclare être responsable du déroulement du présent projet de recherche. Je m'engage à respecter les obligations énoncées dans ce document et à vous informer de tout élément susceptible de modifier la nature de votre consentement.

Signature de l'étudiante responsable de l'étude :

Fait à _____, le _____
2018

Annexe 3 : Avis de recrutement

I – Appel général de recrutement (réseaux personnels, réseaux sociaux et professionnels, résidences pour personnes âgées et Cercles des Fermières)

Avis de recrutement pour un projet de recherche en histoire à l'Université de Sherbrooke

Un projet de recherche en cours vise à retracer l'histoire des femmes célibataires au Québec entre 1940 et 1970. L'histoire des femmes offre peu de renseignements sur le mode de vie des célibataires qui ont vécu à une époque où la société québécoise a connu de grands bouleversements sociaux. Nous avons besoin de vous pour combler certains vides historiques.

Si vous répondez « oui » aux critères suivants, vous pourriez participer à ce projet de recherche :

- ✓ Vous êtes née au Québec entre 1915 et 1945.
- ✓ Entre 1940 et 1970, vous n'étiez pas mariée et vous n'aviez pas d'enfant.
- ✓ Entre 1940 et 1970, vous viviez au Québec.
- ✓ En 2017, vous avez une bonne mémoire (vous pouvez vous remémorer les grands événements de votre vie entre 1940 et 1970).
- ✓ Vous seriez prête à partager vos souvenirs (de manière confidentielle) pour les besoins d'une recherche universitaire sur l'histoire des femmes célibataires au Québec entre 1940 et 1970.

N'hésitez pas à me contacter. C'est avec plaisir que je répondrai à toutes vos questions!

Si vous connaissez une personne qui répond à ces critères, n'hésitez pas à lui communiquer cet appel général de recrutement ou à me communiquer des renseignements qui me permettront d'entrer en contact avec elle.

Pour me joindre
 Françoise McNeil, responsable de la recherche
 Département d'histoire
 Faculté des lettres et sciences humaines
 Université de Sherbrooke

[retrait des renseignements personnels]

II – Seconde approche pour les participantes potentielles identifiées

Madame XXX,

Vous souhaitez participer au projet de recherche en cours qui vise à retracer l'histoire des femmes célibataires au Québec entre 1940 et 1970. Voici quelques renseignements additionnels sur votre participation éventuelle.

Vous êtes une candidate potentielle si vous avez répondu « oui » aux critères suivants :

- ✓ Vous êtes née au Québec entre 1915 et 1945.
- ✓ Entre 1940 et 1970, vous n'étiez pas mariée et vous n'aviez pas d'enfant.
- ✓ Entre 1940 et 1970, vous viviez au Québec.
- ✓ En 2017, vous avez une bonne mémoire (vous pouvez vous remémorer les grands événements de votre vie entre 1940 et 1970).
- ✓ Vous seriez prête à partager vos souvenirs (de manière confidentielle) pour les besoins d'une recherche universitaire sur l'histoire des femmes célibataires au Québec entre 1940 et 1970.

La participation à ce projet de recherche se fera en trois étapes :

1. Nous commencerons par une brève conversation téléphonique afin de confirmer votre admissibilité à ce projet de recherche et pour répondre à toute question que vous pourriez avoir sur le projet.
2. Si vous êtes admissible et si vous acceptez de participer, nous aurons une seconde conversation, en personne ou au téléphone, pour faire plus ample connaissance. Je vous expliquerai aussi les détails du formulaire d'information et de consentement que vous devrez signer. Finalement, nous fixerons la date, l'heure et l'endroit de l'entrevue principale. Idéalement, l'entrevue se fera à votre lieu de résidence. Vous n'aurez donc pas à vous déplacer.
3. Nous ferons une entrevue d'environ trois heures au cours de laquelle vous partagerez des souvenirs de votre vie entre 1940 et 1970. Cette entrevue se fera sous forme de conversation et elle sera enregistrée en format audio numérique. Il n'y aura aucune caméra. Il n'y aura aucun questionnaire additionnel à remplir.

N'hésitez pas à me contacter. C'est avec plaisir que je répondrai à toutes vos questions! Si vous connaissez une personne qui répond à ces critères, n'hésitez pas à lui parler de ce projet de recherche ou à me communiquer des renseignements qui me permettront d'entrer en contact avec elle.

Pour me joindre

Françoise McNeil, responsable de la recherche

Département d'histoire, Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke

[retrait des renseignements personnels]

Annexe 4 : Guide d'entrevue

Guide d'entrevue

Entrevues de type semi-dirigé

Identification, données personnelles (données confidentielles)

o Nom et prénom _____

o Date de naissance _____

o Lieu de naissance _____

o Lieu de résidence entre 1940 et 1970 _____

Section I. La vie familiale

o Taille de la famille, position dans la famille, autres personnes qui vivaient avec la famille

o Nombre de célibataires dans la famille

o Lieu de vie (maison, appartement, etc.)

o Pratique religieuse : importance à la maison

o Travail domestique : la répartition des tâches à la maison, volontaire ou obligatoire

o Autres adultes significatifs qui ont eu une grande influence sur vous dans votre enfance

o Vos rêves de vie quand vous étiez enfant

o Des modèles féminins ou masculins

o Votre attitude envers les femmes célibataires de votre entourage dans votre jeunesse

Section II. L'éducation et la vie professionnelle

Éducation

o Type d'école (enseignement ménager, école privée, publique...)

o Nombre d'années de formation

o Votre attitude envers les études (positive, négative)

o L'importance de l'éducation pour vos parents

o L'importance de certains professeur-e-s

Expériences de travail

La professionnalisation des métiers féminins et les Trente Glorieuses (1946-1975)

- o Travail principal entre 1940 et 1970
- o Autres emplois

L'impact de la Seconde Guerre mondiale sur l'obtention d'un emploi (entrée massive des femmes sur le marché du travail)

- o D'autres célibataires (plus de 25 ans, non mariées, pas d'enfant) au travail
- o Relations avec les collègues : amitiés durables, loisirs et sorties, conflits...
- o Attitudes de vos collègues de travail envers votre célibat
- o Attitudes de votre famille envers votre vie professionnelle
- o Attitudes des femmes mariées de votre entourage envers votre vie professionnelle
- o Des modèles féminins ou masculins
- o Utilisation des stéréotypes (vieille fille, bâton de vieillesse, trésor non réclamé...) par vos collègues

Section III. La vie sociale et la vie citoyenne

Résidence entre 1940 et 1970

- o Âge au départ de la maison familiale
- o Lieu de vie (maison, appartement, etc.)
- o Seule ou avec d'autres (famille, colocataire...)
- o Revenu suffisant pour vivre confortablement

Bénévolat

- o Âge au début du bénévolat
- o Type(s) de bénévolat entre 1940 et 1970
- o Dans quel(s) secteur(s) de la société
- o Les raisons de ce(s) choix
- o Attitudes de vos collègues bénévoles et du personnel des organismes envers votre célibat
- o Attitudes des femmes mariées de votre entourage envers votre bénévolat
- o D'autres célibataires (plus de 25 ans, non mariées, pas d'enfant) partageant ce bénévolat
- o Des modèles féminins ou masculins

Vie citoyenne

L'obtention du droit de vote le 18 avril 1940 et l'élection de Marie-Claire Kirkland-Casgrain en 1961

- o Engagement politique
- o Des modèles parmi les femmes ou les hommes en politique
- o L'incidence de l'obtention du droit de vote au provincial en 1940 dans votre vie

Vie sociale

- o Vos loisirs (lectures, sports, activités récréatives, voyages...)
- o Relations avec le voisinage
- o Place des ami-e-s dans votre vie
- o Qui étaient ces ami-e-s (célibataires, femmes mariées)
- o Attitudes de vos ami-e-s envers votre célibat
- o Attitudes du voisinage envers votre célibat
- o Des modèles féminins ou masculins

Rituels sociaux

- o Les samedis soirs; la Saint-Valentin; fiançailles; mariages, baptêmes
- o Attitudes de votre entourage à votre égard au cours de ces événements
- o Votre attitude ou vos sentiments par rapport à ces événements

Section IV. La vie amoureuse***Vie intime – La démocratisation des moyens de contraception***

- o Fréquentations (nombre, durée, qualité, demande en mariage)
- o Relations intimes, grossesse
- o Des lectures inspirantes
- o Des modèles féminins ou masculins

La vie de célibataire**La reine du foyer : enfants, bungalow de banlieue**

- o Les raisons pour lesquelles vous ne vous êtes pas mariée. Une décision ferme ou le résultat de plusieurs choix ou de remises à plus tard
- o Le moment où vous avez réalisé que vous étiez célibataire : craintes, hésitations, soulagement
- o La pratique et les croyances religieuses entre 1940 et 1970
- o La pratique et les croyances religieuses à travers les diverses étapes de votre vie
- o Des lectures inspirantes
- o Des modèles féminins ou masculins

La Sainte-Catherine et les stéréotypes culturels**La reine du foyer : enfants, bungalow de banlieue**

- o Vos 25 ans et la Sainte-Catherine
- o Attitudes de vos ami-e-s et de votre famille envers vos 25 ans
- o Pressions de la famille ou d'autres personnes pour vous marier. Combien de temps. Les arguments utilisés pour vous convaincre de vous marier.
- o Commentaires positifs ou négatifs, des jugements envers votre situation de célibataire, que ce soit de votre entourage ou d'inconnus

Votre attitude ou vos sentiments envers l'image de la « reine du foyer »

- o Similarité et différence de réactions entre les hommes et les femmes
- o Votre attitude ou vos sentiments envers l'utilisation des stéréotypes (vieille fille, bâton de vieillesse, trésor non réclamé...) dans les téléromans, les romans, les pièces de théâtre, les chansons...

Section V. En 201X, un regard dans le rétroviseur

- o Les impacts positifs et négatifs du célibat dans votre vie
- o Les moments plus difficiles de la vie de célibataire
- o Les moments plus faciles de la vie de célibataire
- o Les événements marquants, les tournants ou les carrefours dans votre vie
- o Être célibataire, un avantage ou un obstacle? Dans quels aspects de votre vie?
- o Vous êtes-vous déjà sentie différente des autres femmes
- o Vous considérez-vous comme féministe?
- o Selon vous, est-ce que votre vécu de célibataire est différent de celui des autres célibataires de votre génération?
- o Pensez-vous qu'en général le vécu des célibataires des générations suivantes est différent du vôtre?
- o Des lectures inspirantes
- o Des modèles féminins ou masculins

Annexe 5 : Une culture familiale du célibat au Québec, le cas de la famille Denault

La famille Denault, originaire d'Asbestos, inclut neuf célibataires sur deux générations, soit quatre sœurs de la première génération, les *matantes*, et quatre sœurs de la seconde génération, les *belles-sœurs*, appellations utilisées par un beau-frère qui a accepté de partager ses souvenirs des *belles-sœurs*. La famille compte aussi un homme célibataire de la seconde génération, Victor Denault, qui a accepté de partager ses souvenirs des *matantes*. De plus, Pierre Denault, un cousin de Victor, a accepté de partager ses recherches généalogiques qui remontent à l'arrivée de la famille Deniau dit Destailis en Nouvelle-France en 1621. Une recherche généalogique basée sur des archives et des recensements pourrait mener plus loin cette hypothèse de culture familiale au Québec.

Les matantes

Yvonne, Gabrielle, Antoinette et Lucille sont les 4^e, 5^e, 6^e et 7^e enfants d'une famille de 10 comprenant 7 filles et 3 garçons. Elles sont nées respectivement en 1900, 1905, 1907 et 1909¹, précédant de quelques années les plus âgées du corpus. Entre 1940 et 1970, elles avaient entre 31 et 40 ans et elles ont vécu en région, à Asbestos, jusqu'en 1966, année où elles sont parties à Montréal. Selon Victor, le père des *matantes* a vendu sa propriété à la compagnie Johns-Manville en 1928 : « quand ils ont agrandi le trou de la mine, ils ont bâti où je suis venu au monde à Asbestos, le fameux magasin à trois étages ». Entre 1928 et 1966, il y a eu cinq autres agrandissements du « trou ». En 1966,

¹ Les années de naissance et de décès des *matantes* sont confirmées par la photo de la pierre tombale familiale. *Les cimetières du Québec* (2011). *Cantons-de-l'Est / Estrie-Asbestos* [site internet]. Consulté le 18 juillet 2019, <http://www.cimetieresduquebec.ca/cantons-de-lest-et-estrie/asbestos/photos/230513/#2> et « Cantons-de-l'Est / Estrie-Asbestos », une liste des pierres tombales par noms et prénoms, <http://www.cimetieresduquebec.ca/cantons-de-lest-et-estrie/asbestos/>. On y retrouve les quatre sœurs, ainsi que Victor Denault, dont l'année de naissance est déjà inscrite sur la pierre tombale familiale.

les *matantes* sont allées rejoindre deux de leurs frères à Montréal qui y étaient établis avec leur famille (les tableaux 1.1 à 2.1²). Les *matantes* ont toutefois été enterrées à Asbestos avec le reste de leur famille.

Elles ont vécu avec leurs parents tout au long de leur vie et partagé leurs chambres, Yvonne avec Gabrielle et Antoinette avec Lucille. Elles ont été croyantes et pratiquantes toute leur vie (tableau 2.3) : « Mes tantes, je m'en souviens, Noël et tout ça, on manquait jamais une messe. Le dimanche, elles avaient leur rang, le banc n° 10 ». Elles ont étudié au couvent jusqu'en 10^e année (voir le tableau 2.4). Au premier étage de la maison d'Asbestos, il y avait deux commerces, dont l'épicerie-boucherie du père et une mercerie. Yvonne « gérait la *business* et *collectait* les loyers » et Gabrielle « était la *cook* de la famille. Quand il y avait des fêtes, tout le monde allait chez les *matantes* ». Antoinette a travaillé chez Bell comme téléphoniste puis comme commis dans une bijouterie lorsque Bell a modernisé son système téléphonique et mis à pied une partie de son personnel. Lucille s'occupait de l'épicerie et son père, de la boucherie : « Il lui avait dit, je te donne tant par semaine et c'est toi qui s'occupes de l'épicerie » (tableaux 3.1 et 3.2), confirmant les conclusions de Stairs et Collard sur l'ouverture envers les filles célibataires dans le partage du patrimoine familial.

Selon Victor, les *matantes* ont vécu une vie en vase clos : « Elles étaient pas sportives, elles voyageaient pas, elles étaient pas mal sédentaires. Il y a matante Lucille qui allait au cinéma et qui aimait ça ». Elles n'ont jamais fait de bénévolat (tableau 3.3). Quant à leur participation à la vie citoyenne, « elles avaient le droit de vote et elles faisaient leur vote ». Lorsqu'on entre dans la vie intime, Victor ne peut que partager ses

² Les références aux tableaux sont données afin de permettre de situer les célibataires Denault au sein du corpus principal.

perceptions ou ce qui se disait dans la famille sur ses tantes, car il n'a jamais eu de conversations à ce sujet avec elles. Il ne pouvait répondre à aucune question sur leur relation à la maternité, à la sexualité et à la contraception (tableaux 4.1 à 4.4). Qu'en est-il de la Sainte-Catherine pour les *matantes*?

Je me souviens quand on était petits gars et que c'était la fête des Sainte-Catherine, elles faisaient de la vraie tire Sainte-Catherine et on était dehors avec elles et on tirait pour les aider à étirer les tresses de tire. Elles disaient, c'est la fête des vieilles filles, elles disaient ça, c'est le temps de faire la tire et on faisait de la tire.

Les belles-sœurs

Denise, Claire, Huguette et Marthe sont les 3^e, 4^e, 7^e et 8^e enfants d'une famille de 13 enfants. Elles sont nées respectivement en 1926, 1927, 1930³ et 1931, soit dans le groupe d'âge des participantes de la présente recherche. En 1940, elles avaient entre 9 et 14 ans et en 1970, elles étaient âgées de 39 à 44 ans. Denise est née à Asbestos, Claire à Québec, et Huguette et Marthe à Montréal où la famille a emménagé dans les années 1920 (tableaux 1.1 à 2.1). Elles n'ont jamais quitté leurs parents. Elles ont changé de logements avec leurs frères et sœurs après le décès de leur mère, puis une autre fois après le décès de leur père en 1970. Elles ont vécu ensemble tout au long de leur vie et ont aussi partagé une chambre deux par deux jusqu'à ce qu'elles se fassent construire une maison dans les Laurentides. Claire et Denise ont continué à partager la même chambre, mais les plus jeunes, Huguette et Marthe, ont éventuellement opté pour des chambres séparées. Leur beau-frère ne pense pas que la religion ait été un facteur important dans

³ Les années de naissance et de décès de Denise et Claire et Huguette sont confirmées par les sources suivantes : « Décès, prières, remerciements : Denault, Denise ». *La Presse*, 7 décembre 2011, p. E7; le *Nécrologue*, « Denault, Claire » [site internet], (consulté le 18 juillet 2019) <https://www.lenecrologue.com/canada/quebec/montreal/montreal/montreal/urgelbourg/ZFOQ/claire-denault/avis-de-deces/>; « Décès, remerciements, prières : Denault, Huguette », *La Presse*, 21 août 1996, p. E7.

leur vie : « C'était des gens respectueux, elles faisaient Noël, le jour de l'An, Pâques... c'était pas des chapelets » (tableau 2.3). Il dit qu'elles ont entre 12 et 14 années d'études, ayant complété un cours commercial (tableau 2.4).

Jeunes, il y a toujours eu une des filles qui demeurait à la maison. Quinze ans séparaient l'aînée du plus jeune des 13 enfants. Denise a été la première à rester à la maison et Claire l'y a suivie. Claire voulant aller travailler, elle a offert de payer Denise pour qu'elle reste à la maison. Comme leur mère avait fait un AVC alors qu'il y avait encore des bébés aux couches, il a été entendu qu'il y aurait toujours deux filles à la maison. C'est Denise qui est restée le plus longtemps, soit jusqu'au décès de son père en 1970. Selon Pierre Sanche, leur beau-frère, Denise était considérée comme la seconde mère des plus jeunes. Elle a commencé une nouvelle vie à 44 ans lorsqu'elle est allée travailler comme secrétaire dans une école primaire. Claire a obtenu un poste de cadre chez Bell Canada, Huguette est devenue la première femme directrice de succursale à Montréal pour la Banque de Montréal et Marthe a aussi fait carrière chez Bell. Tout comme certaines participantes, Huguette a profité de la formation en entreprise pour gravir les échelons (tableaux 3.1 et 3.2).

Au contraire des *matantes*, les *belles-sœurs* n'ont pas vécu en vase clos. Selon Pierre, elles n'auraient pas fait de bénévolat (tableau 3.3). Quant à leur participation à la vie citoyenne, il pense « que c'est quelque chose qu'elles respectaient, qu'elles votaient. Je pense qu'elles étaient conscientes parce que c'était un devoir de la faire. S'impliquer politiquement? Pas vraiment ». Il dit que ce sont « des dames qui ont toujours voyagé ». Il le sait, car il a fait plusieurs voyages avec une ou l'autre des *belles-sœurs* : « Je suis allé en Europe avec chacune d'elles. Et elles ont voyagé beaucoup seules ou avec une amie ».

Elles ont commencé à voyager au début des années 1960, après le décès de leur mère. Financièrement, « elles mettaient tout ensemble pour la gestion de la vie quotidienne, mais pour s'habiller ou autre, c'était individuel. C'était pas une commune [rires] ». C'était entendu que lorsque la première décéderait, les trois autres se sépareraient les biens également et ainsi de suite, ce qui confirme la conclusion de Renaud sur la « solidarité entre sœurs, surtout entre sœurs non mariées⁴ ».

Socialement, les aînées partageaient un cercle d'amies avec qui elles jouaient au golf alors qu'Huguette préférait les sorties mondaines et que Marthe jouait au bowling avec ses amies. Elles auraient eu plusieurs amies célibataires. Elles aimaient lire, aller au cinéma, au concert ou au théâtre. Les relations familiales prenaient aussi beaucoup de place. À l'instar des *matantes*, les *belles-sœurs* ont formé le cœur de la famille après le décès des parents, surtout Denise qui avait été la seconde mère de plusieurs d'entre eux. Il y avait toujours quelqu'un de la famille qui allait souper le dimanche soir avec sa propre famille. Ont-elles souffert de stigmatisation sociale ou familiale à cause de leur statut de célibataires? Pierre partage ses souvenirs : « à la Sainte-Catherine, c'est sûr qu'elles se sont fait tirer la pipe, c'est sûr ». À sa connaissance, elles n'ont jamais eu de problèmes avec les collègues de travail ou le voisinage, à l'exception d'une seule fois « quand elles ont déménagé dans un haut de duplex. On a pensé que c'était des lesbiennes parce qu'elles étaient quatre femmes ensemble, quatre femmes du même âge ». Cependant, il est impossible d'en savoir un peu plus sur la vie intime de ces femmes, car Pierre, tout comme Victor, ne peut que partager ses perceptions, n'ayant jamais eu de conversations à ce sujet avec elles. Il ne peut que suggérer que « ces femmes-là... pas sûr

⁴ Catherine Renaud, « Une place à soi? Aspects du célibat féminin laïc à Montréal à la fin du XIX^e siècle », Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1994, p. 111.

que ça leur tentait de faire comme leur mère [avoir 13 enfants] ». Il n'a pu répondre à aucune question sur leur relation à la sexualité et à la contraception. Il ne connaît pas non plus les raisons qui ont fait qu'elles ne se soient pas mariées. Il a tout de même émis quelques hypothèses : « Est-ce que c'était le fait qu'elles étaient autosuffisantes et elles se disaient, je m'embarquerai pas... Moi je le vois de même. Je me demande si c'est pas, ouf, le trouble on en veut pas » (tableaux 4.1 à 4.4). Malheureusement, nous ne connaissons jamais la pensée de ces femmes sur le sujet puisqu'elles n'auraient pas laissé de journaux intimes et que Marthe, la dernière *belle-sœur* encore vivante, est atteinte d'Alzheimer.

Bibliographie

Sources orales¹

- LABRIE, Christine, *Entrevue avec France*. Montréal, [s.d.], enregistrement audio (1 h 30 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Alice*. Sherbrooke, 30 août 2017, enregistrement audio (1 h 32 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Claire*. Bois-des-Filions, 27 décembre 2017, enregistrement audio (1 h 26 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Claude*. Magog, 17 juillet 2017, enregistrement audio (3 h 23 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Colette*. Magog, 19 juillet 2017, enregistrement audio (1 h 33 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Estelle*. Sherbrooke, 6 avril 2018, enregistrement audio (3 h).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Gabrielle*. Montréal, 6 juillet 2017, enregistrement audio (2 h 10 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Georgette*. Montréal, 28 décembre 2017, enregistrement audio (1 h 09 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Ginette*. région de la Capitale-Nationale, 10 juillet 2017, enregistrement audio (2 h 58 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Hélène*. Laval, 6 octobre 2017, enregistrement audio (2 h 40 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Jacqueline*. Longueuil, 26 juin 2017, enregistrement audio (2 h 30 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Jeanne*. Québec, 11 juillet 2017, enregistrement audio (3 h 27 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Lucienne*. Québec, 18 octobre 2017, enregistrement audio (3 h 14 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Madeleine*. région de la Capitale-Nationale, 14 septembre 2017, enregistrement audio (2 h 19 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Marie*. Magog, 9 novembre 2015, enregistrement audio (2 h 17 min).
- McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Monique*. Montréal, 29 décembre 2017, enregistrement audio (58 min).

¹ Au moment d'écrire ces lignes, il est prévu que 15 des 17 enregistrements réalisés par Françoise McNeil soient déposés au Musée de la mémoire vivante, <http://www.memoirevivante.org/>, à l'exception de ceux de Ginette et Marie en accord avec leur entente de confidentialité.

McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Rébecca*. Longueuil, 27 juin 2017, enregistrement audio (3 h 47 min).

McNEIL, Françoise. *Entrevue avec Simone*. Montréal, 31 juillet 2017, enregistrement audio (1 h 29 min).

Sources complémentaires

« À la recherche de la personnalité. La Sainte-Catherine ». *La Presse*, 25 novembre 1942, p. 4.

« Décès, prières, remerciements : Denault, Denise ». *La Presse*, 7 décembre 2011, p. E7.

« Décès, remerciements, prières : Denault, Huguette » *La Presse*, 21 août 1996, p. E7.

« Femme de la haute société assommée dans son sommeil ». *La Presse*, 17 novembre 1943, p. 3.

LAUTENSCHLAGER, Janet. *Le bénévolat. Une valeur traditionnelle au Canada*. Patrimoine canadien. Direction du Soutien aux organismes volontaires, Ottawa, 1992, 34 p.

Maison Saint-Gabriel. *Communiqué : La veillée de la Sainte-Catherine*. Archives personnelles, 19 novembre 2015.

MALENFANT, Marie-Paule. *Pèlerinage d'un Institut....* Trois-Rivières, Institut séculier les Oblates missionnaires de Marie Immaculée, 2014, 344 p.

Ouvrages généraux

BAILLARGEON, Denyse. *Brève histoire des femmes au Québec*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2012, 281 p.

COLLECTIF CLIO. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Le Jour, 1992 (1982), 646 p.

COUTURIER, Jean-Paul. *Un passé composé. Le Canada de 1850 à nos jours*. Moncton, Les Éditions d'Acadie, 2^e éd. (2000), 419 p.

Études

BAILLARGEON, Denyse. *Ménagère au temps de la crise*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1991, 311 p.

BAILLARGEON, Denyse. « Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre ». *Recherches féministes*, vol. 6, n° 1 (1993), p. 60-61.

BAILLARGEON, Denyse. *Repenser la nation : l'histoire du suffrage féminin au Québec*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2019, 238 p.

BARRY, Francine. *Le travail de la femme au Québec. L'évolution de 1940 à 1970*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1977, 80 p.

- BEAUVALET-BOUTOUYRIE, Scarlett. « La femme seule à l'époque moderne : une histoire qui reste à écrire ». *Annales de Démographie Historique*, n° 2 (2001), p. 127-142.
- BEAUVALET-BOUTOUYRIE, Scarlett. *La solitude : XVII^e – XVIII^e siècle*. Paris, Éditions Belin, 2008, 208 p.
- BELL, Rudolph M. et Virginia YANS, dir. *Women on Their Own : Interdisciplinary Perspectives on Being Single*. New Brunswick (New Jersey), Rutgers University Press, 2008, 273 p.
- BEREND, Zsuzsa. « The Best or None! Spinsterhood in Nineteenth-Century New England ». *Journal of Social History*, vol. 33, n° 4 (été 2000), p. 935-957.
- BIENVENUE, Louise. *Quand la jeunesse entre en scène : L'Action catholique avant la Révolution tranquille*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2003, 291 p.
- BOUCHARD, Gérard et Isabelle DE POURVAIX, « Individual and Family Life Course in the Saguenay Region, Quebec, 1842-1911 ». *Journal of Family History*, n° 12 (1987), p. 225-242.
- BRISSON Marcelle et Louise POISSANT, dir. *Célibataire pourquoi pas?*. Québec, Serge Fleury, éditeur, 1981, 200 p.
- CHAMBERLAND, Line. *Mémoires lesbiennes : le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1996, 285 p.
- CHAMBERS-SCHILLER, Lee Virginia. *Liberty a Better Husband : Single Women in America, the Generations of 1780-1840*. New Haven (Connecticut), Yale University Press, 1987, 304 p.
- CHARLAND, Jean-Pierre. *Histoire de l'éducation au Québec : de l'ombre du clocher à l'économie du savoir*. Saint-Laurent, Éditions du renouveau pédagogique (ERPI), 2005, 205 p.
- CHRISTIE Nancy et Michael GAUVREAU, dir. *Mapping the margins : the family and social discipline in Canada, 1700-1975*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004, 407 p.
- COLLARD, Chantal. « “Nous on n'a pas d'enfants, on a juste nos ancêtres...” : Les célibats laïcs et religieux dans le comté de Charlevoix au Québec (1900-1960) ». *Anthropologie et Sociétés*, vol. 18, n° 1 (1994), p. 9-27.
- DARSIGNY, Maryse, et al. *Ces femmes qui ont bâti Montréal*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1992, 640 p.
- DESCAMPS, Florence. *Les sources orales et l'histoire : récits de vie, entretiens, témoignages oraux*. Rosny-sous-Bois, Éditions Bréal, 2006, 287 p.
- DESCAMPS, Florence. « Et si on ajoutait l'image au son? Quelques éléments de réflexion sur les entretiens filmés dans le cadre d'un projet d'archives orales ». *Bulletin de liaison des adhérents de l'AFAS*, n° 29 (2006), 22 p.
- DOYON, Jennifer. « Le divorce au Québec, 1964-1972 : un débat de société ». Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 2011, 117 p.

- DION, Léon. *La révolution déroutée, 1960-1976*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 1998, 324 p.
- DUFOUR, Andrée. « Les années 1950 : une décennie annonciatrice de grands changements ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 12, no 2 (hiver 2004), p. 16-23.
- DUFOUR, Andrée et Micheline DUMONT, *Brève histoire des institutrices au Québec de la Nouvelle-France à nos jours*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2004, 220 p.
- FARGE Arlette et Christiane KLAPISCH-ZUBER, *Madame ou Mademoiselle? Itinéraires de la solitude féminine, XVIII^e – XX^e siècle*. Paris, Arthaud-Montalba, 1984, 304 p.
- FERRETTI, Lucia. *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 1999, 205 p.
- FLAHAUT, Erika. *Une vie à soi. Nouvelles formes de solitude au féminin*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 200 p.
- FORTIN, Jonathan. « Le célibat féminin à Québec et Montréal au XVIII^e siècle : travail, famille et sociabilité ». Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 2016, 176 p.
- FREEMAN Ruth et Patricia KLAUS. « Blessed or Not? The New Spinster in England and the United States in the Late Nineteenth and Early Twentieth Centuries ». *Journal of Family History*, vol. 9, n^o 4 (hiver 1984), p. 394-414.
- FRISCH, Michael. *A Shared Authority : Essays on the Craft and Meaning of Oral and Public History*. Albany, SUNY Press, 1990, 273 p.
- GAGNON, et al. *L'invention du bénévolat : genèse et institution de l'action bénévole au Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2013, 242 p.
- GERVAIS, Diane. « Les couples aux marges du *permis-défendu*. Morale conjugale et compromis pastoral à Montréal dans les années 1960 ». *Études d'histoire religieuse*, vol. 70 (2004), p. 23-38.
- GOUVERNEMENT DU CANADA, Secrétariat pour la conduite responsable de la recherche. *Énoncé de politique des trois conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humain* (EPTC2 2014). Sa Majesté la Reine du chef du Canada, 2014, Ottawa, 234 p.
- GUILHAUMOU, Jacques. « Autour du concept d'agentivité ». *Rives méditerranéennes*, vol. 41, n^o 2 (2012), p. 25-34.
- GUILPAIN, Geneviève. *Les célibataires, des femmes singulières : Le célibat féminin en France (XVII^e-XXI^e siècle)*. Paris, L'Harmattan, 2012, 241 p.
- Histoires de vie Montréal. *Atelier de formation*. Université Concordia, octobre-novembre 2008, Montréal, 72 p.
- JEFFREYS, Sheila. *The Spinster and Her Enemies : Feminism and Sexuality 1880-1930*. Londres, Pandora Press, 1985, 232 p.
- JOUBERT, Lucie et Annette HAYWARD, dir. *La vieille fille : lectures d'un personnage*, Montréal, Les Éditions Triptyque, 2000, 181 p.

- KAUFMANN, Jean-Claude. *La femme seule et le Prince charmant : enquête sur la vie en solo*. Paris, Nathan, 1999, 208 p.
- LABRIE, Christine. « Être femme sans être mère : histoires de Québécoises sans enfant nées entre 1930 et 1950 ». Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 2015, 176 p.
- LACROIX, Benoît. *La foi de ma mère. La religion de mon père*. Montréal, Éditions Bellarmin, 2002, 498 p.
- LAMARRE, Jean. « Les années 1960 : quand le Québec s'ouvrait sur le monde ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 23, n° 1 (2014), p. 17-23.
- LAVIGNE, Marie et Yolande PINARD. *Les femmes dans la société québécoise : aspects historiques*. Montréal, Les Éditions du Boréal express, 1977, 215 p.
- LÉVESQUE, Andrée. *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1989, 232 p.
- LIGGINS, Emma. « The Life of a Bachelor Girl in the Big City : Selling the Single Lifestyle to Readers of Woman and the Young Woman in the 1890s ». *Victorian Periodicals Review*, vol. 40, n° 3 (2007), p. 216-238.
- MACKENZIE, Caroline. « Agency : un mot, un engagement ». *Rives méditerranéennes*, vol. 41, n° 2 (2012), p. 35-37.
- MALTAIS-LANDRY, Aude. « Un territoire de cent pas de côté : récits de la création d'une réserve indienne en territoire innu au milieu du XX^e siècle ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 69, n° 1-2 (été-automne 2015), p. 19-50.
- MEUNIER, É.-Martin et Sarah WILKINS-LAFLAMME. « Sécularisation, catholicisme et transformation du régime de religiosité au Québec : Étude comparative avec le catholicisme au Canada (1968-2007) », *Recherches sociographiques*, no 52, vol. 3 (septembre-décembre 2011), p. 683-729.
- Rapport de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada*, Information Canada, Ottawa, 1970, 540 p.
- RENAUD, Catherine. « Une place à soi ? Aspects du célibat féminin laïc à Montréal à la fin du XIX^e siècle ». Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1994, 123 p.
- SHOPES, Linda. « Commentary : Sharing Authority ». *Oral History Review*, vol. 30, n° 1 (2003), p. 103-110.
- SIMON, Barbara Levy. *Never Married Women*. Philadelphie, Temple University Press, 1987, 198 p.
- STAIRS, Michele. « An Independent and Incomplete Existence ? : Spinsters in Late Nineteenth-Century Prince Edward Island ». Mémoire de maîtrise (histoire), University of New Brunswick, 1995, 104 p.
- THÉBAUD, Françoise et Geneviève DERMENJIAN, dir., *Quand les femmes témoignent. Histoire orale, histoire des femmes, mémoire des femmes*. Paris, Publisud, 2009, 242 p.

THIFAUT, Marie-Claude, dir. *L'incontournable caste des femmes : histoire des services de santé au Québec et au Canada*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2012, 370 p.

WARREN, Jean-Philippe, dir. *Une histoire des sexualités au Québec au XX^e siècle*. Montréal, VLB éditeur, 2012, 288 p.

Sites internet

Aleteia (26 février 2018). « Qui sont les quatre seules femmes à être déclarées docteurs de l'Église? » [site internet]. Consulté le 21 septembre 2019, <https://fr.aleteia.org/2018/02/26/qui-sont-les-quatre-seules-femmes-a-etre-declares-docteur-de-leglise/>

Assemblée nationale. *Gazette officielle du Québec*. « Loi sur l'équité salariale ». Éditeur officiel du Québec, 4 décembre 1996, 128^e année, n° 49, <http://www2.publicationsduquebec.gouv.qc.ca/dynamicSearch/telecharge.php?type=5&file=1996C43F.PDF>

Coloplast (24 mai 2017). *Glossaire* [site internet]. Consulté le 31 juillet 2019, <https://www.coloplastactif.fr/stomie/Stomie-essentiel/glossaire/b4.1-glossaire/>

France Inter. *Les femmes, toute une histoire*. « Tunisie et Égypte : l'automne des femmes arabes? Et aussi, une histoire des femmes célibataires » [site internet]. Entrevue avec Geneviève Guilpain, 29 mars 2013, min 10:30 à 22:50. Consulté le 20 septembre 2019, <https://www.franceinter.fr/emissions/les-femmes-toute-une-histoire/archives-27-08-2012-28-06-2013>

Google. « Célibataire » [site internet]. Consulté le 8 août 2019, https://www.google.com/search?q=c%C3%A9libataire&client=firefox-b-d&ei=eC5MXaGVH-uzggeZr47IAQ&start=10&sa=N&ved=0ahUKEwihsdmAu_PjAhXrmeAKHZmXAxkQ8tMDCJMB&biw=1920&bih=907

Grey Highlands Public Library (13 septembre 2018). *The Agnes Macphail Website: Life in Politics* [site internet]. Consulté le 2 novembre 2019, http://www.greyhighlandspubliclibrary.com/AgnesMacphail/Miss_Macphail_M.P..htm

Histoires de vie Montréal/Montréal Life Stories [site internet]. Consulté le 15 septembre 2019, <http://histoiresdeviemontreal.ca/>

Ici Première (8 novembre 2018). *Plus on est de fous, plus on lit!*. « Le célibat des personnages féminins dans les romans, avec Rafaële Germain » [site internet]. Consulté le 28 juillet 2019, <https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/plus-on-est-de-fous-plus-on-lit/segments/entrevue/94129/archetype-celibataire-rafaele-germain-romans>

Ici Première (6 mai 2019). « L'héritage de Laure Gaudreault », Entrevue avec Aurélie Lanctot, *Aujourd'hui l'histoire*, propos recueillis par Jacques Beauchamp le 3 juillet 2012, min 00:15 [site internet]. Consulté le 12 septembre 2019, <https://ici.radio->

canada.ca/premiere/emissions/aujourd-hui-l-histoire/episodes/432933/audio-fil-du-lundi-6-mai-2019

IMDB. *Le Parc des braves (Episode List)*. « Les doutes de Marie » [site internet], épisode 114, diffusé en 1987. Consulté le 7 juillet 2019, https://www.imdb.com/title/tt6690504/?ref_=ttep_ep26

Le Nécrologue. *Denault, Claire* [site internet]. Consulté le 18 juillet 2019, <https://www.lenecrologue.com/canada/quebec/montreal/montreal/montreal/urgelbourg/ZFOQ/claire-denault/avis-de-deces/>

Les cimetières du Québec (2011). *Cantons-de-l'Est / Estrie-Asbestos* [site internet]. Consulté le 18 juillet 2019, <http://www.cimetieresduquebec.ca/cantons-de-lest-et-estrie/asbestos/photos/230513/#2>

L'Encyclopédie canadienne (28 août 2015). *Agnes Macphail* [site internet]. Consulté le 27 juillet 2019, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/agnes-macphail>

L'Encyclopédie canadienne (4 mars 2015). *Aviation* [site internet]. Consulté le 11 octobre 2019, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/aviation>

L'Encyclopédie canadienne (22 mars 2016). *Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada* [site internet]. Consulté le 11 octobre 2019, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/commission-royale-denquete-sur-la-situation-de-la-femme-au-canada>

Les Oblates missionnaires de Marie Immaculée. *Un institut séculier au cœur du monde* [site internet]. Consulté le 14 juin 2019, <https://www.ommi-is.org/>

Me Manon Tousignant, *LRV notaires s.e.n.c.r.l.* (s.d.). « Les conjoints de fait sont célibataires » [site internet]. Consulté le 8 août 2019, <http://www.lrvnotaires.com/les-conjoints-de-fait-sont-celibataires/>

Ordre national du Québec (2019). *Gérard Dion (1912-1990) : Officier (1987)* [site internet]. Consulté le 14 août 2019, <https://www.ordre-national.gouv.qc.ca/membres/membre.asp?id=87>

Perspective monde (16 juillet 2019). *Encyclique Humanæ Vitæ* [site internet]. Consulté le 17 novembre 2019, <http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?iddictionnaire=1855>

POITRAS, Claire. *Allô j'écoute? Les 125 ans de Bell Canada*. « L'empressement de sourire » [site internet]. Musée McCord. Consulté le 11 juillet 2019, http://collections.musee-mccord.qc.ca/scripts/printtour.php?tourID=VQ_P4_2_FR&Lang=2

QuiJoueQui? : la référence en séries et téléromans québécois. *La Famille Plouffe* [site internet]. Consulté le 3 juillet 2019, <https://quijouequi.com/oeuvre/282/famille-plouffe-la>

Radio-Canada. *Archives*. « La sélection rigoureuse des premières hôtesses de l'air canadiennes » [site internet]. Diffusé en 1965. Consulté le 29 septembre 2019, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1052846/hotesse-air-emploi-tca-air-canada-agent-bord-archives>

- Radio-Canada (3 décembre 2015). « Petit lexique de l'identité sexuelle » [site internet]. Consulté le 31 juillet 2019, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/752595/lexique-genres-identite-sexuelle>
- Rutgers University Libraries. *Singleness Studies Bibliography* [site internet]. Consulté le 26 décembre 2017, <https://singleness.libraries.rutgers.edu/>
- Université de Sherbrooke. *Bilan du siècle*. « 22 juin 1960 : C'est l temps qu'ça change » [site internet]. Consulté le 20 octobre 2019, <http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pagesElections.jsp?annee=1960>
- Usito (11 novembre 2015), *La tire Sainte-Catherine* [site internet]. Consulté le 28 juillet 2019, https://www.usito.com/nouvelles/#!/articles/2015-11-11_LaTireSainteCatherine
- Vatican. « Constitution apostolique de Pie XII : *Primo Feliciter* » [site internet]. Consulté le 14 juin 2019, http://w2.vatican.va/content/pius-xii/fr/motu_proprio/documents/hf_p-xii_motu-proprio_19480312_primo-feliciter.html
- Vatican. « Constitution apostolique de Pie XII : *Provida Mater Ecclesia* » [site internet]. Consulté le 14 juin 2019, w2.vatican.va/content/pius-xii/fr/apost_constitutions/documents/hf_p-xii_apc_19470202_provida-mater-ecclesia.html
- Voluntas Dei. *Histoire* [site internet]. Consulté le 14 juin 2019, <https://www.voluntasdei.org/fr/decouvrir-les-voluntas-dei/histoire.html>
- Wikipedia (30 septembre 2019). *Catherine d'Alexandrie* [site internet]. Consulté le 8 octobre 2019, https://fr.wikipedia.org/wiki/Catherine_d%27Alexandrie
- Wikipedia (4 juillet 2019). *Terre humaine (série télévisée)* [site internet]. Consulté le 7 juillet 2019, [https://fr.wikipedia.org/wiki/Terre_humaine_\(s%C3%A9rie_t%C3%A9l%C3%A9vis%C3%A9e\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Terre_humaine_(s%C3%A9rie_t%C3%A9l%C3%A9vis%C3%A9e))
- Wikipedia (16 juillet 2018), *Le Parc des braves (série télévisée)* [site internet]. Consulté le 7 juillet 2019, https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Parc_des_braves